



CRITIQUE ET GOÛT LITTÉRAIRE

UNIVERSITÉ DU SUD DE LA VALLÉE

جامعة جنوب الوادي

FACULTÉ DES LETTRES DE KÉNA.

كلية الآداب بقنا

CRITIQUE ET GOÛT LITTÉRAIRE

مقرر: نقد وتذوق ادبي

TROISIÈME ANNÉE

الفرقة الثالثة

PRÉPARÉ PAR : DR.MAMDOUH AHMAD

اعداد د/ممدوح احمد

187 PAGES

عدد صفحات الكتاب: 187 صفحة

FACULTÉ DES LETTRES DE KÉNA

DÉPARTEMENT DE FRANÇAIS

2024-2025

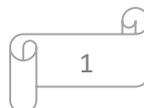


Table des matières

Introduction.....	3
Difinitions de critique littéraire.....	4-6
La critique littéraire	7-15
La critique littéraire en France.....	16-35
La critique littéraire.....	36-37
La critique textuelle.....	38-43
La critique littéraire féministe.....	44-72
Les critiques du communisme.....	73-110
La critique théoricienne.....	111-133
Les critiques de la psychanalyse.....	134-186
Références.....	187

Introduction

La critique littéraire est l'étude, la discussion, l'évaluation et l'interprétation de la littérature. La critique littéraire moderne s'appuie souvent sur la théorie littéraire, qui est la discussion philosophique des méthodes et des objectifs de la critique littéraire. Malgré la relation entre eux, les critiques littéraires ne sont pas toujours des théoriciens.

C'est l'art d'interpréter les œuvres littéraires, et c'est une tentative disciplinée à laquelle participent le goût et la pensée du critique, pour révéler la beauté ou la laideur des œuvres littéraires. La littérature a précédé la critique dans son apparition, et sans la littérature, il n'y aurait pas de critique littéraire car ses règles sont dérivées et déduites de l'étude de la littérature. Le critique regarde les textes littéraires, qu'ils soient poétiques ou en prose, et cherche ensuite à en révéler la beauté et la laideur, en justifiant ce qu'il dit et en essayant de susciter en nous le sentiment que ce qu'il dit est vrai, ce qui est le summum de la critique littéraire. auquel elle aspire, car elle ne pourra jamais nous fournir des preuves scientifiques avec certitude, a reçu la capacité de comprendre leurs secrets, d'accéder à leur être intérieur, de percevoir leurs sentiments et explorer leurs émotions, avec sa compréhension profonde, son sens sensible et ses nombreuses expériences littéraires. Par conséquent, le critique doit avoir plusieurs qualités, parmi lesquelles : une quantité abondante de connaissances, une culture et une vue perçante, qui seront pour lui la meilleure aide pour émettre le bon jugement.

La littérature et sa critique sont goût et art, avant d'être connaissance et science, même si la connaissance désigne l'homme à la sensibilité sensible, au bon goût et à la nature douée.

DIFINITIONS DE CRITIQUE LITTERAIRE

1. Qu'est-ce que la critique littéraire ?

Lorsqu'on parle de **critique littéraire**, on signifie le fait d'agir sur un texte dit "littéraire" et d'en faire l'étude pour parvenir à une interprétation. Cela renvoie donc à la notion de jugement et d'évaluation d'un t...

La Critique fait-elle Partie de La Littérature ?

Dans l'esprit commun, la critique littéraire n'est pas de la littérature. La plupart des journalistes,



Le Problème Du Lectorat de La Critique littéraire

La problématique autour de la question de la critique littéraire touche aussi le public visé. En général, les lecteurs de critiques recherchent une analyse ou tout du moins un avis littér...

2. critique littéraire – LAROUSSE

La **critique littéraire** est proprement un effort de discernement qui s'applique aux œuvres des écrivains, soit pour les juger, soit pour expliquer leur formation, leur structure, leur sens.

3. CRITIQUE LITTÉRAIRE - Encyclopædia Universalis

L'expression « **critique littéraire** » recouvre aujourd'hui deux activités relativement autonomes. Elle désigne d'une part les comptes rendus de livres dans la presse, à la radio, à la télévision : parlons ici de « **critique** journalistique ».

4. Définition de critique littéraire | Dictionnaire français

critique littéraire \kʁi.tik li.te.ʁɛʁ\ féminin. Étude, discussion, évaluation et interprétation de la littérature. La critique **littéraire** désigne aujourd'hui deux activités relativement autonomes : d'une part la critique journalistique, d'autre ...

5. Fiche outil – Comment écrire une critique littéraire - Réseau Canopé

Présenter le sujet traité par l'œuvre et résumer les principaux éléments du récit, sans en dire trop. Il faut donner envie au lecteur de lire l'œuvre. Exprimer une opinion argumentée sur l'œuvre en...

6. Comment rédiger une critique littéraire : guide complet pour les ...

Une critique littéraire est **une évaluation détaillée et argumentée d'une œuvre littéraire**. Elle a pour objectif d'analyser les différents éléments de l'œuvre tels que les personnages, le style, les ...

7. Critique littéraire : définition et synonyme de critique littéraire en ...

Définition "critique littéraire" n. Analyse et évaluation éclairées de la littérature. Noms communs Noms propres. c. La définition de Critique **littéraire dans le** dictionnaire français de ...

8. CRITIQUE LITTÉRAIRE : Les modèles contextuels ou explicatifs

Il s'agit du modèle le plus **ancien et incontestable** de la **critique littéraire**, perpétué depuis la redécouverte des lettres à la Renaissance, étendu aux textes du Moyen Âge au xix e siècle, puis

La critique littéraire

La critique littéraire est l'étude, la discussion, l'évaluation et l'interprétation [de la littérature](#). La critique littéraire moderne s'appuie souvent sur [la théorie littéraire](#), qui est la discussion philosophique des méthodes et des objectifs de la critique littéraire. Malgré la relation entre eux, les critiques littéraires ne sont pas toujours des théoriciens.

C'est l'art d'interpréter les œuvres littéraires, et c'est une tentative disciplinée à laquelle participent le goût et la pensée du critique, pour révéler la beauté ou la laideur des œuvres littéraires. La littérature a précédé la critique dans son apparition, et sans [la littérature](#), il n'y aurait pas de critique littéraire car ses règles sont dérivées et déduites de l'étude de la littérature. Le critique regarde les textes littéraires, qu'ils soient poétiques ou en prose, et cherche ensuite à en révéler la beauté et la laideur, en justifiant ce qu'il dit et en essayant de susciter en nous le sentiment que ce qu'il dit est vrai, ce qui est le summum de la critique littéraire. auquel elle aspire, car elle ne pourra jamais nous fournir des preuves scientifiques avec certitude. Par conséquent, nous n'avons pas de bonne ou de mauvaise critique littéraire, mais plutôt une critique littéraire qui est plus capable d'interpréter et d'interpréter une œuvre d'art que d'autres, et la différence dans les approches critiques signifie une différence dans les points de vue. Le goût est la première référence pour juger la littérature et les arts car il est le plus proche des échelles et des normes de leur nature, mais le goût qui mérite d'être considéré est le goût raffiné du critique qui sait contenir ses propres caprices qui peuvent aller à l'encontre de ce qui est correct, l'expert en littérature qui s'en satisfait et la pratique, se spécialise dans sa compréhension et étudie les méthodes des écrivains, a reçu la capacité de comprendre leurs secrets, d'accéder à leur être intérieur, de percevoir leurs sentiments et. explorer leurs

émotions, avec sa compréhension profonde, son sens sensible et ses nombreuses expériences littéraires. Par conséquent, le critique doit avoir plusieurs qualités, parmi lesquelles : une quantité abondante de connaissances, une culture et une vue perçante, qui seront pour lui la meilleure aide pour émettre le bon jugement.

La littérature et sa critique sont goût et art, avant d'être connaissance et science, même si la connaissance désigne l'homme à la sensibilité sensible, au bon goût et à la nature douée.

- **Critiques parmi les Arabes**

On peut diviser le mouvement de la critique littéraire parmi les Arabes en deux périodes : la première période, qui s'étend de l'ère préislamique jusqu'au début de la Renaissance au XIXe siècle, et la seconde période, qui est la période de la modernité. critique, qui s'étend jusqu'à aujourd'hui. Il y a une raison claire à cette division : dans la première étape (de l'ère préislamique au début de l'ère abbasside), la codification ne s'était pas répandue et l'on s'appuyait sur la narration orale. Quant à la deuxième étape, l'étape de codification. (de l'époque abbasside à l'ère moderne), la codification était connue, ce qui contribua au développement de nombreuses sciences et des arts.

- **Critique à l'ère préislamique**

La critique de l'ère préislamique peut être qualifiée de simple critique, car elle n'allait pas au-delà (critique impressionniste). Elle n'allait pas au-delà de l'interprétation et de l'adoption des normes sociétales, et c'est ce qui ressort clairement des pièces de monnaie qui nous sont parvenues. l'ère préislamique, et c'est ce qui a poussé le critique ([Muhammad Mandour](#)) à l'exclure du cercle de la critique systématique. Dans son livre La critique systématique chez les Arabes, d'autres critiques ont trouvé qu'il représentait la première pierre angulaire de l'émergence de l'Islam. Critique arabe. Des environnements appropriés ont été trouvés pour la croissance de ce type d'argent, notamment [le Souq Ukaz et Dhu al-Majaz, où](#) les poètes se rassemblent pour réciter leurs poèmes et rivaliser les uns avec les autres, comme l'a rapporté l'arbitrage [de Hassan bin Thabit et d'al-Khansa.](#) ' avec [al-Nabigha al-Dhubyani](#) , et l'arbitrage qu'Imru ' al-Qais et Alqamah al-Fahl ont effectué avec Umm Jundub, et ce récit,

même s'il est faible, montre la nature de la critique et les fondements sur lesquels elle repose. c'est basé. Le Dr Muhammad Mandour constate que la critique systématique parmi les Arabes a commencé au deuxième siècle avec [Ibn Salam Al-Jumahi](#) dans son livre, Classes d'étalons de poètes.

- **Critique au début de l'Islam**

Quant à [l'Islam primitif](#), la critique a pris une autre direction en raison de la nature des textes poétiques, les musulmans étant préoccupés par des guerres cruciales pour construire les fondations [de l'Islam](#). Des récits contradictoires ont été rapportés interdisant la récitation [de la poésie](#) et la louant, mais ils ont été affaiblis parce que : comme le voient certains spécialistes, ils ne sont pas cohérents avec ce qui a été rapporté par le Prophète concernant [les supplications](#) pour les poètes. Après la révélation du [verset](#) (et les poètes sont suivis par les égarés), une controverse a éclaté sur le concept islamique de la poésie. Il est nécessaire de distinguer les versets qui niaient la poésie du Messenger. Cela ne signifie pas dévaloriser la poésie. [La sourate Ash-Shu'ara](#) reste au centre de la controverse. Tant que la critique est basée sur la poésie, l'impact de la poésie dans son sens islamique doit être sur la nature de la critique, et c'est ce qui jette une ombre sur la réception. Le meilleur exemple est le poème [Al-Hutay'ah](#) et sa satire [d'Al-Zabarqan bin Badr](#), l'appel de ce dernier au calife (). [Omar bin Al-Khattab](#)) et sa tentative de fermer les yeux sur la [satire](#) qu'il contient .

- **Critique à l'époque omeyyade**

De nombreux changements se sont produits dans l'État islamique au cours de cette époque, notamment : - L'expansion de l'État et la multiplicité des métropoles telles que Damas, Bassora, La

Mecque et Médine. Ces métropoles sont devenues des centres civilisationnels et culturels qui ont rassemblé les écrivains et les ont attirés. Les palais des chefs, des princes et des commandants qui avaient le goût de la poésie et de la littérature, ils recevaient donc les poètes dans leurs palais et leur prodiguaient des prodiges. L'époque précédente ((Omayyade)) était l'ère de la collecte sérieuse du patrimoine arabe, mais l'époque dont nous allons parler est l'ère de l'enregistrement du patrimoine et de sa codification dans les livres et les écrits, en particulier le quatrième siècle.

À cette époque, la civilisation arabo-islamique a atteint sa gloire dorée, alors que la culture arabe se mélangeait à d'autres cultures transmises par des nations anciennes en termes de savoir. Et les méthodes de pensée des Grecs, des Indiens et des Perses ont eu un impact en affinant les talents des Arabes, en les perfectionnant et en les orientant vers l'approfondissement de la recherche. Cet esprit s'est étendu à la littérature et à sa critique, donc au domaine de la critique. S'est élargi, ses sujets se sont élargis, les tendances des critiques se sont diversifiées et le cercle de la critique s'est élargi parmi les savants avec l'expansion du cercle de la culture, la codification de diverses sciences et la traduction de certains ouvrages étrangers. Les doctrines de la critique ont varié et inclus. Tous les types d'art littéraire et ont pénétré tous ses aspects. On peut dire qu'à ce stade, la critique n'est plus une vision à courte vue, des expressions brèves, des jugements superficiels et une exposition à des questions partielles, mais elle est devenue une critique systématique avec ses origines et ses principes. , dans lequel des œuvres ont été écrites, et il s'intéresse désormais à l'analyse et au raisonnement. L'essentiel est que le troisième siècle de l'hégire a été témoin de la collecte et de la codification des sciences arabes et islamiques, ainsi que de l'écriture et de la codification de la critique. Il a également été témoin de la participation des grammairiens, des linguistes et des prosodistes en raison de leur grande ampleur. Un certain nombre d'érudits et de spécialistes dans chaque

catégorie ont disparu au cours de ce siècle et ont été remplacés par une critique systématique, en raison des portes de la connaissance et de la culture. De même, la critique s'est poursuivie au quatrième siècle de l'hégire et au-delà, basée sur ces principes. développé au troisième siècle de l'hégire. Une œuvre littéraire est le produit d'un écrivain, qu'il soit poète, écrivain, orateur ou conteur. Cette production littéraire ne se produit qu'après que l'écrivain souffre et ressent quelque chose autour de lui, il en est donc affecté et prend position. dans un sens négatif ou positif.

- **Style**

Le style est la façon de penser et les doctrines d'expression ou de forme verbale qui représentent la pensée et l'interprétation de l'écrivain, mais le style ne se limite pas à l'écrivain, car le monde a son propre style. Le style diffère entre un écrivain et un érudit et entre un écrivain et un autre écrivain, et le style d'un même écrivain varie de temps en temps en fonction du sujet qu'il aborde.

Avant que le style ne soit complet dans sa forme écrite ou orale, il se trouve dans une image mentale qui remplit l'âme et caractérise le goût. Le style de chaque écrivain est le résultat d'une préparation particulière, qui a contribué à la formation de l'étude, de la belle lecture. la littérature, sa contemplation et sa formation à l'écriture.

- **Éléments de style**

Idées : ce sont des normes essentielles pour juger le travail de l'écrivain et de l'écrivain.

Émotion : C'est la motivation directe de la déclaration et de son esprit, et c'est un élément qui détermine la position de l'écrivain par rapport à ce qui est présenté.

Imagination : le langage de l'émotion et les moyens de la représenter de la part de l'écrivain et de la transmettre au lecteur.

Rythme : l'image naturelle des émotions et des émotions de l'âme.

Langage : L'image verbale et l'énoncé des faits et des sentiments que l'image véhicule.

Le travail littéraire est la formulation de ces éléments en une unité intégrée, pour exprimer ce que l'écrivain veut dire. Le style est divisé en :

Style littéraire (style expressif - style déclaratif), style scientifique.

La différence entre la méthode scientifique et la méthode littéraire est que dans la méthode littéraire, l'émotion constitue son pilier fondamental et est plus importante que les faits et les idées, tandis que la connaissance rationnelle constitue la première base de construction de la méthode scientifique. L'objectif principal du style littéraire est de susciter l'émotion dans le cœur des lecteurs et des auditeurs en présentant des faits merveilleux et beaux, tandis que l'objectif principal du style scientifique est de présenter des faits dans le but d'apprendre, de servir la connaissance et d'éclairer les esprits. Dans le style littéraire, la phrase se caractérise par la sélection, l'exagération et la mise en évidence

des points de beauté, et dans le style scientifique, la phrase se caractérise par la précision, la spécificité et l'élaboration. Dans le style littéraire, les images imaginatives, l'exécution exquise et les paroles musicales sont la manifestation d'une émotion profonde, et dans le style scientifique, les termes scientifiques, les nombres arithmétiques et les caractéristiques géométriques sont la manifestation de l'esprit scrutateur. Dans le style littéraire, la phrase est puissante et puissante si elle exprime une émotion forte et vive, tandis que dans le style scientifique, la phrase est facile et claire si elle exprime un esprit sobre et conscient.

- **Livres critiques célèbres**

- Le fixe et le mutable (Une étude de la créativité et du suivi parmi les Arabes), Adonis
- 6 promenades dans la forêt narrative, [Umberto Eco](#)
- Le développement du roman moderne, Jesse Matz, traduit par Lutfia Al-Dulaimi
- Le roman contemporain, Robert Eggleston, traduit par Lutfia Al-Dulaimi
- Le plaisir du texte, Roland Barthes
- Dans Littérature, écriture et critique, [Roland Barthes](#)
- L'écrivain et son métier, Roy Cowden
- Littérature anglaise, Hadith Salama Musa
- Chapitres de littérature et de critique [de Taha Hussein](#)
- Études orientalistes sur l'authenticité de la poésie préislamique, Abd al-Rahman Badawi
- Voyage de Lumière, Abdul Rahman Munif
- L'Œil et l'aiguille (Une étude en mille et une nuits), [Abdel Fattah Kilito](#)
- Littérature et étrangeté, Abdel Fattah Kilito
- Je parle toutes les langues sauf l'arabe, Abdel Fattah Kilito
- Littérature et soupçon, Abdel Fattah Kilito
- Récit arabe moderne, Abdullah Ibrahim

- L'art du roman, [Milan Kundera](#)
- Dans Connaître le texte, 1983, Yumna Al-Eid
- Dans L'histoire de la critique et la question de la culture arabe, 2017, Yumna Al-Eid
- Critique littéraire claire, [Muhammad Ali Hamdallah](#) , 1ère édition, 1971 après JC, 2e édition, 2009 après JC.

La critique littéraire en France

Nous avons pensé le résumer dans l'histoire de la critique littéraire en France : Examinons le cours du mouvement critique, ses étapes et son impact sur la littérature française, ainsi que les différentes doctrines à cet égard. Puis, nous évoquerons le mouvement critique parmi les Arabes et les doctrines de leurs écrivains.

Ils disent : Aristote fut le premier à écrire sur la critique littéraire vers le quatrième siècle avant l'histoire chrétienne, et son livre « Les arts de la poésie » est un livre sur la rhétorique et les règles de la rhétorique, sur lequel il fonda sa méthode de critique. Il fut le premier à dire que « les actions de l'homme doivent être fondées sur les lois et règlements de la nature ». Il se mit à rechercher les défauts des écrits difficiles à goûter à l'âme, et mit toute sa confiance dans les sciences de la rhétorique. Pour révéler les mots cachés d'un discours éloquent. Mais il n'est pas parvenu à une loi définissant les types littéraires, ni à étudier les phases qui tourmentent la rhétorique à mesure que l'histoire change à son sujet. Cependant, il a souligné des méthodes générales qui pourraient être des méthodes et des approches pour les écrivains, et de nombreux livres de critique sont apparus après Aristote qui ne s'écartent guère de ce sens, la plupart comme la critique linguistique.

Les livres de critique romaine vers le deuxième siècle avant JC étaient remplis d'investigations verbales. Son objectif était de redresser la langue des prédicateurs et d'améliorer l'état de la rhétorique dans les situations de combat, et leur intérêt pour tout type de discours n'était que pour cette raison. La critique chez les Romains n'était guère en dehors de l'art de la rhétorique. Ils

n'avaient pas de doctrine littéraire ni de méthode de critique claire. Leur critique se limitait donc à la critique linguistique et à la rhétorique, ainsi qu'aux règles grammaticales et morphologiques. C'est-à-dire dans la recherche du mot, de son origine et de sa validité, puis dans la recherche de sa correspondance avec le sens voulu, et dans les modalités de son impact sur l'âme des auditeurs. Cette situation s'est poursuivie jusqu'au Moyen Âge, et. Environ six siècles se sont écoulés dans la critique à cette époque, et elle n'a fait aucun pas ; Parce qu'au Moyen Âge les esprits étaient limités par les caprices des rois, des princes et des chefs de religion, et que lorsque les idées étaient soumises à d'autres, ils ne connaissaient pas la liberté et ne voyaient pas de voies de réforme. Les poètes n'étaient donc qu'un instrument au service des caprices de ces dirigeants. Aucun d'entre eux ne pouvait rien dire sauf pour plaire à un prince ou à un président, alors comment la critique pouvait-elle trouver un débouché ou une voie ? Une personne ne peut être critique que si elle est libre de pensée. Parce que le mouvement des esprits est toujours subordonné au mouvement général de la condition sociale.

À l'époque de la Renaissance, les esprits se libèrent et les «personnalités » des écrivains et des poètes apparaissent. Par conséquent, les méthodes de critique ont également changé. Mais la critique de cette époque ne s'écartait pas non plus de la critique graphique, avec une certaine expansion par rapport à ce qu'elle était dans le passé, et parmi ses hommes se les , (1374-1304) Pétrarque et (1321-1265) Dante trouvaient deux célèbres poètes italiens, qui étaient célèbres pour leur critique linguistique, et ils furent les premiers à briser les anciennes restrictions sur la critique littéraire, et leur critique était très proche de la critique des Arabes dans les livres de rhétorique et des opinions des écrivains, basées sur ce qu'ils ressentaient en lisant la poésie et la prose, et peut-être qu'ils l'ont pris aux Arabes, tout comme les Français leur ont pris beaucoup de mètres et de méthodes de la poésie, ou que c'est l'une des

premières étapes que la critique littéraire arabe n'a pas dépassée.

Le premier mouvement de critique correcte en France est apparu à l'époque de la Renaissance, lorsque les Français se sont mêlés aux Italiens au cours de nombreuses guerres, les ont imités dans leur poésie et ont appris d'eux les méthodes de la littérature ancienne et ses méthodes d'enseignement de la rhétorique. La langue latine s'est répandue parmi eux, et ils ont lu et traduit ses livres, de sorte que leur esprit a eu tendance à équilibrer leur littérature naïve. Et les Italiens ont été les premiers à révéler les secrets et les secrets cachés des littératures anciennes et à réaliser leur propre littérature. compatibilité avec la nature humaine et leur compatibilité avec la raison. Ils furent également les premiers à attirer l'attention sur le lien entre la littérature et les beaux-arts.

Au début du XVI^e siècle, une nouvelle doctrine critique se forma, l'un des ,(1585-1524) Ronsard dirigée par le célèbre poète nobles les plus éminents. Autour de lui, un groupe d'écrivains issus des peuples les plus élevés et les plus nobles se rassembla et les poussait. littérature sur une voie « aristocratique ». Ils n'ont pas remarqué le goût des gens ni leur état mental, mais plutôt les goûts des nobles et des anciens en termes d'émotions, de sentiments, de pensées et d'autres choses.

La base de cette doctrine était la tradition de la rhétorique ancienne, son ingéniosité, sa beauté et sa maîtrise. À cette époque, le statut de la poésie et des poètes s'est élevé, et la vénération du peuple à leur égard a augmenté. Parce que la poésie était la beauté de la parole et le sujet des manifestations de l'intelligence, et que le poète était la personne la plus forte et la plus brillante, comme ce fut le cas chez les Arabes à certaines époques. La porte de l'équilibre entre la poésie ancienne et

l'éloquence médiévale en France a été ouverte devant les écrivains, et les gens ont beaucoup admiré l'éloquence ancienne et ont commencé à l'imiter. L'homme ne juge plus la poésie et les poètes qu'en équilibrant l'ancien et le nouveau, et la critique se construit en suivant cette éloquence. Parce qu'ils ont vu que la rhétorique des anciens était forte en termes de savoir-faire, de thèmes abordés, de représentation des âmes humaines et de la vie. Parce qu'il décrit les faits tels qu'ils sont et parce qu'il est basé sur la pensée et le raisonnement.

cette raison, le désir des Français de l'imiter est devenu intense, et ils ont établi des règles pour cela et ont construit sur elle la méthode de critique. C'était le modèle de l'éloquence et le modèle des idées, et cette imitation et cette admiration dépassaient peut-être le. l'imitation des musulmans et leur admiration pour la poésie préislamique, et les peuples d'Europe sont encore aujourd'hui fanatiques envers les Grecs et les Romains, mais ils les imitent au cœur des sujets et cette rhétorique doit représenter la vie des nations et des Romains. l'âme des gens, non pas qu'elle doive leur correspondre uniquement dans les mots et les expressions. La doctrine de Ronsard reposait - comme nous l'avons dit - sur le goût « aristocratique » ; Afin que l'éloquence de la poésie et de la prose soit d'une noble expression, ne contenant pas de paroles obscènes, ni aucune immoralité, et que les écrivains et les poètes évitent tout ce qui sort des limites de la littérature, ou qui appelle de mauvaises mœurs, et l'effet de cette doctrine est apparue dans tous les types de rhétorique française, notamment En agissant, les Français ont alors construit leur propre littérature et leur éloquence sur les ruines de ces anciennes étiquettes et éloquence parce qu'ils les admiraient beaucoup. Mais le pouvoir de l'innovation n'a pas diminué, ni l'amour de la transition d'un état à un autre. Parce qu'elle est une éloquence sociale solide et agréable, elle a plutôt affiné leurs pensées, développé en eux la faculté du métier littéraire, leur a appris l'observation subtile et affiné leurs aptitudes innées, et elle l'est encore aujourd'hui. les éloquences les plus célèbres et les plus agréables. Parce que

c'est une éloquence psychologique et sociale, plus éloquente dans son sens que dans ses mots et ses méthodes, et que les écrivains les plus célèbres d'aujourd'hui tirent encore aujourd'hui leurs idées et éduquent leur esprit de ces éloquences anciennes et solides.

C'est l'effet de la connaissance des Français sur la littérature ancienne, l'effet du contact des esprits et des idées, comme on dit, et l'effet de la doctrine critique de Ronsard. C'est ainsi que devrait être le pouvoir de la critique. Tout ce mouvement est venu de l'étranger en examinant les communications des autres nations et la tendance à imiter les Grecs et les Romains. Quiconque contemple les communications des nations verra que chacun des mouvements littéraires majeurs qui ont eu un grand impact a eu son vent. de l'extérieur à cause de la rencontre et de la compréhension des idées... et l'effet de la critique n'est apparu dans aucune nation est son apparition dans la rhétorique de la nation française, et l'histoire de la critique littéraire chez les Français peut. être considéré comme l'un des plus importants dans son genre. C'est pourquoi nous avons choisi de l'étudier dans nos cours et d'y mentionner les doctrines qui faisaient progresser l'éloquence des Français et la rendaient plus belle et plus agréable que les autres.

Parmi les grands critiques, on citera parmi les premiers critiques qui vécut de 1636 à 1711, et est considéré par , le poète Boileau les Français comme le premier à écrire sur la critique, tout comme le XVIIe siècle fut le premier siècle à critiquer les arts et les arts. littérature. Boileau a développé sa doctrine dans son livre « Arts dans ,« Satire » poétiques », et elle est apparue avec le livre le quel il a dénoncé les doctrines de la rhétorique verbale de 1660 à 1705. Boileau a soutenu dans ses livres la doctrine de l'imitation des anciens. dit : « Si nous disons en imitant la rhétorique antique, ce n'est pas par amour en imitant Pindare ou Homère, les poètes

grecs, mais plutôt parce que cela s'accorde avec la nature et la raison. Parce que c'est une imitation de la nature humaine et une description de la vie loin d'être exagérée. Il a déclaré : « Les opinions fondées sur la raison sont ce qui crée le lien entre les individus humains. » Il entend par là que les récits, qu'ils soient composés ou en prose, sont des faits établis, et par faits il n'entend pas des faits historiques ; Autrement dit, écrire quelque chose n'exige pas que cela se produise, mais il veut plutôt des faits humains, comme on dit, qui sont les mêmes que ce qui se passe entre les gens. Comme dans la rhétorique grecque, par exemple, elle est presque entièrement mythique. Mais il contient de nombreux faits qui sont dans la nature humaine, représentant pleinement ses émotions et ses sens. Boileau disait : « Dans la mesure où l'éloquence correspond aux faits, sa part de beauté le sera ; Parce que l'esprit n'accepte que les faits, et pour que la parole soit vraie, il faut qu'elle soit conforme à la nature. Autrement dit, pour ce que nous savons des choses que nous voyons ; Les thèmes poétiques ne sont beaux que s'ils représentent pleinement la nature. Il a déclaré : « Et tout cela s'applique à la rhétorique ancienne ; Parce que c'est une éloquence humaine - avant tout - qui représente l'être humain et ses caractéristiques psychologiques, et c'est la raison de sa beauté et de sa douceur, et de son acceptation à chaque époque et dans chaque nation.

La doctrine critique de Boileau est une doctrine basée sur l'imitation de la nature des choses et sur la vie telle qu'elle est. Mais il ne voulait que l'aspect du beau et du bien. Il dit : « Parce que l'éloquence vise à montrer la beauté, il faut éviter tout ce qui contredit cela, ou mène au contraire de cela, car c'est un des arts de la beauté. Si vous vous en écarterez, cela n'est pas du tout considéré comme un art. Par imitation de la nature, il entendait également les choses générales qui existent dans la nature humaine. Si l'écrivain écrivait par exemple sur « Néron », son objectif n'était pas la personne de « Néron », mais plutôt la création de l'injustice. et la tyrannie cachée dans l'âme humaine. Il faut effacer les « caractères » et les caractéristiques des

individus dans la rhétorique. Les écrivains décrivent plutôt des âmes générales, des vertus générales et des natures générales, comme dans la rhétorique antique, et comme le dans leurs écrits et leurs Molière et Racine , Corneille faisaient récits représentatifs. qui ont survécu jusqu'à ce jour, et les gens le savourent encore pour cela.

- **Les anciens et les modernes en France**

La doctrine littéraire qui s'est répandue en France du milieu du XVIe siècle à la fin du XVIIe siècle s'appuyait sur la tradition de la rhétorique grecque et romaine antique, et l'admiration pour l'ancien n'était pas seulement due à son caractère ancien ; Il s'agit plutôt d'une véritable éloquence naturelle qui se rapproche de la représentation de la nature humaine et de la vie matérielle et mentale, comme le notait le célèbre critique Boileau. Alors il est vrai dans ses significations, libre de toute exagération qui nuit au sens, et libre de toute imagination qui s'éloigne de la vérité. L'admiration pour les anciens a atteint son niveau maximum possible. Il semblait même aux grands écrivains qu'il n'y avait aucun sujet que les écrivains et les penseurs pouvaient aborder sauf ce qui faisait partie de l'histoire ancienne ou une imitation d'un poète ou d'un écrivain grec ou romain.

Mais deux sectes ont émergé de ces écrivains - dont l'esprit a été éduqué par ces littératures et leurs goûts ont été raffinés : une secte qui mêlait la philosophie aux arts de l'écriture, interdisait l'imitation et disait : Chacun a le droit de compter sur sa propre préparation, et pour son guide dans tout ce qu'il écrit et pense être science et philosophie, et que toute voie qui contredit cela est accusée dans sa validité et contestée dans son origine, et ce groupe prétendait être hostile aux partisans de l'ancien. Et un groupe qui était sincère dans son amour pour les anciens et qui suivait leurs traces, et ce sont des écrivains purs qui ne

considéraient l'éloquence que comme un art de la beauté, et ils ont vu leur grand besoin d'imiter l'éloquence des anciens. anciens pour atteindre leur objectif. Parce que c'est la chose la plus puissante et la plus agréable en termes d'éloquence et de savoir-faire. C'est pourquoi ils appelaient à l'adhésion à leur doctrine et à l'admiration pour les anciens, et parmi leurs partisans se trouvaient les grands écrivains et poètes du XVIIe siècle. Les deux doctrines se sont répandues et se sont rivalisées pendant plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire depuis. l'apparition des livres du philosophe Descartes (en 1637), d'où se répandit l'idée selon laquelle « la pensée humaine va toujours vers le progrès » jusqu'à récita son célèbre Charles Perrault la fin du XVIIe siècle, lorsque poème au Conseil littéraire (en 1687), et l'ouvrit avec l'égalité des modernes avec les anciens, et même leur supériorité sur eux, et il équilibra le temps de Louis XIV avec les temps anciens, ainsi les modernes devinrent partisans de Descartes et apparurent et diffuser leur doctrine ; Le conflit s'étend entre les anciens et les modernes.

Cette dispute a été déclenchée par Charles Perrault, l'un des grands écrivains, poètes et érudits du XVIIe siècle. Il était l'un des Il s'agit d'une conversation entre 2 dirigeants du giron du roi Louis un prêtre intelligent et érudit, qui défend les modernes et représente l'auteur lui-même, et un grand dirigeant que l'écrivain qualifie de stupide et fanatique, qui sanctifie et admire les anciens. Au cours de cette conversation, l'auteur a diffusé ce qu'il voulait prouver et prouver de sa doctrine et de ses opinions en préférant le moderne à l'ancien, et le centre de la conversation tournait autour de cette idée fondamentale : « La loi générale de l'esprit humain et des idées humaines est le progrès et l'avancement des sciences et des arts, et que les modernes ont atteint Ce que les anciens n'ont pas atteint en termes d'invention et d'innovation dans les choses matérielles ; Parce qu'ils ont été exposés à la plupart de ce que connaissaient et apprenaient les anciens, ils ont eu une expérience qu'ils n'avaient pas, et la connaissance et les sciences ne sont que le résultat de l'expérience et de la

connaissance. Les modernes sont donc plus avancés et plus compétents que les anciens. Parce qu'ils se sont concentrés sur leurs informations, puis sur ce qui s'est passé après eux en termes de science et d'idées. Pourquoi alors ne les précèdent-ils pas aussi dans les arts de la littérature et de la rhétorique ? Au contraire, ils doivent les précéder en cela, tout comme ils les ont surpassés dans les inventions matérielles et autres moyens de la civilisation moderne. Il a dit : « Les anciens étaient des enfants dans les sciences et les arts par rapport aux résultats des esprits et des esprits qui sont apparus après eux. Quant aux modernistes, ils représentent la maturité de la pensée et le plus haut niveau d'intelligence que l'homme ait atteint, et la littérature le prouve, et que chaque grand personnage ancien a un moderniste similaire.

,Fontenelle Il rencontre Charles Perrault

Dans ce .l'un des grands écrivains, et écrit un livre à son sujet document, il soutient l'opinion de Biro en disant : « La nature humaine est la même à tout moment et en tout lieu, capable d'avancement et de succès. Nous devons maintenant avoir l'esprit mûr et génial que possédaient les gens des temps passés et que les générations précédentes ont laissé. sciences et inventions aux générations futures, afin que notre esprit connaisse et affine désormais toutes les pensées passées et les résultats des lectures précédentes, c'est ce à quoi nous arrivons par notre préparation naturelle et nos enquêtes personnelles. Il a déclaré : « La vérité est que certaines régions favorisent l'intelligence et nourrissent la perception, et qu'il existe des époques qui appellent à la régression et des incidents qui arrêtent les mouvements des idées et des esprits, et que ces incidents peuvent empêcher l'émergence de nombreux talents. de ceux qui ont un esprit et des idées élevés. Il a déclaré : « Il est possible que personne ne parvienne à réaliser ce que les poètes anciens ont réalisé. Mais il n'est pas impossible que quelqu'un d'autre les surpasse, bien au contraire, il doit en être ainsi.

On voit à travers cette dispute qui a fait rage entre les anciens et les modernes qu'elle repose sur une idée philosophique, et que la

philosophie y est de plus en plus claire que la littérature. Puisque l'idée de base est la question du progrès et de l'avancement, qui est à l'origine de la philosophie de Descartes, qui s'est infiltrée dans la littérature, et qui repose sur l'intérêt pour les idées avant l'intérêt pour l'artisanat verbal, il a donné la première place à la réflexion et a dit : La maîtrise et la créativité résident dans la solidité du sujet et dans les conditions générales qui sont générées dans l'âme. Les lecteurs sont en quelque sorte satisfaits et satisfaits de ce qu'ils lisent. Cette doctrine a poussé la rhétorique dans les limites de la philosophie et l'a fondée sur la recherche de faits plutôt que sur la recherche de la beauté du discours. Il n'y a donc aucune différence entre la rhétorique et la philosophie, ni entre un philosophe, un écrivain et un poète. Car, selon Descartes, chacun d'eux détermine les faits. Cependant, le style du philosophe peut être plus sec que celui de l'écrivain. Cette éloquence, fondée sur une doctrine philosophique aussi pure, aurait dû être loin de tout sens de la beauté propre aux arts et de la raison de leur supériorité. C'était l'avis des partisans du nouveau qui ne comprenaient pas l'éloquence, et il ne l'a regardé que du point de vue qu'il exprime et recherche des vérités. Mais le goût littéraire en France a été affiné par la littérature ancienne et sa beauté. Par conséquent, l'éloquence est restée l'un des beaux-arts, et la science et la philosophie n'ont pas surmonté l'effacement du trait de l'éloquence, qui est la beauté du discours et la bonne expression, les faits scientifiques se sont mélangés aux faits artistiques, et la recherche des faits est devenue un chemin de la beauté. La doctrine philosophique de Descartes n'a pas modifié l'effet de la beauté et l'effet de l'artisanat littéraire. La « fonction » de la rhétorique antique est devenue la réconciliation entre la beauté et l'artisanat, et entre les opinions correctes et les faits intéressants.

Aux partisans du nouveau se sont joints des écrivains et des gens pleins d'esprit, qui étaient ceux qui avaient l'habitude de s'engager dans des conversations dans les sociétés, et ils ont été aidés en cela par des femmes écrivains, qui admiraient les modernistes

pour leur goût littéraire qui correspondait à leurs goûts. Parce que la voie des anciens Ansa pesait lourdement sur leurs âmes, comme tout ce qui est solide et sérieux, et que les femmes aimaient la légèreté et le manque de profondeur des pensées ; Soyez donc partisan de Pérot et de Fontenelle. Les gens de cette époque avaient besoin que leur éloquence soit plus proche de la société dans laquelle ils vivaient, plutôt que d'une communication avec l'histoire des anciens. L'imitation des anciens avait atteint l'étendue maximale et quand quelque chose arrivait à la fin, cela tournait. en son contraire, et c'était pour l'approbation des messieurs, des gens immoraux et des femmes. Les femmes écrivains, modernistes, ont eu une grande influence sur le nouveau mouvement littéraire. Parce que c'est une des raisons qui ont empêché la rhétorique de prendre une voie purement philosophique, elle a plutôt emprunté une voie artistique, embrassant la littérature et la philosophie, et fraternisant avec l'art littéraire et les beaux-arts de la parole que les Français ont hérités de la rhétorique antique avec du solide. les idées philosophiques une nouvelle forme et commencèrent à viser à prirnt représenter la réunion.

C'est le résultat de la dispute qui existait entre les anciens et les modernes en France, et c'est son impact sur la rhétorique française. À la suite de cette dispute, il emprunta au XVIIe siècle la littérature du XVIIIe siècle, qui aurait dû. On l'a appelé philosophie, et non littérature. Les idées se sont transformées dans une grande révolution, et des savants sont apparus, dont l'idée fondamentale était le progrès et encyclopédistes des l'amélioration.

Ce mouvement a orienté la critique vers la recherche et l'exploration dans l'Antiquité et la modernité, et le XVIIIe siècle était presque dépourvu de trace claire de critique littéraire. Parce que la littérature elle-même se trouvait dans une époque de transition, la critique n'avait pas encore été en mesure de

construire une base sur laquelle s'appuyer. Cependant, plusieurs livres et articles rédigés par de nombreux critiques et écrivains sont parus. Mais elle n'a pas établi une doctrine et n'a pas construit une opinion solide, mais plutôt des opinions individuelles et des lignes directrices pour les écrivains et les auteurs. Lorsque le soleil du XIXe siècle s'est levé, une femme de lettres et de savoir est apparue dans le monde de l'écriture. littérature et société. Elle parcourt les pays et les terres, séjourne longtemps en Allemagne, puis rentre dans son pays vers 1803. Voici La » Son livre « La Rhétorique » ou Madame de Staël parut en L'Allemagne « . « et son livre « Allemagne « littérature 1810. Ils furent parmi les moyens par lesquels les idées étrangères se diffusèrent en France et montrèrent au monde français ce qu'il ignorait en dehors de la « zone » de son esprit et des investigations nationales.

Nous avons vu que la méthode rhétorique en France était subordonnée à la rhétorique grecque et romaine uniquement, mais maintenant un équilibre est apparu entre la rhétorique des autres nations et la rhétorique française, et les idées ont évolué vers le fait qu'il y a quelque chose de nouveau qui devrait être admirés, et la critique a commencé à évoluer dans une autre voie, appelant à la contemplation de la rhétorique des autres nations, la littérature est que : ils ont donc franchi un nouveau pas, qui est et que l'écriture littéraire, en plus des arts. une forme de société, de parole et de formes d'admiration qu'il contient, a autre chose que cela, qui est sa valeur historique, et que les gens doivent remarquer qu'il existe un lien fort entre les communications des nations et leurs diverses civilisations ; Parce que c'est une preuve de cela et de la quantité de ce que les esprits et les esprits ont produit.

Ensuite, les critiques se sont efforcés de relier les écrits littéraires aux moyens et aux causes qui les ont produits, contrairement à ce qu'ils connaissaient de la compréhension de la rhétorique indépendamment des causes, des événements et des époques,

et ils ont fait de la critique une partie de l'histoire générale, de sorte que la critique a pris une autre forme avec l'entrée du le plus , (1896-1804) Sainte Beuve XIXème siècle. Vint ensuite grand critique et professeur de tous, et il poussa la critique littéraire dans une direction nouvelle. Il ne se contenta pas de comprendre la littérature à partir de son environnement ou d'autres facteurs, mais il souhaita plutôt établir un lien entre les deux. la littérature devait être entre les écrivains eux-mêmes, entre leurs humeurs et leurs caractéristiques psychologiques et mentales. La doctrine de Sainte-Beuve était l'une des doctrines qui ont aidé l'histoire générale à révéler les vérités des âmes et des individus. La critique est devenue un « laboratoire » dans lequel les âmes et les individus. leurs propriétés furent analysées, elle devint une des méthodes de la psychologie, Sainte-Beuve enseigna aux chercheurs et aux lecteurs comment lire et faire des recherches, et le cercle des connaissances s'élargit pour les chercheurs et les moyens de le faire, et Cent Boeuf arriva. à la disposition des esprits en factions et factions ; Parce que pour lui, la critique est une histoire naturelle des esprits et des âmes, qui distingue les forts des faibles, les idées scientifiques des esprits imaginatifs.

La doctrine critique de Sainte-Beuve est une des doctrines les plus justes et la plus proche de la méthode littéraire. Il a laissé sous le nom de « Le connus ,dans ses écrits psychologiques Discours des Deux», un recueil d'histoire naturelle des âmes et des idées qu'on ne retrouve pas dans dans aucune autre nation, ni dans la littérature autre que la littérature française. Il fut le premier à faire de la critique littéraire un moyen à partir des méthodes de la psychologie.

Bref, Sainte-Beuve s'intéressait plus qu'aux autres aux « personnalités » des écrivains et des poètes. Il ne cherchait pas à connaître la société et ses effets à partir des tournées des écrivains et des champs d'éloquence. Il recherchait plutôt des

ambiances particulières. et des images d'âmes au pas des plumes sur les pages et les volumes, et tous ses jugements portaient sur les œuvres, il jugeait les auteurs eux-mêmes, et il suivait la trace de l'auteur, l'accompagnait dans sa maison et sa vie privée, le surveillait. pendant qu'il était avec ses amis et dans ses communautés, et l'espionner pour découvrir ses secrets psychologiques, ses émotions et ses inclinations, et connaître le mal et le bien, la grandeur et l'humilité de l'âme, de son esprit, de sa pensée, et des caprices.

Tout cela consiste à connaître l'écrivain, ses opinions et ses écrits, et ainsi aussi à établir le lien entre eux et les causes générales liées à la civilisation publique.

- **La doctrine critique de Taine**

Nous trouvons des hommes blancs et noirs, jaunes et rouges, et nous trouvons des intelligents et des stupides, et nous trouvons des actifs et des inactifs, et nous trouvons de nombreuses différences dans les natures, les habitudes, les manières de comprendre, de perception, de perception, de croyances et le système de vie, de socialisation, etc. Les scientifiques et les chercheurs avancent trois raisons à cela : le sexe, l'environnement et le temps. Ibn Khaldun a mentionné quelque chose de cela dans sa "Muqaddimah" et a attribué la différence de mœurs et de couleurs à la nature de la région, et a attribué au Soudan la légèreté, l'insouciance et une tendance au ravissement, et les a décrits comme insensés, et d'autres choses qui sont dues à la nature des régions chaudes. Dans les paroles d'Ibn Khaldun à propos des Arabes et de leur morale urbaine et sociale, il est évident qu'il entend par là les caractéristiques de la

race et son impact sur les nations, ainsi que les différences entre les nations dues à la différence des races et des environnements.

le critique français , Taine C'est la base de la doctrine de

Taine dit : « Un homme est un produit de l'environnement dans lequel il est né et a grandi, tout comme un arbre pousse dans la terre dans laquelle ses racines ont poussé. Toutes les causes qui forment un homme peuvent remonter à trois origines : le sexe. , l'environnement naturel et social, puis l'époque à laquelle sa vie mentale s'est formée » Il a déclaré : « Il n'est pas possible de connaître une personne à moins qu'elle ne reconnaisse ces choses ; Parce qu'ils sont les trois moyens nécessaires pour Le connaître. Toutes les méthodes de recherche de Tin ont été construites sur ces principes, et sa méthode est l'une des méthodes les plus importantes et les plus utiles. Parce que cela oblige le critique à étudier et à décrire la nation dans laquelle l'écrivain a grandi, le pays dans lequel il a vécu et la ville qui l'a influencé.

L'origine de la doctrine de Taine est de fonder les conditions psychologiques de la pensée, de la volonté, de la force et de la faiblesse de l'opinion sur des causes physiques. C'est-à-dire ce qu'ils appellent aujourd'hui « physiologie » ; Parce qu'il croit que toutes les pensées et sensations sont complètement liées au mouvement des nerfs, et selon lui, les moyens de connaître les faits sont les sens et les inspirations, et tout le reste est un mensonge et une calomnie, ce qui n'est pas juste. dont les scientifiques doivent se soucier. Sa méthode étant purement scientifique, il souhaitait inclure la littérature et la rhétorique dans ce cercle scientifique, et en faire une science sociale. Puisqu'il fondait sa doctrine sur des expériences scientifiques, il voulait faire de la littérature et de la rhétorique une de ces expériences. Pour porter un jugement sur les individus et la société - comme

Sainte-Beuve a voulu avant lui faire de l'étude de la rhétorique une histoire naturelle des idées et des esprits - et parce que ces événements et ces actions qui traversent la société et remplissent les communications sont ceux à partir desquels les écrivains et les poètes en tirent leurs informations et leurs idées. Tin a déclaré: « ...la base de l'histoire doit être « l'analyse » scientifique des âmes, et ce que fait l'historien pour montrer et clarifier les événements passés est ce que fait l'écrivain et le conteur pour clarifier les événements présents... car le mal est pas seulement en courant après les rêves, ou en laissant l'âme nager dans les fantasmes. Mais c'est aussi dans ce qui n'est pas certain, même si cela est possible ; Parce que le cerveau a été créé pour mémoriser des faits, tout comme la vue a été créée pour percevoir clairement les objets visibles. Et lorsque les esprits se concentrent sur des choses autres que les faits, les maladies s'y infiltrent. Comme l'œil, il est perturbé lorsque les choses qu'il voit sont perturbées. Les faits sont sains d'esprit.

Partant de cette doctrine, Tain ne croyait en rien d'autre que l'influence des sens. Selon lui, chaque entité fait partie d'une série de mouvements et de sensations.

C'est sur cette méthode purement scientifique, basée sur des observations et des expériences, que Tin a construit sa doctrine de critique de la littérature et de la rhétorique. Car pour lui, toute critique est une forme d'observations scientifiques et psychologiques. La rhétorique est l'effet de la réunion et le résultat des trois raisons que nous avons évoquées ; Autrement dit, selon Tin, la littérature et l'éloquence sont le résultat nécessaire de ces trois raisons : le genre, l'environnement et le temps. Le but de Tin était d'établir sa doctrine de la critique littéraire sur des principes fixes, et d'en faire une science. Il voulait la construire sur des raisons naturelles et sociales fixes, et la juger sur la base de ce qui se passait. Selon lui, il n'est possible de connaître une personne qu'en connaissant ces trois raisons. Le but de Tin n'était

pas de lire des livres pour elle-même, mais étudier des livres était pour lui un moyen d'en apprendre davantage sur la situation des nations. Il sert à mesurer le pouls des nations et des peuples.

Il ne fait aucun doute que l'homme est le produit de l'environnement, du temps et du genre. Mais ce sont des raisons générales, dans lesquelles s'intègrent de nombreuses autres raisons, et elles ne sont pas les seules qui affectent le psychisme et l'éducation de la personne. Il existe des incidents particuliers et des conditions psychologiques, des prédispositions innées et des maladies mentales et nerveuses, et il existe des forces et des faiblesses dans le corps et l'esprit, ainsi que dans la perception et l'imagination, et il existe de nombreuses conditions qui ne sont connues qu'en étudiant seule la personne elle-même. ou loin de toutes autres influences générales. Tout cela doit être pris en compte et évoqué dans « l'analyse » de l'âme des gens et de leurs effets mentaux et écrits. L'exemple de quelqu'un qui juge une personne par la totalité de ce qui l'entoure et son intégration avec les autres est comme un médecin. examiner l'ensemble du corps afin de porter un jugement sur un organe en particulier, sans s'intéresser aux symptômes spécifiques à cet organe. Dans une nation, dans un pays, dans une famille et dans une maison, nous trouvons différents esprits, différentes idées, différentes inclinations et différents désirs. Comment expliquer cela à la manière de Tin ? Les différences apparentes de caractère entre deux frères - grand et petit, blanc et brun, mince et gros, droit et tordu - se retrouvent elles-mêmes dans la morale, comme la bêtise et la sobriété, la rêverie et l'insouciance, et elles se retrouvent dans les effets de l'esprit. et des pensées, telles que l'intelligence et la stupidité, la force de perception et la faiblesse d'imagination. D'où les grandes différences entre les individus en termes de jugement, de perception, de principes, de croyances, etc. La vérité est une et ne change pas. Mais la différence réside dans les modes de perception, dans les âmes et dans leur volonté de l'accepter. Il faut prendre en compte les raisons spécifiques de

connaître une personne, plus que les raisons générales de se former et de prendre conscience de sa réalité.

Pour cette raison, les recherches de Taine peuvent être considérées comme des introductions générales à la connaissance des gens, comme l'a noté un critique : Cette méthode est claire dans l'interprétation de conditions générales, comme le jugement d'un peuple ou d'une nation entière, comme l'a fait Taine dans son livre. « L'histoire de la rhétorique anglaise » ; Il est vrai qu'il existe des preuves claires et correctes dans le jugement de la race saxonne et de ses caractéristiques dans ce livre. Cependant, si nous revenons à lui alors qu'il recherchait ou étudiait des individus en particulier, nous constatons que les descriptions qu'il en a déduites sont correctes pour s'appliquer à d'autres personnes d'un sexe différent et d'un autre environnement.

Cette méthode de critique est le résultat de la philosophie positive de Taine, et le résultat de ses idées doctrinales fondées sur une doctrine scientifique fixe et des règles fixes, et elle est le résultat de la diffusion de la doctrine d'Auguste Comte et de ses disciples. La doctrine littéraire de Taine est l'effet de sa doctrine philosophique scientifique, basée sur le lien entre la littérature, la philosophie et la science, et sur la fuite de principes scientifiques dans la littérature et la rhétorique, et que la rhétorique est un effet des sciences. Ce n'est pas seulement de l'imagination. et des comparaisons, mais c'est plutôt la somme des pensées humaines et les résultats des esprits et des intellects.

Si nous voulions expliquer plus en détail la doctrine de Taine, il nous faudrait chercher longtemps et cela nous ennuerait peut-être. Parce que l'homme ne nous est pas connu ; Parce que nous

ne sommes pas habitués à intégrer la littérature dans la philosophie, et parce que sa doctrine est une doctrine scientifique aride, nous n'avons pas de raison de l'accepter.

Ce sont les écrivains les plus célèbres du XVIIe siècle, célèbres pour leurs histoires représentatives de la communauté littéraire européenne, et leurs histoires ont été traduites dans de nombreuses langues.

1-Paralleles des anciens et des modernes "1688–1697".

2-Digression sur les anciens et les modernes.

3-Voir Lanson. his. litt. Française, Page 598.

Il a déclaré : « La critique consiste pour une personne à savoir lire et à apprendre aux autres à lire et à comprendre. » Il a déclaré : « Ce que j'attends de la critique, c'est de créer une sorte d'attrait et d'attrait qui invite les lecteurs à découvrir les faits.» Il a déclaré:« Il ne me reste qu'un seul type de plaisir : collectionner les esprits et les analyser en tant qu'herboriste botanique. Parce que je voulais établir une histoire naturelle des esprits. Il a également déclaré : « Les jugements basés sur les goûts peuvent être corrects. Mais la critique n'est plus aujourd'hui une question de jugement fondé sur les seules règles de la rhétorique ; Parce que l'histoire de la littérature a changé, et elle est devenue comme l'histoire physique : elle consiste à constituer des collections d'idées et d'esprits, à observer leurs propriétés psychologiques, puis à les juger sur la base d'une expérience complète et correcte. Il a également déclaré : « L'homme a constamment besoin de renouveler ses observations et ses vues sur les hommes, et de les décrire pleinement afin de les connaître véritablement, sinon il s'expose à l'erreur et fait tomber les autres dans la sienne. droit de prétendre connaître les hommes et de dire : je connais tous

les hommes. Tout ce qu'il peut dire, c'est : je recherche le savoir des hommes.

C'est un scientifique, philosophe, écrivain et critique français. Il fut l'un des plus grands érudits du XIXe siècle en France. Il est né en 1828 et décédé en 1893. Il est le troisième des trois adeptes de la doctrine du positivisme correcte qui puisse être affirmée à moins qu'une preuve scientifique ne soit basée sur elle, et que tout ce qui existe est dû à une raison scientifique raisonnable, et ils ont nié l'invisible (au-delà de la matière). Le premier et le deuxième de ces trois Leur doctrine s'est . Renan et Ernest Auguste Comte .étaient largement répandue en France et ailleurs, et a influencé la science, la littérature, la sociologie et la philosophie jusqu'à la fin du XIXe siècle. Il a encore des étudiants et des adeptes. Nous expliquerons brièvement la doctrine philosophique de Taine ; Arrivons à une discussion basée sur l'impact de sa philosophie de la littérature et de sa doctrine de la critique.

Ceci est contraire à la doctrine de Sainte-Beuve, dont le but était de connaître les humeurs et les caractéristiques personnelles des gens à partir de leurs écrits.

La critique littéraire

est l'étude, la discussion, l'évaluation et l'interprétation de la [littérature](#). Elle peut prendre la forme d'un discours théorique s'appuyant sur la [théorie de la littérature](#) ou bien d'un discours plus circonstancié, de présentation ou de compte rendu d'une œuvre littéraire (souvent sous une forme [journalistique](#) lors de sa parution). Ces deux acceptions ne sont pas diamétralement opposées bien que la seconde se distingue par le jugement qu'elle porte sur les œuvres étudiées.

- Histoire

[Aristote](#) passe pour l'initiateur de la critique littéraire, selon le *Discours LIII* de [Dion de Pruse](#)^[1]. L'[académicien Félicien Marceau](#) considère que le [pastiche](#) est la forme supérieure de la critique littéraire, ce qui peut parfaitement se concevoir si l'on pense à la notion d'imitation chère aux anciens^[réf. souhaitée].

Au XIX^e siècle, [Charles-Augustin Sainte-Beuve](#) invente la critique littéraire contemporaine qui inspire directement l'[empirisme organisateur](#) de [Charles Maurras](#). Mais au début du XX^e siècle, [Marcel Proust](#) conteste la légitimité de l'intentionnisme de l'auteur.

Dans les années 1950, le [théoricien heideggerien](#) de la littérature, [Beda Allemann](#), souhaite « détruire même les implications philosophiques qui constituent explicitement ou non le fondement du travail de la critique littéraire »^[2].

Dans les années 1960, le mouvement structuraliste de la « [nouvelle critique](#) » se développe autour des figures de [Gérard Genette](#) et [Roland Barthes](#), pour qui la critique littéraire, par l'étude théorique des formes littéraires, se fait elle-même littérature^[3].

• Citations

- « La critique est pour l'artiste ce qu'est une mouche pour le cheval de course. Elle le pique mais ne l'arrête pas. » (Voltaire)^[4].
- « Je ne fais pas grand cas, pour moi, de la critique. / Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique. » (Musset)^[5].
- « Plus une œuvre est bonne, plus elle attire la critique. C'est comme les puces qui se précipitent sur le linge blanc. » (Flaubert)^[6].

La critique textuelle

est une science, à l'intersection de l'[histoire](#), de la [philologie](#), de la [critique littéraire](#) et de la [littérature](#), qui étudie la rédaction et les circonstances de rédaction, ainsi que la tradition de [textes](#) anciens jusqu'à nous. Discipline des [études textuelles \(en\)](#), elle se distingue de la [critique des sources \(en\)](#) (étude [critique](#) d'un texte dans le but de connaître les différentes [sources](#) ayant permis à l'auteur de le composer ou, selon une définition plus extensive, examen de sources telles que des textes, des [documents iconographiques](#) ou [épigraphiques](#)).

Également appelée **critique de restitution**, la critique textuelle est l'opération visant à reconstituer, d'après les [témoins](#) subsistants, la teneur originelle d'un [texte](#), forme écrite d'une œuvre. Elle comporte deux types d'exercices distincts, la [critique externe](#) et la [critique interne](#).

1. Généralités

Les étapes et objectifs de la critique textuelle sont :

1. la découverte et la documentation de vieux manuscrits, de vieilles écritures ;
2. la comparaison des variantes ;
3. si possible, l'établissement du texte le plus proche de la version originale.

La comparaison des variantes peut venir d'un « critère externe » du genre :

1. datation du support d'écriture – un [papyrus](#) est, par exemple, généralement plus ancien qu'un [parchemin](#) –, voire de la composition de l'[encre](#) ;
2. datation du type d'écriture – un texte en minuscule est, par exemple, généralement plus récent qu'un texte rédigé en majuscule ; cfr. [caroline](#), [onciale](#).

On décide toutefois principalement après des « critères internes » :

- la [leçon difficile](#) est plus probablement l'originale contre la simple, parce que le [copiste](#) préférera simplifier un contenu connu et facile à la plume que de surmonter une étrange formulation ;
- la [leçon la plus courte](#) est plus probablement l'originale, parce le [copiste](#) préférera ajouter du contenu qu'en retirer ;
- il arrivait que les [moines](#) copistes ne sachent pas lire et reproduisent les manuscrits comme des dessins.

2. Méthodes

Trois approches sont fondamentales dans la critique textuelle : l'édition de référence, l'éclectisme, la stématique.

3. Édition de référence

Avec l'édition de référence, le critique choisit pour texte de base un manuscrit jugé digne de confiance. Souvent le texte de base choisi est supposé le manuscrit le plus ancien du texte, mais,

avant l'imprimerie, le texte de base était souvent un manuscrit actuel.

En utilisant la méthode de l'édition de référence, le texte à examiner est confronté au texte de base, le critique procède à des corrections (appelées *emendatio*) dans les endroits où le texte lui semble erroné. Ceci peut être fait en recherchant les endroits du texte comportant des leçons incompréhensibles ou en examinant la leçon d'autres textes témoins pour trouver une leçon supérieure. Les conflits sont habituellement résolus en faveur du texte de référence.

La méthode est fragile : elle favorise l'intégration des « fautes » du copiste, telles les [interpolations](#), ou l'intégration de [gloses](#) (« annotations ») dans les copies suivantes du texte quand l'édition de référence est le plus récent manuscrit. Dans quelques cas, ces parties de texte modifiées du point de vue du contenu l'ont été volontairement – comme quelques passages d'un évangile adaptés aux passages parallèles d'un autre évangile.

La première édition imprimée du [Nouveau Testament](#) en grec, le [Novum Testamentum Graece](#), a été produite par cette méthode. [Érasme](#) a choisi un manuscrit dans la collection du [couvent dominicain](#) local à [Bâle](#) et a corrigé des erreurs évidentes en consultant d'autres manuscrits locaux.

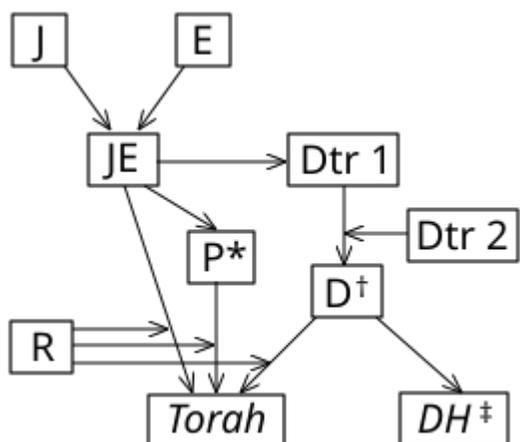
4. Éclectisme

L'éclectisme consiste, en pratique, à examiner un grand nombre de manuscrits et à choisir la variante qui semble supérieure, habituellement pour les raisons internes. En théorie, dans cette approche, aucun manuscrit n'est favorisé mais, dans la pratique,

le critique éclectique tend à choisir un couple des favoris, choix basé sur des critères externes, pour résoudre les cas douteux.

L'éclectisme est la méthode dominante d'édition critique du texte grec du [Nouveau Testament](#) (Nestlé-Aland, 27^e édition), qui ne peut être trouvé entièrement en aucun manuscrit mais est une combinaison des leçons de divers manuscrits. Néanmoins, les manuscrits du texte-type Alexandrin sont favorisés, et le texte critique a décidément une teinte alexandrine.

5. Stemmatique



[Présentation stématique](#) de l'[hypothèse documentaire](#), concernant une partie de l'[Ancien Testament](#) ([Lévitique](#), [Deutéronome](#), livres de Josué, des Juges, [livres de Samuel](#), livres des Rois).

Article détaillé : [Stemma codicum](#).

La recension stématique est l'une des approches les plus rigoureuses de la critique textuelle. Elle exige la reconstruction de

l'histoire du texte en examinant les variantes selon des modèles d'erreur. En particulier, les critiques stemmatiques emploient le principe que « une communauté d'erreur implique une unité d'origine » pour décider si un groupe de manuscrits sont engendrés d'un intermédiaire perdu, nommé un hyparchétype. On détermine alors les relations entre les intermédiaires perdus par le même processus, de sorte que tous les manuscrits existants puissent être placés dans un arbre généalogique ou *stemma codicum* descendus d'un seul hyparchétype.

Après cette étape, appelée la *recensio*, le critique stemmatique procède alors à l'étape de la *selectio*, où le texte de l'archétype est déterminé en examinant les variantes des hyparchétypes les plus proches de l'archétype et en choisissant les meilleurs. Dès que le texte de l'archétype est établi, se déroule l'étape de l'*examinatio* pour examiner ce texte et en rechercher les corruptions. Si le texte archétypal semble corrompu, il est corrigé par un processus de *divinatio* ou une *emendatio*.

Ainsi, la méthode stemmatique adopte les techniques des autres approches après le recollement des manuscrits dans un cadre historique rigoureux. Le processus de *selectio* ressemble à la critique textuelle éclectique, mais appliquée à un ensemble restreint d'hyparchétypes hypothétiques. Les étapes de l'*examinatio* et de l'*emendatio* ressemblent à la méthode du texte de référence.

En fait, les autres techniques peuvent être vues en tant que méthodes spécifiques de la stemmatique. Mais la faiblesse de la méthode tient au fait que les antécédents familiaux du texte ne peuvent être déterminés rigoureusement, seulement approchés même très approchés.

S'il semble qu'un manuscrit est le texte de loin le meilleur, la méthode de l'édition de référence est appropriée ; s'il semble qu'un groupe de manuscrits est bon, alors l'éclectisme sur ce groupe s'impose.

La critique littéraire féministe

est une [critique littéraire](#) issue de la [théorie féministe](#), ou plus largement, de la politique [féministe](#). Elle utilise les principes et l'idéologie du féminisme pour critiquer le langage littéraire. Cette école de pensée cherche à analyser et à décrire la manière dont la littérature dépeint le récit de la domination masculine en explorant les forces économiques, sociales, politiques et psychologiques ancrées dans la littérature^[1]. Cette façon de penser et de critiquer les œuvres a changé la façon dont les textes littéraires sont vus et étudiés. Elle a aussi changé et élargi le [canon](#) de ce qui est couramment enseigné. Elle est très utilisée pour l'étude des [mythes grecs](#)^[2].

Traditionnellement, la critique littéraire féministe a cherché à examiner les textes anciens dans le canon littéraire à travers une nouvelle lentille. Les objectifs spécifiques de la critique féministe comprennent à la fois le développement et la découverte de la tradition féminine de l'écriture et la redécouverte de textes anciens, tout en interprétant le symbolisme de l'écriture féminine afin qu'il ne soit pas perdu ou ignoré par le point de vue masculin et en résistant au sexisme inhérent à la majorité de la littérature grand public. Ces objectifs, ainsi que l'intention d'analyser les femmes écrivains et leurs écrits d'un point de vue féminin, et d'accroître la sensibilisation à la politique sexuelle du langage et du style^[3] ont été développés par [Lisa Tuttle](#) dans les années 1980 et ont depuis été adoptés par une majorité des critiques féministes.

L'histoire de la critique littéraire féministe est vaste, des œuvres classiques d'autrices du XIX^e siècle telles que [George Eliot](#) et [Margaret Fuller](#) aux travaux théoriques de pointe

en [études féministes et en études de genre](#) d'autrices de la « [troisième vague](#) ». Avant les années 1970 - dans les [première](#) et [deuxième vagues](#) du féminisme - la critique littéraire féministe s'intéresse à la pratique littéraire des femmes et à la représentation de la condition féminine dans la littérature ; en particulier la représentation de personnages féminins fictifs. En outre, la critique littéraire féministe s'inquiète de l'exclusion des femmes du canon littéraire, des théoriciennes telles que [Lois Tyson](#) suggérant que c'est parce que les opinions des autrices ne sont souvent pas considérées comme universelles^[4].

De plus, la critique féministe a été étroitement associée à la naissance et à la croissance des [études queer](#). La théorie littéraire féministe moderne cherche à comprendre à la fois les représentations littéraires et la représentation des femmes et des personnes dans la communauté queer, élargissant le domaine d'une variété d'identités et d'analyses dans la critique littéraire féministe^[5].

- **Méthodes employées**

La recherche féministe a développé une variété de façons de considérer la littérature afin de comprendre son essence à travers une perspective féministe. Des académiques appartenant au camp connu sous le nom de critique Féminine ont cherché à séparer l'analyse littéraire des arguments abstraits basés sur la diction et adapté leur critique à une littérature plus spécifique (intrigue, personnages, etc.), reconnaissant la [misogynie](#) implicite perçue de la structure. de l'histoire elle-même. D'autres écoles de pensée telles que la [gynocritique](#) - qui est considérée comme une perspective « féminine » sur les écrits des femmes - utilisent une approche historiciste de la littérature en exposant l'érudition

féminine en littérature et la manière dont leur relation à la structure de genre était relayée dans leur représentation à la fois de la fiction et la réalité dans leurs textes. Le gynocriticisme a été introduit à l'époque du [féminisme de la deuxième vague](#). [Elaine Showalter](#) suggère que la critique féministe est une « recherche idéologique, juste, colérique et admonitoire des péchés et des erreurs du passé » et dit que la gynocritique fait appel à « la grâce de l'imagination dans une recherche désintéressée de la différence essentielle de l'écriture des femmes »^[6].

Des chercheuses contemporaines tentent de comprendre les points d'intersection de la féminité et compliquent les hypothèses communes sur la politique de genre en accédant à différentes catégories d'identité (race, classe, orientation sexuelle, etc.) Le but de chacun de ces outils est de découvrir et d'exposer les tensions patriarcales sous-jacentes dans les romans et d'interroger la manière dont nos hypothèses littéraires de base sur ces romans dépendent de la subordination féminine. De cette façon, l'accessibilité de la littérature s'élargit à une population beaucoup plus inclusive et holistique. De plus, les œuvres qui, historiquement, n'ont reçu que peu ou pas d'attention, compte tenu des contraintes historiques entourant l'héritage des œuvres féminines dans certaines cultures, peuvent être entendues dans leur forme originale et intégrales. Cela crée une collection de littérature plus large pour le lectorat dans la mesure où toutes les grandes œuvres littéraires sont exposées sans parti pris envers un système influencé par le genre^[7].

Les femmes ont également commencé à utiliser des thèmes anti-patriarcaux pour protester contre la censure historique de la littérature écrite par des femmes. La montée de la [littérature féministe](#) décadente dans les années 1990 visait à contester directement la politique sexuelle du patriarcat. En utilisant un large éventail d'[explorations sexuelles](#) féminines et d'identités

lesbiennes et queer par des personnes comme [Rita Felski](#) et [Judith Bennet](#), les femmes ont pu attirer davantage l'attention sur des sujets féministes dans la littérature^[8].

Depuis le développement de conceptions plus complexes du genre et de la [subjectivité](#) et du [féminisme de la troisième vague](#), la critique littéraire féministe a emprunté diverses voies nouvelles, notamment dans la lignée de la [théorie critique](#) de l'[école de Francfort](#), qui analyse comment l'idéologie dominante d'un sujet influence la compréhension sociale. Elle a également envisagé le genre dans les termes de la [psychanalyse freudienne](#) et [lacanienne](#), comme faisant partie de la [déconstruction](#) des rapports de pouvoir existants, et comme un investissement politique concret^[9]. Les préoccupations féministes plus traditionnelles ayant trait à la représentation et la politique de la vie des femmes ont continué à jouer un rôle actif dans la critique. Plus précisément, la critique féministe moderne traite des questions liées à la programmation patriarcale intentionnelle et non intentionnelle perçue dans des aspects clés de la société, notamment l'éducation, la politique et la main-d'œuvre.

Lorsqu'elles examinent la littérature, les critiques littéraires féministes modernes cherchent également à se demander à quel point les pratiques de critique sont féministes, littéraires et critiques, des universitaires comme Susan Lanser cherchant à améliorer à la fois l'analyse de la littérature et les propres pratiques d'analyse de l'autrice l'analyse pour qu'elles soient plus diversifiées^[6].

- **Histoire et critiques**

Alors que le début de la critique littéraire féministe traditionnelle est généralement considéré comme appartenant au féminisme de

la deuxième vague, il existe plusieurs textes antérieurs à cette époque qui ont grandement contribué au domaine. La critique littéraire féministe remonte à l'époque médiévale, certains affirmant que [Le Conte de la bourgeoise de Bath](#) de [Geoffrey Chaucer](#) pourrait être un exemple des premières critiques littéraires féministes^[2]. De plus, la période considérée comme le féminisme de la première vague a également largement contribué à la littérature et à la présence des femmes en son sein. Par exemple, [Une chambre à soi](#) de [Virginia Woolf](#) de 1929 est considéré comme l'un de ces textes fondateurs du cursus. Dans ce document, Woolf soutient que pour écrire de manière créative et avoir du succès critique, une femme doit être en mesure de posséder son propre espace et sa stabilité financière. Et bien que la base de l'intrigue tourne autour de Woolf s'exprimant lors d'une conférence sur la littérature féminine, elle spécule qu'il reste encore un long chemin à parcourir pour les femmes et les soi-disant « problèmes féminins » dans l'espace créatif, en particulier en raison des différences dans qualité de l'éducation Woolf observé entre les hommes et les femmes^[10].

La critique littéraire féministe moderne trouve la plupart de ses racines dans les mouvements féministes de la deuxième vague des années 1960. En commençant par l'interrogation de la littérature centrée sur les hommes qui dépeignait les femmes dans un modèle dégradant et opprimé, des théoriciennes telles que [Mary Ellman](#), [Kate Millet](#) et [Germaine Greer](#) ont défié les imaginations passées du féminin dans l'érudition littéraire. Au sein du féminisme de deuxième vague, trois phases peuvent être définies : la phase féminine, la phase féministe et la phase des valeurs féminines. Pendant la phase féminine, les écrivaines ont adhéré aux valeurs masculines. Dans la phase féministe, il y avait un thème critique du rôle des femmes dans la société. Et dans la phase des valeurs féminines, on supposait désormais que les œuvres des femmes étaient valables, et les œuvres étaient moins combatives que dans la phase féministe^[11].

Susan Lanser a suggéré de changer le nom de la critique littéraire féministe en « féminisme littéraire critique » pour changer le focus central en passant de la critique au féminisme, et souligne que l'écriture de telles œuvres nécessite une « conscience du contexte politique »^[6]. Dans le même ordre d'idées, [Elaine Showalter](#) est devenue l'une des principales critiques de la méthode gynocritique avec son ouvrage *A Literature of their Own* en 1977. À cette époque, les universitaires ne s'intéressaient pas seulement à la simple délimitation des récits d'oppression, mais également à la création d'un espace littéraire permettant aux érudites littéraires passées, présentes et futures de justifier leur expérience d'une manière authentique qui apprécie la forme esthétique de leurs œuvres.

De plus, des universitaires féministes littéraires noires ont commencé à émerger, dans l'ère post-droits civiques des États-Unis, alors qu'une réponse aux récits centrés sur les aspects masculins de l'autonomisation des Noirs commençait à prendre de l'ampleur via des voix féminines. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un texte "critique", *The Black Woman: An Anthology*, édité par Cade (1970) est considéré comme essentiel à l'essor de la critique et de la théorie littéraires noires. Sa compilation de poèmes, de nouvelles et d'essais a donné naissance à de nouvelles formes d'érudition littéraire noire soutenues par des institutions. Le [Combahee River Collective a](#) publié ce qu'on appelle l'une des pièces les plus célèbres de la recherche littéraire noire connue sous le nom de *A Black Feminist Statement* (1977), qui cherchait à prouver que le féminisme littéraire était un élément important de la libération des femmes noires.

En 1979, [Sandra Gilbert](#) et [Susan Gubar](#) ont publié [The Madwoman in the Attic](#), une analyse de la poésie et de la prose des femmes, et de la manière dont elles s'inscrivent dans le canon littéraire féministe plus large. Cette publication est devenue un

incontournable de la critique féministe et a élargi le domaine des publications considérées comme des œuvres féministes, en particulier au XIX^e siècle. Le livre soutient spécifiquement que les femmes ont été largement considérées dans deux catégories distinctes par les hommes dans le milieu universitaire, les monstres ou les anges. Gilbert et Gubar ont fait valoir que le fait d'être piégée dans ces catégories réglementait les femmes écrivains dans des domaines spécifiques de la littérature et de l'écriture, laissant le reste ouvert uniquement aux hommes et provoquant une anxiété distincte chez les femmes écrivains de rester spécifiquement dans ces catégories ou d'être ridiculisées^[12]. L'accent particulier mis par Gilbert et Gubar sur la critique littéraire dans le domaine de la poésie et d'autres pièces courtes a élargi les possibilités des contributions littéraires féministes aujourd'hui, car elles étaient auparavant considérées comme moins valables que les œuvres plus longues. Aujourd'hui, des écrivains comme [Gloria E. Anzaldúa](#) ont pu contribuer au canon féministe, tout en travaillant avec des formes d'écriture autres que les romans en grand format.

Dans les années 1980, [Hazel Carby](#), [Barbara Christian](#), [bell hooks](#), [Nellie McKay](#), [Valerie Smith](#), [Hortense Spillers](#), [Eleanor Traylor](#), [Cheryl Wall](#) et [Sheryl Ann Williams](#) ont toutes largement contribué à la [Black Feminist Scholarship](#) de l'époque. Au cours de la même période, [Deborah E. McDowell](#) publie *New Directions for Black Feminist Criticism*, qui appelle à une école de critique plus théorique par rapport aux écrits actuels, qu'elle juge trop axés sur les pratiques. Dans cet essai, McDowell a également longuement discuté de la représentation des femmes noires dans la littérature et de la façon dont elles sont apparues comme encore plus négatives que la représentation des femmes blanches. Au fil du temps, la théorie a commencé à se disperser dans l'idéologie. Beaucoup ont décidé de se tourner vers les facteurs psychologiques nuancés de l'expérience des Noirs et de s'éloigner des généralisations générales. D'autres ont commencé à relier leurs œuvres à la politique du [lesbianisme](#). Certaines ont

décidé d'analyser l'expérience noire à travers leur rapport au monde occidental. Quoi qu'il en soit, ces universitaires continuent d'employer diverses méthodes pour explorer l'identité du [féminisme noir](#) dans la littérature^[13].



[Deborah McDowell](#)

Des universitaires françaises tels que [Julia Kristeva](#), [Hélène Cixous](#), [Luce Irigaray](#) et [Bracha L. Ettinger](#) ont introduit des discours psychanalytiques dans leur travail par l'intermédiaire de Sigmund Freud et de Jacques Lacan comme moyen de véritablement « aller à la racine » des angoisses féminines dans le texte pour manifester une plus large vérités sociétales sur la place des femmes^{[14],[15],[16]}. Les universitaires féministes actuelles dans le domaine de la littérature comprennent [Hortense Spillers](#), [Nancy Armstrong](#), [Annette Kolodny](#) et [Irene Tayler](#), qui viennent toutes d'horizons divers et utilisent leurs propres expériences nuancées et subjectives pour éclairer leur compréhension de la littérature féministe. Plusieurs chercheuses universitaires emploient toutes l'usage du féminisme littéraire lors de la critique de textes. L'intégration de cette école a donné au milieu universitaire un outil extrêmement utile pour soulever des questions sur les relations de genre dans les textes.

- **Applications modernes**

Comme pour d'autres aspects de la théorie féministe, au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, la critique littéraire féministe s'est élargie pour inclure un éventail considérablement plus large

d'identités sous le terme générique de « féminisme ». La théorie féministe de la troisième vague et au-delà s'est efforcée d'inclure davantage d'identités et d'aspects de l'[intersectionnalité](#), et la critique littéraire féministe a emboîté le pas. Le féminisme de la troisième vague et la critique littéraire féministe se préoccupent davantage de l'intersection de la race et d'autres préoccupations féministes^[17]. En conséquence, la variété et la nature des textes examinés ont augmenté pour inclure davantage de textes d'une perspective transnationale, tout en conservant ses racines dans l'analyse de la manière dont la société dominée par les hommes affecte l'interprétation et la création de la littérature. Dans le même temps, de nouvelles critiques littéraires féministes examinent les images universelles utilisées par les femmes écrivaines pour découvrir le symbolisme inconscient que les femmes ont utilisé pour se décrire, leur monde, la société féminine à travers le temps et les nationalités pour découvrir le langage spécifiquement féminin dans la littérature^[18]. La nouvelle littérature et la critique féministes minimisent les influences et les perturbations masculines dans le texte d'une femme par un focus sur hégémonie socio-politique pour tenter de découvrir un inconscient universel de l'esprit féminin dans son propre contexte.

- **Ouvrages fondateurs**

- **Critique de textes littéraires**

- [1970](#) : [Kate Millett](#), [Sexual Politics : La Politique du mâle](#), traduit de l'anglais américain par [Élisabeth Gille](#), coll. Poche, [des femmes-Antoinette Fouque](#), Paris, 2020 (1971, 2007), 832 p. ([ISBN 9782721007131](#))
- [1975](#) : [Hélène Cixous](#), [Le Rire de la Méduse et autres ironies](#), préface par [Frédéric Regard](#), [Éditions Galilée](#), 2010, 196 p. ([ISBN 978-0415049306](#))
- [1977](#) : [Elaine Showalter](#), [A Literature of Their Own: British Women Novelists from Brontë to Lessing](#) (édition

étendue), [Princeton University Press](#), Princeton, N.J. ([ISBN 978-0691004761](#))

- [1979](#) :
 - [Andrea Dworkin](#), « Le féminisme, l'art et ma mère Sylvia », dans *Notre sang : Discours et prophéties sur la politique sexuelle* (pp. 29-42), traduit de l'anglais américain par Camille Chaplain et Harmony Devillard, *des femmes-Antoinette Fouque*, Paris, 2021, 224 p. ([ISBN 9782721009128](#))
 - Sandra Gilbert et Susan Gubar, *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination*, [Yale University Press](#), 744 p. ([ISBN 0-300-08458-7](#))
- [1989](#) : Susan Fraiman, « The Humiliation of Elizabeth Bennett », dans *Refiguring the Father: New Feminist Readings of Patriarchy* (pp. 168–87), Southern Illinois University Press, 319 p. ([ISBN 978-0809315291](#))
- [1990](#) : [Judith Butler](#), *Trouble dans le genre*, traduit de l'anglais américain par [Cynthia Kraus](#), La Découverte, 2005. ([ISBN 0-415-92499-5](#))
- [2001](#) : [Annette Kolodny](#), « Dancing Through the Minefield: Some Observations on the Theory, Practice, and Politics of Feminist Literary Criticism », dans *The Norton Anthology of Theory and Criticism*, dir. par Vincent B. Leitch, W.W. Norton and Company, New York.
- [2002](#) : Toril Moi, *Sexual/Textual Politics: Feminist Literary Theory* (deuxième édition), [Routledge](#), 244 p. ([ISBN 0-415-02974-0](#)) ([ISBN 0-415-28012-5](#))
- [2003](#) : Rita Felski, *Literature After Feminism*, [University of Chicago Press](#), 2003. ([ISBN 0-226-24115-7](#))
- [2006](#) : Robbin Hillary VanNewkirk, « Third Wave Feminism History and the Politics of Being Visible and Being Real », thèse soutenue à l'Institut for Women's, Gender, and Sexuality Studies, [Université d'État de Géorgie](#). [[lire en ligne](#) [archive](#)] [archive](#)]]
- [2010](#) : Mary Eagleton, *Feminist Literary Theory: A Reader* (troisième édition), [Wiley-Blackwell](#), 504 p. ([ISBN 978-1405183130](#))

Le critique de cinéma



Michel Ciment, critique de cinéma et rédacteur pour Positif.

La critique de cinéma est un cinéphile venu soit du journalisme, ou de la critique d'art, voire un professionnel du cinéma, qui expose sa lecture d'un film. Cette lecture, également appelée *critique*, est publiée principalement dans la presse écrite. Il demeure plusieurs façons d'aborder la critique. Une première est celle de l'entrevoir comme un avis et une seconde est de la penser comme une analyse de film. Cependant, nombreux sont ceux qui la restreignent à un simple avis sur un film, celui qui fera qu'ils iront voir, ou non, le film. Le critique évalue le film selon plusieurs aspects: esthétiques, narratifs, ou interprétatifs.

1-Définitions

Devenir critique de cinéma ne demande aucune formation particulière — même si certaines formations, telles que les études de cinéma, d'arts du spectacle, d'histoire de l'art ou de lettres, peuvent favoriser la tâche — mais plutôt un goût prononcé pour l'[écriture](#) et pour voir des [films](#)^[1]. Le métier de critique se situe à l'intersection de deux mondes : le monde du [cinéma](#) et le monde des [médias](#)^[2]. On distingue toutefois deux types de critiques, dont la limite n'est réellement fixée que depuis [1970](#) : le journalisme et la réflexion, mêlant théorie du cinéma et analyse. La première a pour fonction de juger, de se faire guide du spectateur, alors que la seconde est d'une tendance universitaire, elle privilégie ici une analyse désintéressée du film. Ainsi, la première catégorie implique de simples journalistes (ils disposent d'une carte de presse délivrée par la Commission de la carte d'identité nationale des journalistes professionnels) alors que la seconde est composée de spécialistes (ils disposent de la « carte verte »)^{[2],[3]}.

Le critique est le plus souvent en relation avec un [attaché de presse](#), lui-même engagé par un [distributeur](#). L'attaché de presse fabrique et diffuse un [dossier de presse](#) qui informe les critiques des principales informations sur le film (fiche technique, filmographies ou autres informations importantes). Un autre outil dont l'attaché de presse dispose est la projection de presse, séance réservée à des critiques et organisée avant la sortie nationale du film. Il réside également les [festivals](#), vitrine de ce qui se fait dans le monde du cinéma. Le distributeur peut même proposer des voyages pour assister au [tournage](#), la rencontre d'une personnalité pour mener une [interview](#), ou de simples cadeaux, tels qu'un disque ou un gadget publicitaire du film. Le critique est en effet souvent soumis à la [pression](#) du distributeur^[4]. Certains distributeurs vont même jusqu'à ne pas organiser de séances de presse craignant une critique, dans le sens concret

du terme, de la part des critiques ; d'autres préfèrent exclure certains critiques de leurs projections, anticipant un mauvais accueil de leur part^[4].

2-Descriptions



[Bob Balaban](#) interprète le mauvais critique qui finit dévoré par les monstres auxquels il ne croit pas dans [La Jeune Fille de l'eau](#)

[Serge Daney](#) déclarera, en [1974](#), qu'être critique c'est avant tout comprendre un film et la manière avec laquelle leur univers s'emboîte dans le monde qui les entoure^[5]. Pourtant, répondre à la question « qu'est-ce qu'un critique ? » n'est pas aisé.

Le [cinéma](#) est un art particulier, différent de ceux reconnus par la tradition à travers les [six muses](#), et [André Bazin](#) le nommera ainsi « art impur »^[6]. Bazin l'a appelé ainsi du fait de la place qu'occupe l'argent et la technique dans le processus de [fabrication d'un film](#). Cependant, très tôt on reconnaît au cinéma son fondement artistique^[7]. Dans ce sens, le critique de cinéma peut se contenter de décrire le film. Cependant, un [film](#) n'est pas seulement une œuvre d'art, mais également une énigme ouverte : le critique l'accompagne et en déploie les possibilités^[8].

Le cinéma a besoin de la critique, sans cette dernière, il ne peut exister pleinement. Selon [Jean Douchet](#), il faut remarquer, dans un premier temps, qu'un film se meurt tant que ne se déclenche pas, par l'intermédiaire de la critique, un contact entre deux sensibilités : celle de l'[artiste auteur](#) de l'[œuvre](#) et celle de l'[amateur](#) qui l'apprécie. Selon lui, le fait d'apprécier, de ressentir et de propager son enthousiasme pour un film constitue un acte critique.

Dans les [années 1950](#), les jeunes critiques des [Cahiers du cinéma](#) (tels que [Godard](#), [Truffaut](#) ou encore [Chabrol](#)) mettent en évidence la puissance artistique du cinéma, initialement conçu comme seul moyen de distraction, en élevant au rang d'artiste [John Ford](#), [Howard Hawks](#) et [Alfred Hitchcock](#)^[9]. En parallèle, ils mettent en marge le [cinéma français](#), de mauvaise qualité et trop académique^[9].

3-Fondements

Le cinéma est l'un des [arts](#), sinon l'art, qui attirent un [public](#) très vaste et diversifié. Il incite à parler ; c'est ainsi que chacun, après avoir assisté à une [projection](#), dès qu'il se retrouve en compagnie d'autres personnes, souhaite en parler. Le cinéma n'est pas, dans ce sens, un spectacle intimidant, et tout le monde se considère spécialiste, ou, tout au moins, détenteur d'une opinion fondée au propos du film qu'il vient de voir^[9]. C'est ainsi que déclare [François Truffaut](#) : « tout le monde a deux métiers : le sien et critique de cinéma »^[9].

Si cette définition d'un critique de cinéma est large, elle n'en reste pas moins le fondement du métier de critique, certes plus restreignant : il demande un recours à l'écriture et à la publication.

4-Histoire



[John Ford](#) : « écrire c'est prendre des risques » ([L'Homme qui tua Liberty Valance](#))

5-Une pré-critique

La critique de cinéma a débuté dès [décembre 1895](#) alors que le [cinématographe](#) naissait, l'invention suscitant de nombreux articles dans la presse^[10] mais tout reste encore publicitaire : si l'on écrit sur un film, c'est pour faciliter ses envies ^[10]. Ce ne sont alors que des chroniqueurs qui rendent compte des projections, insistant sur le côté [documentaire](#) des images animées^[3]. Puis, en [1897](#), née une [presse corporative](#) qui s'adresse directement aux professionnels. Cependant, jusqu'au début du [XX^e siècle](#), la critique ne représente que des propos techniques, dans des revues sur la [photographie](#) car le cinéma n'était pas alors considéré comme un art majeur et aussi influent que le [théâtre](#) par exemple^[10]. En [1903](#), la presse commence à se diriger plus amplement vers le public, et, en [1908](#), les frères

Lafitte inventent la [promotion](#)^[3]. C'est en [1912](#), dans [Le Figaro](#), qu'une enquête est réalisée sur la concurrence grandissante exercée par le cinéma sur le théâtre^[10]. Dès lors, dans les critiques, sont intégrées des anecdotes sur les tournages^[10].

6-Débuts de la critique

En [1911](#), il ne manque à la critique qu'une indépendance et un regard tourné plus amplement sur l'esthétique. C'est ainsi que [Lucien Wahl](#) imagine dans le *Petit Bleu* : « des premières de films [où] des aristarques analyseraient, discuteraient, soupèseraient »^[3].

À partir de [1916](#), des rubriques régulières sont tenues par [Émile Vuillermoz](#) dans *Le Temps*, ainsi que par [Louis Delluc](#) (qui impose le terme de cinéaste), [René Jeanne](#) ou par [Léon Moussinac](#), où leurs auteurs analysent quelque peu l'image, et son contexte. Vuillermoz^[11] et Delluc sont ainsi considérés comme les véritables fondateurs de la critique cinématographique du fait qu'ils défendent le cinéma comme un [art](#) qui s'impose par sa forme, son style, ses auteurs^[3]. Ces deux derniers se veulent indépendants par rapport à l'industrie, pour se permettre d'exprimer un jugement propre. On parle alors de « pensée du cinéma ». Parallèlement, Moussinac pense le cinéma comme « expression sociale »^[3].

À la suite de la naissance du [cinéma sonore](#), *La Revue du cinéma*, fondée en [1929](#) par [Jean George Auriol](#) crée une nouvelle idée du cinéma. Revenant à la vocation populaire du cinéma, *La Revue du cinéma* met en avant l'humain dans le film.

Dans ce type de presse, le critique est en fait un spectateur qui s'immerge dans le film et qui écrit selon ses émotions ressenties.

Les [années 1930](#) verront naître des critiques de qualité, indépendants, tels que [Alexandre Arnoux](#) ou [Georges Altman](#). Cependant, la nouvelle époque qu'est celle du parlant laisse transparaître un vide théorique, et la critique est donc emprunt à l'idéologie et à la morale, en relation directe avec le climat intellectuel.

Alors que [L'Écran français](#) devient un hebdomadaire indépendant, de nouveaux critiques sont remarqués : [André Bazin](#), [Alexandre Astruc](#), [Jean-Charles Tacchella](#) ou encore [Roger Thérond](#) qui sont passionnés par le [cinéma américain](#). Un nouveau débat né d'une opposition entre forme et fond. Alexandre Astruc déclare ainsi que^[3] :

« le cinéma est en train de devenir un moyen d'expression [...] une forme dans laquelle et par laquelle un artiste peut exprimer sa pensée, aussi abstraite soit-elle, ou traduire ses obsessions, exactement comme aujourd'hui il en est de l'essai ou du roman. »

La réflexion critique est désormais, en général, axée sur la [mise en scène](#) et sur la notion d'[auteur](#), un film est perçu comme l'œuvre d'une personne, comme l'affirme le critique américain [Irving Pichel](#).

L'Occupation est marquée par un certain âge d'or du cinéma français et par [Lucien Rebatet](#), critique de cinéma influent dans le journal collaborationniste [Je suis partout](#). Cet écrivain impose la critique comme [genre littéraire](#)^[12].

7-Politique des auteurs



Une nouvelle critique, avec la naissance des [Cahiers du cinéma](#)

Ce n'est ni le personnage, ni les évènements relatés qui font le film, mais leur organisation dans le temps. C'est de cette manière qu'à partir de [1953](#), de nouveaux concepts critiques apparaissent : l'« organisation des êtres et des choses qui est à elle-même son sens, je veux dire aussi bien morale qu'esthétique » a déclaré [André Bazin](#) dans [Les Cahiers du cinéma](#), créé récemment par ce dernier, aux côtés de [Jacques Doniol-Valcroze](#), [Joseph-Marie Lo Duca](#) et [Léonide Keigel](#). Avec cette nouvelle critique, sont attaqués les réalisateurs qui ne font qu'illustrer un [scénario](#), à la manière de [Jean Aurenche](#) et [Pierre Bost](#)^[13]. [Jean Giraudoux](#) déclara ainsi : « il n'y a pas d'œuvres, il n'y a que des auteurs ». Cette nouvelle perception s'oppose à l'idée d'un cinéma perçu comme art collectif, et cherche à établir ce qui a été admis en [littérature](#), en [musique](#) ou en [peinture](#). Malgré les ensembles différenciés qui font l'œuvre (le [cinéma expressionniste](#), le [cinéma pur](#) ou encore la [Nouvelle Vague](#)), Les *Cahiers du cinéma* affirmeront que l'unité du film demeure le responsable de la mise en scène. Puis, en [1952](#), naît la revue [Positif](#) qui s'oppose à la « politique des auteurs » des *Cahiers*, pour préférer le côté [politique](#) ou le [surréalisme](#) du film. Dans ce sens, ils vantent rapidement les mérites de [Luis Buñuel](#), [Jean Vigo](#) ou encore de [Luchino Visconti](#) et de [Stanley Kubrick](#). À la même époque, en 1955, naît à [Montréal](#) la

revue [Séquences](#), qui sera longtemps dirigée par l'auteur et professeur [Léo Bonneville](#) et est toujours en activité aujourd'hui.

La politique des auteurs, durant les [années 1960](#), se répand en [Italie](#) avec [Cineforum](#), en [Allemagne](#) avec [Filmkritik](#) ou en [Grande-Bretagne](#) avec [Sight and Sound](#)^[3]. Cependant, très vite, cette politique se verra limitée. Alors que la plupart des critiques se mettent d'accord sur un panthéon des auteurs, des revues marginales tentent d'élargir ce cercle et d'y ajouter des artistes. C'est par exemple le cas de [Allan Dwan](#), [Riccardo Freda](#) et de [Vittorio Cottafavi](#).

Un troisième mouvement, qui fait suite au premier (le modèle hollywoodien) et au second (le cinéma d'auteur), est mené par deux argentins : [Fernando Solanas](#) et [Octavio Getino](#), au début des [années 1970](#). À travers leur manifeste, « *Vers un troisième cinéma* », ils décident d'un mouvement en lutte avec le système économique et politique.

8-Face aux nouveaux médias

En [1962](#), avec la naissance de la [Semaine internationale de la critique](#), à [Cannes](#), la presse cinématographique devient de plus en plus appréciée et donne un renouveau à la cinéphilie^[14]. Elle intervient ainsi dans les quotidiens pour lutter contre la censure française^{[14],[15]}. Le triomphe des magazines grand public tels que [Première](#) ou [Studio magazine](#), qui privilégient le côté [people](#), mettent en valeur la médiatisation du [cinéma](#). Le lien entre [commerce](#) et critique devient plus étroit avec le temps. La critique redevient, comme lors de ses débuts, une promotion du film.

Néanmoins, quelques critiques ne se sont pas pliés à cette nouvelle forme, comme les *Cahiers du cinéma*. Des tables rondes, des colloques, ou des ciné-clubs continuent à s'organiser autour de la même idée, le cinéma en tant qu'[art](#), et non en tant que [média](#).

9-En France

A-Pré-critique

La critique a vu le jour très tôt, qu'elle soit corporative ou promotionnelle. Cependant, ces textes sont encore anonyme et ne relèvent donc pas précisément de la critique comme on l'appelle communément aujourd'hui^[16]. Le [cinématographe](#) est né le [28 décembre 1895](#), à [Paris](#). Et c'est ainsi que le premier article est paru le surlendemain dans le quotidien *Le Radical* : l'auteur y décrit la « merveille photographique » qui est « certainement une des choses les plus curieuses de notre époque »^{[17],[16]}. Ainsi, en [1896](#), des revues de vulgarisation publieront plusieurs articles sur cette invention des [frères Lumière](#), mais leur point de vue est strictement technique, et est d'ailleurs quelquefois erroné.

À partir de la fin du [XIX^e siècle](#), des revues portent un réel intérêt au [cinéma](#), bien qu'à cette époque on parlait de « chronophographie », comme *Ombres et lumière*, un mensuel de photographie. Dans ce journal, le cinéma est présenté comme un rival de la [lanterne magique](#)^[18]. Par la suite, [Charles Pathé](#) et [Léon Gaumont](#) créent leur revue, mais ces dernières, bien que centrées sur le cinéma, n'ont qu'un intérêt commercial pour la firme respective des deux hommes. Ainsi, on dénombre,

durant cette période, beaucoup de bulletins, de journaux ou de revues ayant trait au cinéma, mais n'ayant aucun intérêt critique^[19].

B-Origine de la critique de cinéma

En [1903](#), naît pourtant une revue que l'on pourrait considérer comme le « premier périodique traitant des questions cinématographiques » : *Le Fascinateur*^{[20].[21]}. Cependant, elle est vite remplacée, en [1905](#), par *Photo-Ciné* puis *Ciné-Journal* ([1908](#)), *Le Courrier cinématographique* ([1911](#)) et enfin par *L'Écho du cinéma* ([1912](#))^[21]. Cette nouvelle presse, pour l'époque, qui ne traite que du [cinéma](#), attire le regard des [producteurs](#) et des [distributeurs](#). Ces revues ne sont, alors, composées que de quelques portraits, d'annonces et de réflexions diverses sur les films que leurs auteurs ont pu voir. Fort de leur succès, durant les [années 1910](#), leur nombre s'accroît fortement, laissant place à une concurrence imposante : les ventes diminuent à cause de la diversité des revues disponibles sur le marché^[21]. La [première Guerre mondiale](#) mettra ainsi fin à nombre d'entre elles.

Jusqu'alors, les revues cinématographiques s'adressaient aux professionnels, aux artistes. C'est ainsi qu'en [1914](#), naît la revue *Le Film* qui prend le parti de s'adresser au public. Mais ce n'est qu'en [1916](#) que la revue gagne son essor, à la suite de la reprise d'[Henri Diamant-Berger](#). Ce dernier entreprend véritablement le cinéma comme un [art](#), et s'ouvre ainsi à un vrai travail de critique cinématographique. En [juillet 1917](#), [Louis Delluc](#) accède au poste de [rédacteur en chef](#), après des passages moins remarquables de [Abel Gance](#), [Louis Aragon](#) ou encore de [Léon Moussinac](#)^[22]. Mais l'aspect luxueux de la revue

— elle est imprimée sur du papier couché, agrémentée d'illustrations et de photographies en couleur — restreint son impact à un public parisien bourgeois^[22]. C'est ainsi que Louis Delluc, en [1918](#), décide de quitter *Le Film* pour fonder sa propre revue, qui sera financée par des annonces, en s'inspirant de [Vogue](#) « qui est devenue en fait la chronique théâtrale, artistique et mondaine de Londres, en même temps que de New York et de Paris », selon lui^[23]. Delluc souhaite fixer son prix de vente du numéro à 2,50 Fr : sa revue était alors composée d'une centaine de pages, dont les deux-tiers ne contenaient que publicité. Cependant, ni *Le Journal du ciné-club*, ni *Cinéa* — les deux revues que Delluc fonde — ne parviennent à se vendre.

Malgré les échecs de nombre de revues^[22], entre [1917](#) et [1921](#), plus d'une dizaine de magazines naissent. À la fin de cette période, il n'existe pas moins de trente cinq revues critiques à [Paris](#) et quatorze en Province. De plus, la fin de l'ère du [muet](#) marque un essor considérable du discours journalistique.

Après [1918](#), alors que le cinéma français décline face au [cinéma américain](#), et même face au [cinéma allemand](#) (en [1927](#)^[24]). Les revues voient cette baisse de la production nationale et la pensent comme d'une « longue déploration où l'on fustige la crise endémique des structures de production et de distribution du pays, caractérisée par une grande dispersion »^[25].

C-Années 1920

La survie des revues pour véritables « cinéphiles »^[26] demeure pourtant difficile. Chacune des revues tente de fidéliser le lecteur en lui proposant toutes sortes d'offres : projections, visite de

studios ou accès à des conférences, mais des revues telles que *Le Journal du ciné-club* ou *La Gazette des sept arts* disparaissent très rapidement ; d'autres, comme *Cinéa* et *Ciné pour tous* fusionnent^[27].

Naît alors, en [1922](#), *Le Film complet*, la revue attire dès sa création un large public. Cette dernière, ou encore *La Petite Illustration cinématographique* se mettent à produire ce qui sera appelé des « ciné-romans ». Témoin de son succès, *Le Film complet*, d'abord bihebdomadaire devient tri hebdomadaire en [1927](#). Par ailleurs, la revue est vendue pour seulement 30 centimes. Alain Carou déclarera que la revue témoigne « d'une mise en page moderne et inventive, qui valorise à l'extrême l'illustration photographique et dans l'image, les corps en action »^[28]. Cependant, ce nouveau genre de revue, les ciné-romans, s'éloigne de la revue critique, pour valoriser la production.

Face à la baisse de la production française, à la différence d'un cinéma américain et allemand talentueux, plusieurs [cinéastes](#) insistent sur le côté inventif de leurs films, comme [Louis Delluc](#), [Jean Epstein](#), [Abel Gance](#) ou encore [René Clair](#). Malgré ce développement, le cinéma français n'a pas le succès escompté, que ce soit en [France](#) ou dans le monde.

ainsi que les revues prennent le choix d'utiliser un ton véritablement critique, en déplorant la médiocrité de la production française, et font appel aux spectateurs à boycotter les salles^[29]. [René Bizet](#) déclare que « les dix voix qui essayent de se faire entendre sont étouffées par les cent voix dorées des agents de publicité qui se camouflent en critiques » au propos des magazines de l'époque. De plus, [Léon Moussinac](#) est condamné

en [1928](#) par le tribunal civil à 500 Fr pour avoir publié une critique défavorable sur [Jim le harponneur](#) (*The Sea Beast*), un [film américain](#)^[29], mais est relaxé en appel. Pour [Cecil Jorgefélice](#), l'un des fondateurs et dirigeants des trois magazines *Photo-Ciné*, *Cinégraphie* et *On tourne*, le jugement sur les revues cinématographiques est sans appel : « dans toutes les branches de l'activité journalistique, le niveau intellectuel et surtout moral est lamentable. Dans la presse sportive, et encore plus si possible dans la presse cinématographique, il est aboli »^[30].

En [1924](#), Jean Tedesco a l'idée de louer un théâtre pour le transformer en [salle de cinéma](#), dont sa revue *Cinéa-Ciné pour tous* le promeut. À travers cette nouvelle salle, le premier pôle de cinéma indépendant^[29], il projette des grands classiques et des films d'avant-garde. Par la suite, les [ciné-clubs](#) s'abritent volontiers dans ce genre de salle. Par exemple, le *Film-club* fondé par Pierre Ramelot en [mars 1928](#) prend son siège au [Studio 28](#), un cinéma parisien. Et, en décembre de la même année, la revue *Du Cinéma* de [Jean George Auriol](#), s'associe au *Film-club* pour en plébisciter les séances. C'est ainsi que la [cinéphilie](#) connaît un certain « âge d'or » : grâce aux revues, aux clubs qu'elles suscitent et aux salles qu'elles soutiennent^[29].

D-Vers de nouveaux médias



[Serge Toubiana](#), précédemment rédacteur en chef des [Cahiers du cinéma](#)

À ce jour, il réside plusieurs types de revues critiques, celles pour grand public ou pour cinéphiles connaisseur. Parmi eux, [Les Cahiers du cinéma](#) ou [Positif](#) s'adressent à des cinéphiles, à la différence de [Première](#) et de [Studio magazine](#) qui ont une visée plus large. Malgré ces différentes catégories de magazines, dont les frontières restent quelquefois floues^[31], la technique d'approche de la critique reste identique à celle des [années 1920](#). En effet, le lecteur y retrouve les visites en studio, les annonces de films ou même les interviews de célébrités en vogue. Une différence est toutefois notable : la technique publicitaire. Une place de choix est attribuée au [box-office](#) et aux grands groupes industriels^[31].

Alors que la [télévision](#) prend une place croissante dans la société depuis le début des [années 1950](#), des critiques obtiennent d'être diffusés à l'écran. En [1957](#), c'est par exemple le cas avec [France Inter](#) qui décide d'ajouter à son programme l'émission « Masque et la plume » qui donne à voir des « débats critiques »^[32]. Cependant, ce genre d'émission ne prend pas réellement de sens pour le critique, puisqu'elles reviennent le plus souvent à « théâtraliser » les relations entre les critiques présents lors du débat^[33]. De plus, à la télévision, cette activité critique est très réduite du fait d'alliances passées entre le producteur de l'émission et les critiques : ce même producteur est également très souvent producteur au cinéma^[33].

Avec le temps, ces émissions critiques ont disparu. Seules des émissions de cinéma persévèrent, mais elles sont réduites aux portraits d'artistes, telles que *Cinéastes de notre temps* ou *Cinéma, cinémas*.

La critique connaît une mutation, non pas sur le fond, mais sur la forme : la naissance du support [internet](#). En effet, si les critiques d'[histoire](#) n'utilisent pas internet, la considérant de peu crédible, la critique de cinéma s'y est pourtant largement développée depuis la fin des [années 1990](#)^[34]. En effet, en [2003](#), il y avait plus de revues cinéma commerciales sur internet que de revues cinéma en édition papier^[34]. Ce renouveau est en partie dû au fait de la possibilité de lecture : un site internet peut-être lu facilement depuis n'importe où. Pour exemple, [Les Cahiers du cinéma](#) est lu moitié moins que le site [www.objectif-cinéma.com](#) [\[archive\]](#) [\[archive\]](#) (semi-commercial), qui est lui-même bien moins visité qu'un site comme [AlloCiné](#)^[34]. Une autre cause est la nature du lectorat : les jeunes cinéphiles représentent une grande partie du marché des revues papier, mais leur accès à internet est bien plus simple, avec son développement et son accès illimité^[34]. Autre attrait d'internet, le développement de forums de discussion qui permet à chaque utilisateur de donner son avis sur un film ou d'en demander un.

Preuve du succès d'internet, il est possible de remarquer les [logos](#) de sites sur les affiches de [festivals](#), ou même de films, tels que [Yahoo!](#) ou même [AlloCiné](#). Par ailleurs, depuis quelques années, [Écran Noir](#), site de critiques de cinéma en ligne, a créé le [Festival International du Film d'Internet](#).

Cependant, peut-on réellement parler de concurrence entre la revue papier et l'internet ? Si pour certains magazines, les numéros vendus ont progressivement diminué, d'autres magazines ont pris le parti de se servir d'internet pour se faire leur propre publicité comme le magazine [Première](#) qui a créé son propre site internet. De plus, une critique publiée sur internet a nécessité, auparavant, une écriture manuscrite, fondement du métier de critique, qu'il soit pour une revue ou pour être publié en ligne^[32].

E-En Belgique

La critique de cinéma en [Belgique](#) est représentée par des revues spécialisées, des personnalités comme [Hugues Dayez](#), critique de cinéma et journaliste culturel à la [RTBF](#), ou encore, depuis la systématisation de l'internet, par des blogs spécialisés comme le site internet [Égérie](#), intégralement consacré au cinéma belge francophone ^[35].

F-En Suisse romande

En [Suisse Romande](#) les principaux critiques de cinéma dans les années 1960 à 1990 sont [Freddy Buache](#), Rene Dasen, Freddy Landry, Claude Vallon, [Christian Zeender](#) et Georges Bratschi.

GG-Crise

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. [Votre aide](#) est la bienvenue ! [Comment faire ?](#)



Charles Forster Kane est un génie des médias, mais un très mauvais critique ([Citizen Kane](#))

Aujourd'hui, la critique change, elle se remet en question du fait de l'apparition d'internet, ou de nouveaux modes de diffusion où la critique prend part, et de la crise — et des problèmes de publications — de la [presse de cinéma](#)^[36]. En effet, jusqu'alors, la critique ne se transmettait que par la presse, média le plus mis à mal aujourd'hui, de par l'évolution de son lectorat. André Habib, chroniqueur et coordinateur de la section cinéma de la revue électronique www.horschamp.qc.ca [\[archive\]](#) [\[archive\]](#), déclare que selon lui, le désir d'un critique, qu'il soit sur papier ou sur internet, n'est autre que celui de prolonger et transmettre les sentiments du film. Ce n'est donc pas tant la critique qui est remise en question, mais ce sont les outils de la critique qui se trouvent en partie renouvelés^[36].

La critique se démocratise notamment à travers les réseaux sociaux et des sites internet comme Allociné ou SensCritique où chaque internaute peut noter et critiquer les films^[37].

Cependant selon [Fereydoun Hoveyda](#), la seule critique valable est celle publiée dans les mensuels. Ce dernier considère que les quotidiens, les hebdomadaires et les sites internet se cantonnent à une critique qu'il appelle d'« information », comme l'a définie René Guyonnet^[38]. Pour Guyonnet, il faut réfléchir sur le *comment* de la critique : il faut se demander quels ont été les critères qui ont servi à déterminer les jugements. Ainsi, il en cite plusieurs dont la signification politique, l'interprétation morale, le goût personnel, la méthode sophistique, la description sociologique ou encore la critique historique^[39]. Mais, ici, Hoveyda s'oppose à la pensée de Guyonnet, la qualifiant d'« inutile » : il considère que celle-ci ne sert qu'à connaître que si telle ou telle personne a aimé tel film, s'éloignant fondamentalement de l'aspect esthétique du film^[39].

Aujourd'hui en France, la critique de cinéma conserve une place significative dans la [presse écrite](#), ne serait-ce qu'en termes de [pagination](#). À titre de comparaison, certaines industries culturelles, comme la [bande dessinée](#) ne dispose dans cette même presse qu'une attention limitée^[40].

H-Typologie

En 2019, une étude du [Collectif 50/50](#) sur les critiques de films en Europe révèle que le domaine de la critique a longtemps été et reste un environnement professionnel à prédominance masculine^[41]. Seulement 28,5 % des critiques publiées dans les pays étudiés

([Allemagne](#), [Danemark](#), [Italie](#), [Espagne](#), [France](#), [Pologne](#) et [Suède](#)) étaient rédigées par des femmes en 2018 et 2019^[42].

L'étude montre également que le genre du réalisateur, ou de la réalisatrice, n'influe en rien sur la note des critiques, qu'ils soient des femmes ou des hommes^[43].

Certains magazines spécialisés sont connus pour leurs critiques, en [France](#), comme [Les Cahiers du cinéma](#) (où [François Truffaut](#), [Claude Chabrol](#), [Serge Daney](#), [Thierry Jousse](#) ou [Olivier Assayas](#) entre autres ont exercé), [Positif](#) pour la presse écrite, et [Le Masque et la Plume](#) ([Michel Ciment](#), [Danièle Heymann](#), [Alain Riou](#)...) à la radio.

Les critiques du communisme

peuvent être divisées en trois grandes catégories : celles s'attaquant aux principes du communisme (principalement la théorie de [Karl Marx](#) et [Friedrich Engels](#)), celles concernant les partis communistes et celles s'intéressant aux [États communistes](#) aux XX^e et XXI^e siècles et aux [crimes et violations des droits de l'homme dont ils sont les auteurs](#). Théoriquement distinctes, ces catégories se recoupent souvent. Certains, notamment la plupart des communistes anti-staliniens, sont d'accord avec les principes marxistes mais désapprouvent la politique des régimes qui s'en réclamaient.

Le communisme comme doctrine visant à mettre en commun et à gérer ensemble les biens appartenant à la société, remonte à [Platon](#) en Occident et à [Mencius](#) en [Chine](#). Cette doctrine s'est développée en France au XVIII^e siècle avec [Morelly](#) et surtout [Babeuf](#). Au XIX^e siècle, les théories communistes abondent ([Flora Tristan](#), [Pierre Leroux](#), [Wilhelm Weitling](#)) et, jusqu'à [Karl Marx](#) et [Friedrich Engels](#) ne diffèrent que par des nuances des théories socialistes.

Le terme de communisme a été revendiqué à la fois par des mouvements politiques internationaux, par des régimes politiques, par des idéologies diverses ([marxisme](#), [communisme chrétien](#), [communisme libertaire](#), ou encore l'[anarchisme non-violent](#) ou [chrétien](#)) enfin en se référant à une pratique sociale et culturelle : il s'agit donc d'un phénomène aux multiples facettes, dont la complexité est souvent négligée par des commentateurs qui tendent à privilégier l'une des dimensions aux dépens des autres¹.

Au vu de la diversité des courants communistes et de l'hégémonie politique du [marxisme](#) sur ces autres courants, les critiques du communisme se focalisent essentiellement sur sa version dominante : le marxisme, parfois même le mot de « communisme » est vu de façon contemporaine comme le synonyme du « marxisme ».

- **Critique du communisme, comme mise en commun**

Pour [John Locke](#), l'un des fondateurs du [libéralisme politique](#), la propriété de soi et la propriété des biens sont étroitement liées et ces propriétés sont essentielles pour la sauvegarde des libertés. À l'inverse, pour [Marx](#), la propriété est un facteur d'aliénation et l'abolition de la propriété privée, une condition de l'émancipation.

Dans [Qu'est-ce que la propriété ?](#) (1840) [Pierre-Joseph Proudhon](#) répond : « La propriété c'est le vol » et dans son livre [Théorie de la propriété](#) (1865), il prend la défense de la propriété comme moyen de résister à l'emprise de l'État. En effet, il écrit : « La communauté viole l'autonomie de la conscience ». Pour lui, la propriété sert de contrepoids à l'autorité publique et en donnant toute puissance à l'[État](#) (ou la communauté) on ferait disparaître l'[individualité](#).

- **Critiques de l'idéologie marxiste**

Cette section est consacrée aux critiques opposées à la doctrine marxiste - en l'occurrence les écrits fondateurs de [Karl Marx](#) et [Friedrich Engels](#) - et non aux expériences politiques se réclamant d'eux après leur mort respective en 1883 et 1895.

- **Critiques des concepts théoriques**

- **Philosophie : Le matérialisme historique**

Le matérialisme historique a été la cible de critiques, essentiellement pour sa dimension prophétique. Ainsi, le philosophe austro-britannique [Karl Popper](#) s'en prend-il à ce point de la théorie marxiste dans *Conjectures et Réfutations* et dans [La Société ouverte et ses ennemis](#). Popper souligne d'une part l'intérêt de la démarche visant à s'intéresser aux conditions économiques et sociales pour comprendre l'histoire. Il écrit ainsi, parlant de l'aspect « économisme » du matérialisme : « On peut dire de l'économisme de Marx qu'il représente une avancée de grande valeur dans la méthode des sciences sociales »². Néanmoins, il critique fortement la partie [historiciste](#) du matérialisme historique, sa dimension de « prophétie historique ». L'économisme doit être utilisé avec modération, sans prétention d'explicitation de tous les événements. Sinon, en croyant pouvoir tout expliquer par les conditions économiques, la méthode ne passe pas le critère de [réfutabilité](#) qui est la pierre de touche de la pensée de Popper. De même résumer l'histoire à une lutte de classes suscite les mêmes problèmes selon Popper.

À la fin du XIX^e siècle, [Émile Durkheim](#) dans *La conception matérialiste de l'histoire* avait également attaqué la conception matérialiste de l'histoire. Plus récemment, l'historien britannique spécialiste de l'URSS [Robert Conquest](#) écrivait dans *Reflections on a Ravaged Century* que nombre de périodes historiques ne présentaient pas de signes permettant de confirmer la conception matérialiste de l'histoire³.

- **Philosophie : les droits de l'Homme**

Marx considérait les [droits de l'homme](#) issus de la révolution bourgeoise libérale de 1789 comme l'expression politique d'une seule classe sociale ; « Vos idées résultent elles-mêmes du

régime bourgeois de production et de propriété, comme votre droit n'est que la volonté de votre classe érigée en loi » (Manifeste du Parti communiste, II). Il s'agirait donc de « libertés formelles », bien différentes des libertés réelles.

Les critiques du courant libéral ont mis en avant la critique marxiste des droits de l'homme afin de tenter de démontrer que le marxisme n'était pas une doctrine humaniste.

De même les libéraux se sont-ils appuyés sur le caractère déterministe de la [philosophie](#) historique marxiste ([matérialisme historique](#)) qui prévoit que le communisme se réalisera, non par nécessité morale, mais parce qu'il est inévitable compte tenu de la contradiction entre l'évolution des forces productives et le maintien de rapports de production.

À ces critiques, de nouveaux auteurs opposent une vision plus nuancée de Karl Marx. Le juriste espagnol Manuel Atienza (responsable de la revue *Doxa*) détaille ainsi en [1983](#) les évolutions de la pensée de Marx sur les droits de l'homme, qui s'inscrit dans la tradition libérale jusqu'en 1843, s'y oppose totalement en 1844 avec *La Question juive* dans lesquels les droits de l'homme sont considérés comme un élément supplémentaire d'[aliénation](#), accepte certaines idées de droit durant jusqu'en 1852 (mais comme moyen non comme fin) avant d'accepter partiellement la notion de droit à partir de 1853. Atienza n'en estime pas moins que Marx n'a jamais eu de vision éthique des droits de l'Homme qui sont toujours chez lui un élément subordonné⁴.

• **Économie : Théorie de la valeur travail**

La théorie de la valeur travail a été pleinement définie par les [économistes classiques](#), notamment [Ricardo](#), d'après les

hypothèses d'[Adam Smith](#). Elle fut reprise par [Marx](#) ; elle est l'un des fondements des théories marxistes. Cette théorie assure que la valeur d'un bien est déterminée par le temps de travail que sa production a nécessité. En d'autres termes, plus un bien nécessite de temps de travail, plus il est cher. Cela induit que la valeur est objective, et n'est donc pas forcément reflétée par le prix de l'objet en question (puisque le prix est déterminé par l'[offre et la demande](#), et n'est pas lié au montant du travail qu'il a fallu exécuter pour produire ce même objet).

- **Critiques de la pratique politique marxiste**
- **Le rejet de la contradiction**

Une critique du marxisme reproche à celui-ci de se soustraire à la critique rationnelle et au débat par avance en discréditant d'emblée la contradiction. En effet pour Marx, les institutions politiques et économiques de son temps sont une superstructure bourgeoise, masque de l'oppression capitaliste, un artifice à propos duquel les défenseurs ne développent pas un discours conduit par la raison mais en réalité par un intérêt de [classe](#). Pour l'antimarxiste [Ludwig von Mises](#) « C'est ainsi que le marxisme se protège contre toute critique désagréable. Il ne réfute pas l'adversaire, il se contente de le traiter de bourgeois. »⁵.

Le philosophe austro-britannique [Karl Popper](#) intègre le marxisme aux croyances irréfutables, au même titre que l'[astrologie](#) ou la [psychanalyse](#). Le philosophe français [Paul Ricœur](#) parle de « philosophie du soupçon ».

- **Une intolérance face aux autres socialismes ?**

Le marxisme a été accusé de dogmatisme menant à une attitude d'intolérance face aux autres courants de pensée du socialisme

([associationnisme](#), [réformisme](#), [anarchisme](#)...). En 1894, le dirigeant syndicaliste libertaire français [Fernand Pelloutier](#) parle ainsi de « combattre l'intolérance marxiste »⁶.

Les marxistes ont cependant reconnu le mérite de courants socialistes antérieurs. Marx a milité pendant huit ans au sein de l'[Association internationale des travailleurs](#) avec les autres courants socialistes, écrivant que l'AIT « n'est fille ni d'une secte, ni d'une théorie. Elle est le produit spontané du mouvement prolétaire ».

- **Critiques de l'objectif : la société communiste**

Les critiques visant la société communiste sont de deux ordres :

- certaines critiques jugent que la société communiste n'est pas souhaitable. Dans cette catégorie figurent les critiques se situant sur le terrain moral (les critiques d'origine conservatrices ou libérales) et certaines critiques soulignant son impact écologique.
- d'autres critiques - sans nécessairement juger du fond - jugent que la société communiste est impossible à mettre en place, notamment compte tenu de la nature de l'homme (ce sont les critiques anthropologiques) ou de certains principes économiques.

- **Critiques morales traditionnelles**

Historiquement, la critique contre le marxisme s'est d'abord portée, sur le terrain moral, contre les objectifs de la société communiste, objectif du processus marxiste, généralement considéré comme assez proche ou identique à l'objectif final de l'[anarchisme](#), même si les moyens pour y parvenir sont différents.

De nombreux objectifs affichés par le « marxisme » dès 1848⁷ - l'[athéisme](#), l'abolition de la [famille](#), l'abolition de la [propriété privée](#), la mise en commun des biens, le système démocratique - étaient considérés comme immoraux au regard des traditions morales en place : morale catholique, morale conservatrice, morale bourgeoise libérale, etc. Karl Marx s'en explique et répond à certaines de ces critiques dans le [Manifeste du Parti communiste](#), en 1848.

Ces critiques considèrent généralement l'ensemble de la pensée marxiste comme immorale, voire, dans certains cas, l'incarnation du « [Mal](#) » ou de « [Satan](#) »⁸.

- **Critiques anthropologiques**

Les critiques anthropologiques au communisme ne se placent pas sur le plan de la morale mais de la pratique. Elles jugent l'établissement d'une société communiste difficile voire impossible compte tenu de la nature humaine.

Certains critiques rejoignent de facto les critiques morales traditionnelles mais sur la base d'un raisonnement différent. Elles jugent que l'instinct de [propriété](#), de [famille](#), l'attachement aux [traditions](#) et aux [patries](#), les [croyances religieuses](#), sont des éléments consubstantiels à la nature humaine qui ne peuvent être abolis sans renaître spontanément à chaque génération.

D'autres critiques mettent l'accent sur les défauts de l'Homme, également consubstantiels à sa nature, et qui empêcheraient la réalisation du communisme. Le professeur de philosophie [Yvon Quiniou](#) (membre de la rédaction de la revue [Actuel Marx](#)) décrit en 2008 ce courant de pensée : « On voit en effet réapparaître

une ancienne argumentation, mais nourrie désormais de cet échec, selon laquelle le communisme serait irréalisable, car contraire à un certain nombre de caractéristiques disons "négatives" de l'être humain définissant une "nature humaine" rétive au vivre-ensemble communiste : égoïsme, poids de l'intérêt, cupidité, ambition, violence, goût du pouvoir, rivalités de toutes sortes. »⁹.

Yvon Quiniou cite plus précisément⁹ :

- Le [darwinisme social](#) (les hommes sont voués à la concurrence pour la sélection des meilleures caractéristiques de l'espèce et la survie de celle-ci) ;
- Les idées [nietzschéennes](#) (une volonté de puissance inhérente à l'Homme, vouant les forts à dominer les faibles) ;
- L'idée de [Sigmund Freud](#) d'une agressivité naturelle de l'Homme. Dans *Malaise dans la civilisation* (1929), Freud juge que le communisme repose sur un "postulat psychologique" (l'optimisme sur la nature humaine) qui constitue une "illusion", ce qui l'amène à souhaiter le maintien d'un État.

La réponse marxiste classique aux critiques anthropologiques remet en cause la notion de "nature humaine", jugeant, comme le professeur de philosophie Yvon Quiniou, qu'« une grande part du "négatif" en l'homme qui paraît faire obstacle à la possibilité du vivre-ensemble communiste, relève précisément de conditions socio-historiques, liées aux sociétés de classes, que le communisme entend et peut abolir. »⁹

• **Critique économique**

Un autre axe de critique majeur, apparu dès le XIX^e siècle, porte sur la possibilité d'existence d'une économie communiste. Pour les théoriciens de la rationalité comme pour les penseurs libéraux

([Mises](#) et [Hayek](#)), l'absence de salaires ou de prix rendent l'offre et la demande inopérantes, et donc inutilisables pour déterminer l'allocation des biens répondant aux demandes des populations. De tels critiques affirment qu'en l'absence de système de prix, les individus accapareraient davantage de biens qu'il ne leur en faut, au détriment d'autrui qui peut en avoir plus besoin et le manifestent en y mettant un prix plus élevé, et ne tenteront plus de produire au-delà de ce dont ils ont besoin, le surplus leur coûtant un effort sans contrepartie, ce qui les mènerait à l'inefficacité. Les tenants du rationalisme estiment que les penseurs communistes ignorent qu'il est nécessaire d'inciter les gens à produire des biens de consommation pour qu'ils deviennent des acteurs sociaux productifs. Au contraire, les théories communistes, postulant un état d'abondance dans lequel chacun doit bénéficier de ce dont il a besoin et contribuer à la mesure de ses possibilités, n'inciteraient nullement les gens à ne pas prendre ce qu'ils veulent plutôt que ce dont ils ont besoin.

- **Critique écologique**

Le marxisme de Marx et Engels, marqué par la culture technique et industrielle du [XIX^e siècle](#), se préoccupe de questions sociales et économiques, mais rarement de la [question écologique](#)¹⁰, évoquée à l'époque par un nombre restreint de précurseurs. La définition de la nature par Karl Marx - « La nature est le corps non organique de l'homme » (*Manuscrit de 1844*) - rentre dans un courant de pensée [utilitariste](#), [positiviste](#), issu des [Lumières](#). « Marx participe totalement de l'idéologie [biblico-cartésienne](#) de la conquête de la Nature », juge en [1995](#) l'économiste et théoricien écologiste français [Alain Lipietz](#).

Pour Alain Lipietz, à la différence de la pensée marxiste majoritaire, mais « comme déjà les

versions [althusseriennes](#) ou [maoïstes](#) du marxisme, l'[écologie politique](#) refuse le primat des forces productives, elle les subordonne aux rapports sociaux et à la vision du monde qui les inspire, et juge les rapports humanité-nature, non à l'aune de la maîtrise, mais du respect (de l'être humain, et des [générations futures](#), et même des autres espèces). »

Concrètement, la réalisation politique du marxisme (phases du socialisme puis du communisme) suppose d'« augmenter au plus vite la quantité des forces productives » (comme l'écrit Karl Marx dans le [Manifeste du Parti communiste](#)) pour permettre la réalisation du « à chacun selon ses besoins », ce qui peut avoir des répercussions négatives sur l'[environnement](#). À la formule de Marx, [Alain Lipietz](#) répond ; « Aujourd'hui l'écologie vient nous dire que d'ores et déjà le salariat, dans les pays développés, obtient en moyenne davantage pour ses « besoins » qu'il n'est écologiquement soutenable pour l'[écosystème](#) planétaire ».

Cependant dans *Le Capital*, Marx évoque déjà explicitement le problème écologique posé par la surexploitation des sols¹¹. À partir de la fin du XX^e siècle, d'autres auteurs chercheront à concilier marxisme et écologie¹².

- **Critiques des moyens : Révolution et phase socialiste**

Le marxisme prévoit la prise de l'État par le [prolétariat](#) au moyen d'une [révolution](#), puis l'établissement d'un régime transitoire dans lequel l'État concentre les pouvoirs économiques et établit la [dictature du prolétariat](#). On parle de « première phase du communisme » ou parfois de « phase socialiste ». Karl Marx ne l'a jamais décrite avec précision. En 1875, il écrit : « Entre la société capitaliste et la société communiste se place la période

de transformation révolutionnaire de celle-là en celle-ci. À quoi correspond une période de transition politique où l'État ne saurait être autre chose que la dictature révolutionnaire du prolétariat »¹³.

Cette « phase socialiste », qui distingue le marxisme de l'anarchisme ou du socialisme réformiste, a subi plusieurs axes de critiques.

- **La révolution**

L'idée de révolution a fait l'objet de nombreuses critiques portant sur des considérations morales - la violence est-elle nécessaire en politique ? - ou pratiques - la révolution est-elle possible ? Est-elle la seule voie politique vers le pouvoir ? Quel rapport entretenir avec le système politique démocratique bourgeois ?...

Cette critique n'est pas faite qu'au marxisme.

- **La dictature du prolétariat**

La question de la démocratie, dans le cadre du développement marxiste de l'histoire marxiste (le [matérialisme historique](#)), se pose avec la phase transitoire de [dictature du prolétariat](#) qui prévoit la prise du pouvoir du prolétariat. Karl Marx lui-même a très rarement évoqué cette phase, sans aucune précision.

Avant la [révolution bolchévique d'octobre 1917](#), certains penseurs politiques de gauche - anarchistes, socialistes « humanitaires » selon le terme utilisé au XIX^e siècle - et de droite - bourgeois libéraux¹⁴ et chrétiens notamment - ont critiqué la

doctrine marxiste à travers le fait que cela mènerait à un système autoritaire.

- **Critiques anarchistes**

-

Les [anarchistes](#), qui partagent avec les marxistes l'objectif d'une société communiste, ont concentré leurs attaques sur le caractère autoritaire et étatique de la phase "socialiste". Le penseur anarchiste [Bakounine \(1814-1876\)](#) estimait ainsi que « ce serait pour le prolétariat un régime de casernes, où la masse uniformisée des travailleurs et travailleuses s'éveillerait, s'endormirait, travaillerait et vivrait au tambour... À l'intérieur, ce sera l'esclavage, à l'extérieur la guerre sans trêve. »¹⁵

L'écrivain anarchiste [Octave Mirbeau \(1848-1917\)](#) écrit en [1896](#) à propos du marxisme : « Qu'est-ce donc le collectivisme¹⁶, sinon une effroyable aggravation de l'État, sinon la mise en tutelle violente et morne de toutes les forces individuelles d'un pays, de toutes ses énergies vivantes, de tout son sol, de tout son outillage, de toute son intellectualité, par un État plus compressif qu'aucun autre, par une discipline d'État plus étouffante et qui n'a d'autre nom dans la langue, que l'esclavage d'État ? »¹⁷

- **Critiques libérales**

Les critiques du communisme favorables à l'[économie de marché](#) estiment que la mise en place d'une économie socialiste d'État mène mécaniquement à une forme étatique autoritaire. Dans cette perspective, l'avènement d'une structure comme l'URSS ne signifie nullement une aberration dans la réalisation du socialisme mais au contraire la correcte - et régulière -

conséquence des mesures socialistes. Le philosophe et économiste libéral [Friedrich Hayek](#) ou l'économiste libéral [Milton Friedman](#) mettent en avant l'impossibilité de conjuguer [communisme](#) et [liberté individuelle](#). Dans [La Route de la servitude](#) publiée en [1944](#), Hayek développe ainsi la thèse selon laquelle le communisme et plus généralement la planification et l'étatisme, conduise au totalitarisme, fasciste ou communiste. [Milton Friedman](#) reprit cette thèse du lien entre liberté économique et liberté politique dans plusieurs écrits dont [Capitalisme et liberté](#), publié en [1962](#). Ce dernier écrit ainsi :

« L'histoire suggère uniquement que le capitalisme est une condition nécessaire à la liberté politique. Clairement ce n'est pas une condition suffisante. »

— Milton Friedman, [Capitalisme et liberté](#).

[Raymond Aron](#) lie pareillement dans ses *Mémoires* [économie de marché](#) et démocratie, la première étant une condition de la seconde, même s'il affirme, dans ses *Études politiques*, l'absence de lien nécessaire entre l'économie de marché et la démocratie libérale¹⁸.

Ils soulignent ainsi la violation du [droit de propriété](#) par le communisme¹⁹[\[réf. incomplète\]](#), [Droits de l'homme](#) reconnu par l'article II de la [déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789](#) : « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression. »

Différents économistes critiquent ou réfutent la théorie communiste développée par Marx, que ce soit sur la [valeur-travail](#), la [lutte des classes](#), la [plus-value](#) ou la [baisse tendancielle du taux de profit](#)²⁰. Le philosophe [Roger Scruton](#) résume ainsi²¹ ; « Les critiques intellectuelles du communisme font remonter la tyrannie du système à la théorie réfutée de la valeur-travail, à l'inversion entre cause et effet dans la théorie de la base et de l'infrastructure, à l'idée simpliste de la lutte des classes, et à la contradiction potentielle dans l'idée que les classes sont à la fois les produits et les agents du changement social. »

Estimant que les « États communistes » sont totalitaires par nature, et que la pratique marxiste accorde un pouvoir total à l'État, ils considèrent que les régimes communistes de type « marxistes-léninistes » représentent bien l'application du marxisme, comme le disait la propagande stalinienne.

- **Autres critiques**

Le philosophe français [Jean-Claude Milner](#) ([université Paris-VII](#)), ancien maoïste, critique les silences de Marx sur la politique : « Pour la politique, on ne peut passer sous silence le prix que Marx a dû payer pour se détacher de [Hegel](#) : l'absence de toute réflexion véritable sur les institutions. Sur l'État, sur le suffrage, sur les pouvoirs, sur le droit, rien que de la critique hautaine. C'est pourquoi il a fallu que [Lénine](#) improvise - brillamment, certes, mais l'improvisation dans ces domaines est interdite : elle conduit à la catastrophe. »²².

- **Critiques sur la transition du socialisme au communisme**

Un axe de critique central du marxisme concerne les modalités du passage de la phase « socialiste » de la société (dictature du prolétariat à travers le contrôle de l'économie par l'État^[réf. nécessaire], développement massif de la production pour pouvoir offrir à chacun selon ses besoins) à la phase communiste (dépérissement de l'État par abolition des classes sociales et réalisation du « à chacun selon ses besoins »). Cette transition est ainsi décrite par Marx :

« quand avec le développement multiple des individus, les forces productrices s'accroîtront et que toutes les sources de la richesse collective jailliront avec abondance, alors seulement l'étroit

horizon du droit bourgeois pourra être complètement dépassé et la société pourra inscrire sur ses drapeaux : « De chacun selon ses capacités, à chacun ses besoins » »

— Karl Marx, [Critique du programme de Gotha, 1875](#)

- **L'atteinte de l'« abondance » économique**

Pour Marx et Engels, le développement de la production et l'abondance sont indispensables au passage à la société communiste : « Ce développement des forces de production (..) est une prémisses pratique absolument nécessaire, sans laquelle la privation serait rendue générale, ce qui relancerait la lutte pour les biens nécessaires, et ce qui restaurerait ainsi tout le sale vieux business... »²³.

Le volet économique des critiques sur la transition concerne donc la capacité à atteindre le niveau de production d'« abondance » permettant d'offrir « à chacun ses besoins » :

- La pensée libérale bourgeoise critique avec constance l'idée de l'efficacité d'une économie étatisée et planifiée. L'économiste libéral de l'[école autrichienne Ludwig von Mises](#) a attaqué dès [1920](#) les fondements théoriques du communisme, arguant dans un article sur le calcul économique dans un régime socialiste, que l'« économie » socialiste est condamnée à l'échec par son refus d'un système de prix libres. Dans son ouvrage de [1922](#) qui reprend cette idée, *Socialisme*, il écrit ainsi :

« Du fait de la destruction du système des prix, le paradoxe de la « planification » tient à ce qu'il est impossible d'y faire un plan, faute de calcul économique. Ce que l'on dénomme économie planifiée n'est pas une économie du tout. C'est tout juste un système de tâtonnements dans le noir. »

— Ludwig von Mises, *Socialisme*

- Le philosophe [Denis Collin](#) estime en [2003](#) à la fois que « La société d'abondance qui éliminerait toute répartition fondée la rareté des ressources est, à un horizon visible, hors de portée » et que « si la société d'abondance n'est pas possible, alors le dépérissement de l'État n'est pas possible non plus », ce qui empêche le passage au communisme et allonge pour une durée indéterminée la phase socialiste²⁴.
- La pensée [écologiste](#) critique pour sa part l'idée d'un fort développement des capacités de production (lire plus haut).
- **Le dépérissement de l'État**

Le volet politique des critiques sur la transition concerne la capacité des dirigeants de l'État socialiste à [le laisser dépérir](#) une fois sa tâche historique achevée. Les critiques du marxisme relèvent deux types d'obstacles au dépérissement de l'État : la [psychologie](#) des dirigeants et la [sociologie des organisations](#) à travers la perpétuation de la [bureaucratie](#).

Un obstacle psychologique au dépérissement de l'État a notamment été avancé par certains anarchistes qui jugent cette transition impossible en raison de la psychologie associée au pouvoir. Le leader anarchiste girondin [Jean Barrué](#) estime ainsi en [1970](#) (citant [Proudhon](#) et [Bakounine](#)) que, systématiquement, « Le [culte de la personnalité](#) naîtra à la fois de la démission du peuple acceptant un chef et de l'orgueil insensé des [dictateurs](#). » (*L'anarchisme aujourd'hui*, 1970)²⁵.

Un obstacle sociologique au dépérissement de l'État reposerait sur la tendance naturelle de chaque organisation à chercher son

maintien voire l'accroissement de son pouvoir, éventuellement en oubliant sa raison d'être originelle. Dans cette perspective, au sujet de la mise en œuvre d'un socialisme d'inspiration marxiste, l'historien et syndicaliste socialiste modéré français [Jacques Julliard](#) objecte ainsi en [1969](#) ; « Je pense ici à des analyses classiques ; celle de [Robert Michels](#) sur les partis politiques par exemple. Nous n'avons pas de solution, pourquoi ? Parce que dans tous les pays, à plus forte raison dans un pays dont la gestion économique, politique et diplomatique est devenue extrêmement complexe, il y a des « risques professionnels du pouvoir », suivant l'expression d'un vieux bolchevik compagnon de [Trotsky](#), qui avait tiré un certain nombre de conclusions de l'expérience trotskyste elle-même, [Rakowsky](#). J'avoue n'avoir jamais découvert le palliatif de cette tendance naturelle du pouvoir à persévérer dans son être et à utiliser les avantages évidents qu'il détient pour se perpétuer. »²⁶.

- **Critiques liées à la responsabilité du marxisme dans les régimes communistes**

L'un des axes de majeurs de critique du marxisme repose sur son application concrète avec les [régimes communistes](#) - l'[Union soviétique](#) à partir de [1922](#) et les régimes ayant suivi son modèle. Pour résumer ce débat qui reste vif au début du XXI^e siècle et intègre un éventail de points de vue plus nuancés :

- Des opposants au marxisme affirment que ces régimes représentaient l'application fidèle de la doctrine de Karl Marx. Leur chute marquerait alors, à leurs yeux, l'échec total et définitif du marxisme.
- Des défenseurs du marxisme affirment que ces régimes avaient tout ou partie trahi les idées de Karl Marx. Leur chute ne remettrait donc pas en cause le marxisme, qui resterait une doctrine politique pertinente pour le monde actuel.

• Arguments en faveur d'une responsabilité de la doctrine marxiste

Des opposants au marxisme affirment que ces régimes représentaient bien l'application fidèle de la doctrine de Karl Marx. Ils affirment donc que le léninisme comme le stalinisme est, sinon l'application fidèle de la doctrine marxiste, du moins la conséquence de sa mise en œuvre. Pour eux, la critique du marxisme se confond donc avec celle des [régimes communistes](#).

On notera que les critiques du marxisme affirmant la responsabilité de cette doctrine dans les régimes communistes :

- ne cherchent pas toujours à analyser finement le marxisme, confondant le moyen et la fin. Les critiques simplistes sont facilement démontées par les connaisseurs du marxisme. [\[réf. nécessaire\]](#)
- argumentent souvent peu la part éventuelle de responsabilité de la doctrine marxiste, se contentant avec facilité de suivre ce que disent les propagandes de ces régimes eux-mêmes.

Les critiques affirmant la responsabilité du marxisme dans les régimes communistes se basent notamment sur les arguments suivants :

- Ces régimes revendiquaient eux-mêmes la filiation marxiste, consacraient des moyens à l'édition de textes marxistes (en réalité certains textes de Marx étaient censurés en URSS²⁷) et utilisaient à tout propos des concepts « marxistes » (concepts par ailleurs souvent absents des textes de Marx).
- Les organisations communistes hors d'Union soviétique – mais financées par elle - ont admis la filiation marxiste de ces régimes, ceci jusque dans les [années 1960](#) ou [1970](#).

- Les « 10 mesures » figurant dans le [Manifeste du Parti communiste](#), à la lecture facile, semblaient globalement réalisés dans les régimes communistes (passant outre le fait que Marx et Engels ont désavoué ces mesures dans leur préface de [1872](#)).
- L'absence de passage au communisme – même après 70 ans de « phase socialiste » comme en [URSS](#), qui ne semblait de surcroît pas en prendre le chemin – laisserait penser que le passage à la « phase communiste » est impossible (lire plus haut les critiques sur la transition au communisme).
- Aucune « expérience marxiste », où qu'elle ait été réalisée à travers le monde, n'aurait donné des résultats très différent du régime soviétique et n'est parvenu à la « phase communiste ».
- Avant [1917](#) - donc à la seule lumière de la doctrine de Marx et Engels -, la propagande bourgeoise et [anarchiste](#) avait souvent décrit les « États » marxistes [\[réf. nécessaire\]](#) comme des régimes dictatoriaux, militarisés et « esclavagistes » [\[réf. nécessaire\]](#), ce qui semblait se réaliser au sein des régimes communistes sous leurs aspect les plus négatifs.

Certaines critiques reconnaissent que la société communiste évoquée par Marx et Engels était différente de la réalité des États « communistes », mais en rendent tout de même la doctrine marxiste responsable de cet échec. Il serait dû, selon eux :

- soit au caractère utopique et inatteignable de la société communiste (pour des raisons anthropologiques, économiques...),
- soit à l'impossibilité de sortir de la phase de transition « socialiste » (pour des raisons économiques ou politiques) qui aurait alors tendance à s'éterniser et se figer (C'est notamment le cas des critiques provenant de

l'anarchisme et du [socialisme utopique](#) et [soixante-huitard](#)^[réf. nécessaire]).

- soit aussi au manque de précision légué par Marx et Engels sur la forme à donner à la révolution et à l'application du [socialisme scientifique](#).

- **Arguments opposés à une responsabilité la doctrine marxiste**

Des objections rejettent la responsabilité de la doctrine de Marx et Engels dans les États communistes. Historiquement, ces objections émanent notamment de marxistes non léninistes (tels les [conseillistes](#) ou les [luxemburgistes](#)) et de marxistes [léninistes](#) non staliniens (tels les [trotskistes](#)).

Des défenseurs du marxisme affirment que ces régimes avaient tout ou partie trahi la doctrine de Karl Marx. Cette trahison viendrait selon certains dès [Lénine](#) (c'est le point de vue des marxistes non léninistes, notamment des partisans du [communisme de conseils](#)), et selon d'autres à partir de [Staline](#). Ils critiquent donc le [léninisme](#) et/ou le [staliniisme](#), mais pas le [marxisme](#).

Les objections des défenseurs du marxisme contre les critiques accusant la doctrine marxiste d'avoir une part de responsabilité dans les régimes de type soviétiques concernent notamment les points suivants :

- Marx et Engels ne seraient pas responsables de la mise en place du rôle dirigeant ou monopoliste du [Parti communiste](#) dans la [révolution](#) puis dans la direction de l'État au cours de la « phase socialiste », mais ce serait Lénine.

- Marx et Engels n'ont jamais décrit précisément la forme que prendrait l'État dans sa « phase socialiste ». L'exemple, donné par Marx, de la [Commune de Paris](#) fait lui-même l'objet d'interprétations différentes. L'État léniniste, qui reprend les instruments de l'État bourgeois (État centralisé, hiérarchisé, policier, bureaucratique), n'est pas le seul mode possible de mise en œuvre du marxisme : les marxistes non léninistes proposent d'autres types d'organisation politique donnant à la base du [prolétariat](#) un rôle plus important (notamment à travers des conseils). La nécessité même d'un État après la révolution est remise en cause par certains marxistes.
- Marx et Engels ont très peu employé l'expression de « [dictature du prolétariat](#) ». Ils n'auraient pas voulu parler de « dictature » au sens courant du terme.
- La forme de l'État des régimes de type soviétique, victime à la fois d'une excroissance bureaucratique, d'une dérive liée au [culte de la personnalité](#) et de la mise en place d'une forme nouvelle de [capitalisme d'État](#), est très éloignées de la doctrine marxiste qu'elle aurait trahi. Les nombreuses purges opérées au sein du [Parti communiste de l'Union soviétique](#) contre d'authentiques révolutionnaires prouveraient également la trahison de Marx par Staline, voire par Lénine selon les points de vue.
- Marx avait élaboré sa théorie dans le cadre de sociétés se trouvant dans une phase [industrielle capitaliste](#). Les résultats de l'application de la doctrine marxiste en [Russie](#) (pays encore [agraire](#) et [féodal](#) en [1917](#)) comme dans le [tiers-monde](#) ne seraient donc pas de la responsabilité de Marx. Ceci notamment en raison, sur le plan politique, de la faiblesse de la base prolétarienne ouvrière capable de contrôler l'État socialiste ; et sur le plan économique, de l'impossibilité de passer rapidement à la phase de satisfaction des besoins du peuple.

- La réalisation du socialisme dans un seul pays – ou un seul groupe de pays - est impossible selon les communistes internationalistes. Elle serait au contraire possible selon Staline grâce à des contorsions politiques spéciales comme le pacte germano-soviétique, les fronts populaires, l'entrée des communistes chinois dans le Kuomintang, et économiques, comme la collectivisation forcée des terres, le stakhanovisme, etc.
 - Une minorité marxiste a, dès le début du léninisme, affirmé que le léninisme – et d'autant plus le stalinisme – correspondait à la trahison de leurs idéaux. Ce qui prouverait la divergence doctrinale fondamentale entre le marxisme et les régimes de type soviétique.
 - Dès le début du pouvoir des [Bolcheviks](#), Lénine a clairement annoncé qu'il voulait mettre en place le [capitalisme d'État](#), ce qui lui a été reproché par des marxistes russes s'opposant à sa politique²⁸.
 - Le régime de l'URSS a été dénoncé très tôt par des marxistes, qui ont écrit dans les années 1930 des textes iconoclastes pour l'époque qui sont considérés comme des références depuis : par exemple les ouvrages de [Boris Souvarine](#) (à l'époque militant du [Cercle communiste démocratique](#)) contre Staline, ou de [Ante Ciliga](#)²⁹.
- **Critiques de Karl Marx par Karl Marx**

Au terme d'une lecture « explicitative³⁰ » faisant apparaître — telle la partie invisible de l'iceberg — les énoncés logiquement implicites aux énoncés explicites de Karl Marx (postulats et corollaires), le philosophe et journaliste Jean-Pierre Airut a développé une critique du « Marx-explicite » par le « Marx-implicite » à travers une série d'articles et de communications dont une première synthèse a été publiée dans la revue de l'Académie grecque³¹. Les théories de l'exploitation et de la plus-

value — qui constituent la clef de voûte du marxisme — comptent parmi celles que « l'[anastylose](#) » de la pensée de l'auteur du *Capital* met particulièrement à mal.

- Pour commencer, il n'est pas possible de concevoir l'exploitation au sens objectif où Marx l'entend (existant même quand le droit positif l'autorise), que si les humains naissent dotés d'un droit de propriété naturel ou d'un instinct de possession inné sur les fruits de leur travail³². Sans cet instinct ou ce droit naturels³³, le travail lutterait-il contre le capital qui le prive d'une fraction du produit de son labeur en accord avec le droit de leur époque³⁴ ?
- Pas plus que le cerveau de Marx et Engels, celui de l'homme ne peut se représenter, par ailleurs, le concept de plus-value (ou « survaleur ») sans postuler l'existence d'une action causale contraire aux principes les plus élémentaires du matérialisme dont Marx se réclame explicitement, principes qui veulent que rien ne se crée, rien ne se perde, tout se transforme³⁵. Pour que la force de travail puisse « créer » un quantum de valeur supérieur au salaire qu'elle reçoit afin de se reproduire et que l'employeur retient pour son profit, elle devrait en effet disposer du pouvoir démiurgique de créer de la valeur sans cause, c'est-à-dire *ex nihilo*. Le modèle sur lequel Marx conçoit, *nolens volens*, le pouvoir créatif de la force de travail est la corne d'abondance de la mythologie — et non le « poirier » de la science naturelle comme il croit ³⁶, puisqu'un arbre ne saurait produire plus de fruits qu'il n'a absorbé d'eau et de nutriments par les racines et synthétisé d'oxygène, d'humidité et de rayonnements au moyen de son feuillage³⁷. Si le travail est la cause de la valeur, il ne peut pas produire plus de valeur qu'il n'en reçoit de sa propre cause.

Au terme de cette double explicitation, la théorie de la plus-value et d'exploitation se présente à l'historiographie sous un jour pour

le moins nouveau, c'est-à-dire comme une doctrine avant tout naturaliste — de type hobbesien ou lockien dans le domaine anthropologico-juridique et vitaliste et pré-scientifique dans celui de l'économie. Pour Jean-Pierre Airut, l'échec des régimes socialistes s'explique donc moins par les erreurs de leurs dirigeants — comme un historien³⁸ et un économiste de la "gauche libérale" le pensent eux aussi³⁹ — que par l'inconsistance du programme que le fondateur de l'Internationale les a convaincus d'adopter — à savoir abolir par une collectivisation des moyens de production bien réelle un rapport d'exploitation n'existant que dans son imagination théorique — ou poétique, on ne sait trop⁴⁰.

- **Critiques des mouvements communistes**

Un certain nombre de critiques concernent les mouvements et partis se réclamant du communisme mais non parvenus au pouvoir.

Les mouvements communistes se réclamant du marxisme ont parfois été accusés d'intolérance par les autres courants de pensée du socialisme - [anarchisme](#), [associationnisme](#), socialisme réformiste, etc.

Les mouvements communistes se réclamant du marxisme ont été accusés par certains socialistes d'immobilisme du fait de leur refus du réformisme, d'une part, et de l'échec ou de l'impossibilité de réussir la révolution, d'autre part. C'est vrai notamment dans les pays francophones marqués par le [guesdisme](#). D'où, par exemple, la volonté de certains socialistes au cours de l'entre-deux-guerres de parvenir à une nouvelle doctrine socialiste, réformiste et pratique. D'où le [planisme](#) théorisé par le chef

du [Parti ouvrier belge Henri De Man](#) (livre *Au-delà du marxisme*, 1926) et le courant [néo-socialiste](#) au sein de la [SFIO](#) en France, puis sa scission en 1933⁴¹.

Les partis communistes [léninistes](#) - [staliniens](#), mais aussi [trotskistes](#) ou [maoïstes](#) - ont fait l'objet de nombreuses critiques internes sur leur fonctionnement centralisé (le [centralisme démocratique](#)) et autoritaire, à l'image du [Parti communiste de l'Union soviétique](#). C'est particulièrement le cas après la [déstalinisation](#) (1956) puis après les mouvements de mai 1968, d'inspiration [libertaire](#)⁴².

Les partis communistes dits orthodoxes (staliniens), adhérents au [Komintern](#), ont été critiqués pour leur alignement servile sur la politique de l'[URSS](#) et ont été accusés par leurs adversaires d'être des traîtres à l'[internationalisme](#). Par exemple, [Édouard Depreux](#) disait du PCF « le Parti communiste n'est pas à gauche, il est à l'est ! »^{43,44}. [Léon Blum](#) dira du PC stalinien qu'il n'est « pas un parti internationaliste, mais bien un parti nationaliste étranger ». Il s'agit de critiquer l'attitude du PCF qui ne défend pas les intérêts des travailleurs du monde entier, mais les intérêts de la politique étrangère de l'URSS.

- **Critique des régimes communistes**

La critique des [régimes communistes](#) se distingue des critiques du marxisme. Notamment parce qu'une partie importante des marxistes du XX^e siècle et la majorité des personnes se réclamant actuellement du communisme dénie à ces régimes un caractère marxiste ou communiste.

Les régimes communistes sont essentiellement l'[URSS](#) après la [révolution bolchévique d'octobre 1917](#) et les pays organisés sur le modèle soviétique après la [Seconde Guerre mondiale](#).

- **La notion d'État communiste**

L'idéologie communiste promeut un système social dans lequel la propriété privée des moyens de production est abolie, de même que les classes sociales et l'État. À ce titre, le terme d'[État communiste](#) est, à l'origine, un [oxymore](#). De nombreux pays ont donné un rôle particulier au parti communiste dans leur constitution ou texte fondamental, en se construisant à l'image du régime soviétique. Le terme souvent utilisé par la propagande de ces régimes était « État socialiste ». Plusieurs pays se disaient socialistes - ou en marche « vers le communisme » - comme l'[Union soviétique](#), la [Yougoslavie](#), le [Viêt Nam](#), [Cuba](#). Le terme d'États communistes a été utilisé par les pays occidentaux pour désigner de tels pays. Ce sont ces pays dans lesquels un [Parti unique](#) (qu'il se dise communiste ou non) affichait une adhésion au « [marxisme-léninisme](#) » qui sont visés par les critiques ci-dessous⁴⁵.

Les termes d'[État communiste](#) ou de régime communiste sont couramment employés pour désigner le type de régime où le monopole du pouvoir est détenu par un parti se réclamant du communisme et du [marxisme-léninisme](#). Pour autant, ces États se présentaient comme [socialistes](#) et affirmaient non pas avoir atteint le stade du communisme, mais pouvoir le faire dans le futur. Au milieu des [années 1950](#), [Khrouchtchev](#) prévoyait ainsi que le communisme en URSS serait atteint en [1980](#). Aujourd'hui encore, quelques États continuent de se réclamer du communisme à travers leur doctrine officielle ([Cuba](#), [Corée du Nord...](#)).

Pour terminer, certaines écoles du [marxisme](#)^[Lesquelles ?] dès les [années 1920](#) considèrent que les « États communistes » n'ont jamais appliqué le communisme ni le socialisme, et que leur politique a été dictée (principalement ou totalement) par des principes capitalistes et/ou nationalistes. Ces doctrines sont contestées par les opposants au communisme, qui considèrent que certains faits observés dans le monde « communiste » n'ont pas eu d'équivalent dans les pays capitalistes (en particulier en matière de développement économique, de liberté politique et d'environnement), et qu'ils sont révélateurs de « tares » consubstantielles au [marxisme](#) en tant que tel.

- **Points de vue sur les États communistes**

Les pays communistes affirmaient représenter la mise en pratique du « [marxisme-léninisme](#) » (terme inventé par Staline pour justifier son régime). La pertinence, ou non, de cette affirmation, revêt une importance historique et politique considérable. Il existe au moins quatre types de jugements à ce propos :

1. Les pays communistes ont mis en pratique le « marxisme-léninisme ». Cette thèse est défendue à la fois par les staliniens, qui soutiennent ces pays, et par les anticommunistes.
2. Les pays communistes ne mirent pas véritablement le léninisme en pratique. Ils y eurent recours uniquement à des fins de propagande et leurs actions ont été une perversion, voire une trahison du léninisme, notamment sur l'[internationalisme](#). Ceci constitue le point de vue des marxistes léninistes ayant des rapports ambivalents avec les pays communistes (en particulier le [trotskisme](#) et les débats sur la notion de [capitalisme d'État](#)).
3. Les pays communistes mirent effectivement en pratique le « marxisme-léninisme », mais cette

doctrine, qui est en réalité le [stalinisme](#), est une contradiction du marxisme. L'application du marxisme conduirait à des résultats radicalement différents. Les marxistes non-léninistes soutiennent cette hypothèse (cf. entre autres [Communisme de conseils](#), [Luxembourgeoisisme](#), [Socialisme démocratique](#)).

4. Les pays communistes ne mirent en pratique que certains aspects du marxisme. Leur orientation est complexe et inclut des aspects à la fois positifs et négatifs.

À la lumière de ces jugements, de nombreux auteurs ont dressé des conclusions variées quant à l'expérience communiste et sa défaite finale durant la [Guerre froide](#).

- **Les critiques des anticommunistes**

D'après les anticommunistes, les pays communistes ont été la cause de grands maux et leur effondrement prouverait la faillite de leurs modèles sociaux, politiques et économiques.

Jugeant que les régimes soviétiques relevaient bien du marxisme, nombre de critiques parlent d'un gouffre existant entre le communisme théorique et pratique. Beaucoup d'anticommunistes estiment que la théorie est bonne mais la mise en œuvre est défailante. Les socialistes démocratiques comme [George Orwell](#) ou [Bertrand Russell](#) et les théoriciens [anarchistes](#) voient le communisme comme une doctrine dont les objectifs sont nobles dans sa théorie mais qui ne réussit pas les atteindre.

Ceux qui soutiennent les États « communistes » estiment au contraire que ces États amenèrent de nombreux bienfaits à leurs populations et au monde, et que leur chute est un drame causé par les pressions du capitalisme occidental⁴⁶.

D'après la théorie marxiste, il ne peut exister d'« État communiste ». La société communiste est une société qui a aboli la [propriété privée](#), les [classes sociales](#) et l'[État](#). Aucun pays ne s'est jamais présenté comme un « État communiste » ni affirma avoir atteint le stade du communisme; cependant, de nombreux États pluralistes donnèrent au Parti Communiste un statut constitutionnel particulier et se dirent officiellement « marxistes-léninistes ». Tous ces États disaient avoir pour but d'atteindre le communisme dans un futur relativement proche ; [Nikita Khrouchtchev](#), par exemple, prévoyait que le communisme serait atteint en [Union Soviétique](#) vers [1980](#), soit d'ici un quart de siècle. Le titre d'« État communiste » a été utilisé en [Occident](#) pour désigner de tels États. Les États communistes qui n'existent plus n'ont jamais atteint la société communiste et aucun de ceux qui subsistent n'en semble proche.

Cependant, les théories de Marx et Engels incluent également une phase transitoire connue comme la [dictature du prolétariat](#)⁴⁷. Par la suite, l'État devrait peu à peu disparaître et la dictature du prolétariat serait remplacée par la société communiste. Les États communistes se revendiquaient comme appliquant la dictature du prolétariat. S'ils appliquèrent réellement le marxisme, alors cette théorie est critiquable en raison de l'échec assumé des États communistes et non leur effacement au profit de la société communiste quand cette théorie fut réellement testée. Albert Szymanski, après analyse de l'État soviétique, en conclut qu'il s'agissait d'une véritable dictature du prolétariat⁴⁸.

- **L'avis des léninistes non staliniens**

Les [léninistes](#) non staliniens - notamment les [trotskistes](#) - estiment que les États dits communistes n'ont pas, après la mort de [Lénine](#), suivi la voie du marxisme, mais des perversions staliniennes ou largement influencées par le [stalinisme](#)⁴⁹. Ils parlent alors d'« États ouvriers dégénérés » ou, pour certains, de [capitalisme d'État](#).

Leurs adversaires (anticommunistes ou marxistes non léninistes) leur ont opposé que Lénine était le créateur des institutions répressives que Staline réutilisa ultérieurement. Analysant, la [Commune de Paris](#), Lénine en conclut qu'elle avait échoué en raison de son « excessive générosité-elle aurait dû exterminer ses ennemis »⁵⁰. Le régime léniniste est comptable de l'exécution sommaire de centaines de milliers d'individus, de la création de la [Tchéka](#), d'avoir créé ce qui devint le [goulag](#), et d'une politique de réquisitions alimentaires qui entraînèrent une famine causant de 3 à 10 millions de morts pendant la [Révolution russe](#)^{51,52,53,54}. [Emma Goldman](#) a critiqué [Léon Trotski](#) en raison de son rôle dans la répression de la [révolte de Kronstadt](#) et pour avoir ordonné l'incarcération à grande échelle dans des camps ainsi que l'exécution de nombreux opposants, tels que les [anarchistes](#).

- **L'avis des marxistes non léninistes**

Les marxistes opposés aux [États communistes](#) estiment qu'aucun d'entre eux n'était marxiste, entre autres car aucun n'était démocratique. [Alexandre Zinoviev](#) affirme que « L'idée n'est pas marxiste, elle n'a pas même rien à voir avec le marxisme classique. Loin d'être le fruit de la théorie, elle a surgi dans la vie

pratique comme le produit d'un communisme bien réel, rien moins qu'imaginaire »⁵⁵, « Les promesses de la collectivisation n'étaient que le masque d'une exploitation féroce »⁵⁶.

Cependant, les antimarxistes affirment que Marx et Engels avaient établi de nombreuses pistes afin de déterminer comment la dictature du prolétariat ou la future société communiste devaient être établies. Ils rejetaient la démocratie libérale, estimant que ce système ne défendait pas les intérêts du prolétariat. On a souvent prétendu que Marx et Engels prenaient en modèle la [démocratie directe](#) que revendiquait la [Commune de Paris](#)⁵⁷. Ceci est néanmoins contestable⁵⁸ et l'on a relevé des entorses aux droits de l'homme⁵⁹ jusque dans les quelques mois d'existence que connut la Commune⁶⁰. En effet, au plus 500 personnes ont été exécutées sans procès et la plupart lors de la répression de la [semaine sanglante](#) quand plusieurs milliers de communards, hommes, femmes, et enfants, même des personnes qui n'ont pas pris part à la Commune ont été exécutées par les Versaillais sans justice. Par l'argumentations des Droits de l'Homme, les antimarxistes dénoncent ainsi les violences des révolutions sociales du peuple contre l'ordre en place (malgré le fait que les Droits de l'Homme sont justement la conquête d'une révolution violente). Violences qui sont (et qui même existent déjà pour le prolétariat), que ni Marx, ni Engels ne nient et qui doit être ainsi pour Lénine.

- **Résultats économiques et sociaux**

Plus que tout autres, les régimes communistes ont suscité controverses et polémiques violentes entre admirateurs et adversaires. Ceux-ci se sont opposés sur les performances des régimes communistes en matière de [développement économique](#), de [libertés individuelles](#), de [politique étrangère](#), de [progrès scientifique](#) et de [dégradation de l'environnement](#).

Les défenseurs des régimes communistes [\[Qui ?\]](#) arguent souvent que les États communistes ont devancé les pays capitalistes dans certains domaines comme la garantie de l'emploi, les soins médicaux et le logement. Les critiques condamnent les pays communistes en utilisant les mêmes critères, rappelant que sous ces régimes, ces pays sont restés loin derrière les pays industrialisés occidentaux en matière de développement économique et de niveau de vie.

Critiques⁶¹ et défenseurs⁶² des régimes communistes utilisent des comparaisons entre des pays particuliers pour montrer la supériorité de l'un des deux modèles sur l'autre, en utilisant pour les uns la comparaison RDA/RFA (ou bien Corée du Sud/Corée du Nord), pour les autres Cuba/Jamaïque.

Les critiques du communisme rappellent que ces pays restèrent moins développés économiquement que les pays industriels occidentaux. À l'inverse, les partisans du communisme rappellent que leurs taux de croissance étaient généralement plus élevés et qu'ils auraient pu rattraper l'Ouest si ces taux avaient continué. D'autres [\[Qui ?\]](#) encore rejettent toute comparaison car les pays communistes ont démarré avec un développement moindre.

- **Crimes et politiques dictatoriales des régimes communistes**



Scène de rue à [Kharkiv](#) en [1933](#). Les plus grandes [famines](#) de l'histoire se sont produites dans des régimes communistes tels que la Chine communiste et l'Union soviétique en raison de leurs économies planifiées. Remarque : certaines famines en Union soviétique se sont produites dans plusieurs régions qui avaient des régimes politiques différents (autocratie et colonie) et sont donc classées comme des régimes non catégorisés.

Les régimes communistes, bâtis sur le principe du [parti unique](#), ont fonctionné selon une logique [dictatoriale](#), voire [totalitaire](#) et se sont rendus coupables de nombreuses violations des [droits de l'homme](#) et, pour certains, de crimes de masse. [crimes contre l'humanité](#).

Il y a notamment le traitement réservé aux prisonniers dans leurs [camps de concentration](#) : du [Laogai](#) en Chine Populaire, au [Goulag](#) en [URSS \(Union des républiques socialistes soviétiques\)](#), en [Corée du Nord](#).

Il est également important de noter les effets des famines gigantesques, organisées par les gouvernements communistes ([la grande famine en URSS](#), connue aussi sous le nom « [Holodomor](#) » en Ukraine, et [la famine chinoise de 1959-1961](#), conséquence du « [Grand Bond en avant](#) » en sont des exemples notables), ou conséquences de la gestion calamiteuse de l'agriculture de ces États.

Enfin l'URSS a été [l'alliée de l'Allemagne nazie](#) avec laquelle elle a procédé à [l'invasion de la Pologne](#), avant de commettre, entre autres exactions en Europe de l'est, le [Massacre de Katyń](#).

Au Cambodge, les [Khmers rouges](#) ont été reconnus coupables de [crimes de guerre et de crimes contre l'humanité](#).

- **Atteintes à la démocratie et aux droits de l'homme**

En outre, les régimes communistes ont notamment pratiqué la [censure](#) de toute dissidence⁶³, appliquant une répression particulièrement dure contre les communistes opposés au régime⁶⁴. Le niveau de censure varie énormément selon le pays et l'époque mais elle a presque toujours existé à un degré plus ou moins fort. La plupart de ces pays recrutaient des réseaux d'informateurs dans la société, volontaires ou forcés⁶⁵ pour obtenir des informations et dénoncer les dissidents. Les partis uniques au pouvoir de même que leurs partisans [\[Qui ?\]](#) soutiennent souvent ces mesures comme malheureuses mais nécessaires face à la « subversion capitaliste financée par les puissances étrangères ». À l'opposé, leurs adversaires [\[Qui ?\]](#) dénoncent une atteinte aux droits fondamentaux de l'individu et affirment que ces assertions sont infondées.

Les interdictions de quitter les pays communistes sont également courantes. La plus célèbre est le [Mur de Berlin](#), mais la [Corée du Nord](#) continue aussi par exemple à interdire toute émigration vers l'étranger, et les restrictions à [Cuba](#) sont régulièrement dénoncées par la communauté cubaine installée aux [États-Unis](#). Néanmoins, seules l'Albanie et la Corée du Nord ont imposé un blocus total sur l'émigration. Une immigration légale était possible ailleurs, quoique souvent rendue volontairement très difficile. Certains pays ont relâché ces mesures à partir des [années 1960](#). Pour les défenseurs des États communistes, ces restrictions n'étaient pas pires que celles imposées par les pays capitalistes dans le passé⁶⁶. Leurs adversaires disent à l'inverse que, indépendamment des événements passés, les barrières à l'émigration étaient bien plus fortes dans les pays communistes. L'URSS mis en place un passeport intérieur, limitant la circulation au sein même du pays.

Les plus virulentes des attaques concernent le nombre de victimes de ces régimes. Staline et Mao Tsé-toung sont tenus pour les responsables de la plus grande partie des millions de morts. À ce titre, les critiques se focalisent sur ces deux régimes même si d'autres affirment que « par essence », le communisme est responsable de morts injustes.

La plupart des pays communistes utilisaient la [peine de mort](#) malgré quelques exceptions. L'URSS l'a ainsi officiellement abolie de [1947](#) à [1950](#), mais elle était en réalité toujours appliquée. Les critiques du communisme affirment que la plupart des victimes de la peine de mort étaient non des criminels mais des dissidents politiques. Les grandes purges de Moscou organisées entre [1936](#) et [1938](#) en sont un exemple.

Le [travail forcé](#) a aussi été utilisé à titre de [sanction pénale](#) dans certains États communistes ; selon les critiques, ces peines ont davantage frappé (conformément à leur objet légal) les

prisonniers politiques que les criminels de droit commun. Les camps de travail forcé (le [goulag](#) en URSS, le [laogai](#) en Chine) étaient, et sont parfois toujours situés dans des environnements très rudes, comme la [Sibérie](#), où de très nombreux détenus sont morts (la [déportation](#) correspondant à une condamnation à mort indirecte). Selon les défenseurs de ces régimes, le nombre de victimes aurait été exagéré, et les camps auraient été nécessaires pour se protéger de menaces intérieures ou extérieures (comme le [nazisme](#) dans la [Seconde Guerre mondiale](#)), et les capitalistes/anti-communistes auraient été responsables d'autant de morts. D'après les opposants, les camps étaient de toute façon injustifiés.

La place des arts et des sciences dans le monde communiste a aussi été sujette à discussion, ceux-ci étant parfois considérés comme de purs instruments de propagande au service du parti, qui en faisait prévaloir une conception « idéologiquement correcte » (par exemple le [réalisme socialiste](#), la [biologie](#) de [Lyssenko](#), etc.), malgré la persistance d'artistes et de savants de très grande qualité dans l'ensemble de ces pays.

- **Politique internationale**

Les [régimes communistes](#) se sont souvent revendiqués de l'[anti-impérialisme](#), ont défendu la [décolonisation](#) en Afrique et en Asie, ainsi que les [rébellions](#) opposées aux [États-Unis](#) en [Amérique latine](#); ils ont aussi déclaré défendre tous les peuples qui seraient soumis à des États [capitalistes](#) ou [nationalistes](#), ainsi que leurs propres minorités ethniques. Pour les critiques, ces actions et ces discours seraient hypocrites, l'[Union soviétique](#) et la [Chine populaire](#) étant elles-mêmes impérialistes; la première ayant reconquis de force plusieurs nations qui avaient obtenu l'indépendance à la chute du [tsar](#) ([Russie blanche](#), [Ukraine](#), [Arménie](#), [Géorgie](#), [Azerbaïdjan](#)), puis les [États](#)

[baltes](#) en 1939, avant de créer les [États satellites](#) en [Europe de l'Est](#) à la suite des [Accords de Yalta](#), sur lesquels elle a exercé une mainmise politique lourde ; la seconde a conquis le [Tibet](#), a envoyé des troupes dans plusieurs pays voisins, et a pratiqué une politique d'assimilation des minorités ethniques ou religieuses.

- **Impact sur l'environnement**

Les pays communistes ont très souvent mené une politique d'[industrialisation](#) rapide et lourde, sans tenir compte des risques sur l'[environnement](#); de graves catastrophes écologiques ont été causées, comme l'[assèchement](#) de la [mer d'Aral](#) ou l'[explosion](#) du [réacteur](#) de [Tchernobyl](#). D'une manière moins spectaculaire, les industries lourdes d'[Europe centrale](#) ([République démocratique allemande](#), [Pologne](#), [Tchécoslovaquie](#), [Pays baltes](#)) ont engendré une pollution chronique du sol et de l'air, nocive pour les [forêts](#), l'[agriculture](#), la [santé humaine](#) et le [patrimoine culturel](#)⁶⁷. Pour les défenseurs du communisme, les dégradations de l'environnement n'étaient pas pires que celles qui pouvaient être connues dans les pays occidentaux au [XIX^e siècle](#) ; les opposants considèrent que les industries des pays communistes ont été destructrices sur une bien plus grande échelle, et que certaines des catastrophes qui y ont eu lieu n'ont jamais eu d'équivalent ailleurs.

- **Autres critiques**

- **Critique de la société soviétique par Alexandre Zinoviev**

[Alexandre Zinoviev](#) estime "avoir observé la réalité soviétique, [avoir perçu] comment le communiste idéaliste était vaincu par le

communisme réel et [en avoir] conclu que la société soviétique excluait toute possibilité de créer le communisme idéal." (in *Les confessions d'un homme en trop*).

Bien que les phénomènes communalistes selon Alexandre Zinoviev soient visibles dans toutes les sociétés aussi bien communistes qu'occidentalistes, c'est en Union soviétique et probablement dans tous les pays avec un système social communiste (communiste réel) que ces phénomènes suivant les lois sociales et de la nature humaine jaillissent au quotidien dans la vie de millions de gens d'une façon extrême.

« Le stalinisme historique (ou simplement stalinisme) est la forme sous laquelle la société communiste s'est créé en Union soviétique sous l'impulsion de Staline, de ces lieutenants et de tous ceux qui exécutaient leurs volontés et agissaient conformément à leurs idées et directives (ces derniers peuvent être qualifiés de "staliniens historiques". La société communiste n'est pas le produit de la volonté d'un homme. Elle surgit en obéissant à des lois sociales objectives, qui se sont révélées à travers l'activité de certains individus, de sorte qu'elles portent la marque de Staline et des staliniens »⁶⁸

La critique théoricienne

En tant que [théorie scientifique](#), la théorie darwinienne de l'évolution des espèces par [sélection naturelle](#) fait l'objet de diverses critiques. L'idée d'[évolution biologique](#) est souvent rejetée car elle s'oppose à une vision spirituelle de l'homme, en le présentant comme le simple résultat du hasard, obéissant uniquement à des lois mécaniques et matérielles, et non le résultat d'un [dessein](#) où l'homme pourrait trouver du sens ; cette critique est employée en particulier par des croyants qui refusent l'idée d'évolution par fidélité à certains textes sacrés comme la [Torah](#), la [Bible](#) ou le [Coran](#). Ceux qui ne veulent considérer que la création dite "ex nihilo", sans considérer aucune évolution des espèces, lui préfèrent le [créationnisme](#). D'autres acceptent l'idée d'évolution mais refusent l'idée, inspirée de [Darwin](#), que les mécanismes principaux en soient les [mutations](#) et la [sélection naturelle](#), théorie désignée sous le nom de « [darwinisme](#) », et avancent que l'évolution serait pour certains *dirigée* ([orthogénèse](#)), ou pour d'autres *orientée* vers une complexification croissante notamment par les contraintes et facteurs internes des organismes (conformément aux vues de [Jean-Baptiste de Lamarck](#) sur la question).

D'autres auteurs encore critiquent les conséquences idéologiques d'une « utilisation » (ou d'un détournement) de la théorie darwinienne de l'évolution, qui n'est selon eux, qu'une projection sur le monde naturel du fonctionnement de l'économie capitaliste, servant en retour à présenter celle-ci comme *naturelle*.

- **Origines profondes du débat**

Ces débats ont des racines antiques^[1] : la cosmogonie mythologique des anciens Grecs fait surgir l'ordre du chaos primordial. Cette énigme est à l'origine de nombre de supputations métaphysiques. Les débats engagés chez les pré-socratiques se sont poursuivis durant vingt siècles donnant lieu à des courants de pensées opposés : [monisme](#), [dualisme](#), [matérialisme](#), [spiritualisme](#), [réalisme](#), [idéalisme](#), [mécanisme](#), [vitalisme](#)...

Les [monistes](#) voient l'univers formé d'une seule réalité fondamentale (les milésiens et les atomistes grecs : [Démocrite](#), [Épicure](#)), alors que les [dualistes](#) séparent le monde matériel et le monde spirituel, *l'au-delà* ([Platon](#)^[2], [Aristote](#)^[3]).

Issu du monisme, le [matérialisme](#) considère qu'il n'y a pas d'autre substance que la matière. La pensée, la conscience dérivent par transformation de la matière. Le matérialisme rejette l'existence de tout principe non réductible à une substance fondamentale (pas d'esprit transcendant la [matière](#), d'[âme](#), de [dieux](#) et d'[au-delà](#)).

Au contraire pour les spiritualistes, l'univers possède une nature spirituelle, supérieure à la matière. L'homme, par sa conscience, son esprit ou son âme, ne se réduit pas à la seule matière.

L'opposition [idéalisme/réalisme](#), quant à elle, porte sur l'origine de la connaissance (celle du spiritualisme et du matérialisme porte

sur la nature de l'Être). Pour les tenants de l'idéalisme, il n'y a pas de réalité indépendamment de la pensée. Le monde réel n'existe qu'à travers les idées et les états de conscience. Le monde et même l'être se réduisent donc aux représentations que nous en avons. À l'inverse pour un réaliste, l'homme connaît les choses telles qu'elles sont réellement en elles-mêmes et elles n'existent pas en dehors de leur matérialisation.

Issus de ces débats, deux courants (et les tentatives de synthèses attenantes) ont traversé les siècles. D'un côté *une vision du monde* « *moniste et causale* » où les phénomènes naturels sont produits par le jeu des forces physico-chimiques immanentes à la matière. De l'autre, *une conception* « *dualiste* », où l'explication mécanique est tenue pour valable dans le domaine inorganique, mais non valable pour le vivant.

Le matérialisme moniste explique tout par les causes efficientes. Au contraire, selon les non-matérialistes, des principes différents opèrent selon qu'il s'agit du vivant ou de l'inanimé. Pour le vivant, la doctrine dualistique introduit des causes finales et met à l'origine des organismes soit un plan de développement, soit la décision d'un créateur qui a disposé chacune des espèces selon un plan : d'un côté les [mécanistes](#) et de l'autre les [vitalistes](#) ; d'un côté les [déterministes](#) (les formes sont le résultat du jeu des causes efficientes) et de l'autre les [finalistes](#) (il existe un but, une cause finale qui dirige l'évolution des formes).

Au début du [XX^e siècle](#), les progrès des sciences physiques et biochimiques ainsi que la théorie [darwinienne](#) produisent un monde où la frontière entre vivant et inanimé semble devoir disparaître. Différentes personnes considèrent l'explication mécaniste comme universellement valide mais restent toutefois attachées à la présence d'une cause finale. Elles considèrent que les êtres vivants sont des totalités (*wholes*) inanalysables qui ne

s'expliquent pas par un assemblage de parties ; il y a quelque chose, selon elles, qui ordonne ces parties et qui n'est pas de l'ordre de la causalité efficiente. Elles postulent l'existence de formes, de types d'organisation qui tendent à se réaliser, de potentiels qui guident l'évolution vers un but assigné, poursuivant en cela un débat engagé vingt-trois siècles auparavant par [Aristote](#) sur la forme, organisatrice et conservatrice de l'être vivant (« *forma est qua ens est id quod est* »)

Pour synthétiser les enjeux philosophiques des théories de l'évolution on peut distinguer plusieurs familles philosophiques :

« L'objectivité cependant nous oblige à reconnaître le caractère [téléonomique](#) des êtres vivants, à admettre que dans leurs structures et performances, ils réalisent et poursuivent un projet. Il y a donc là, au moins en apparence, une contradiction [épistémologique](#) profonde. Le problème central de la biologie, c'est cette contradiction elle-même, qu'il s'agit de résoudre si elle n'est qu'apparente, ou de prouver radicalement insoluble si en vérité il en est bien ainsi^[4]. »

- **Les déterministes :**

« La pierre angulaire de la méthode scientifique est le postulat de l'[objectivité](#) de la Nature. C'est-à-dire le refus systématique de considérer comme pouvant conduire à une connaissance "vraie" toute interprétation des phénomènes donnée en termes de causes finales, c'est-à-dire de "projet". [...] Postulat pur, à jamais indémontrable, car il est évidemment impossible d'imaginer une expérience qui pourrait prouver la non-existence d'un projet, d'un but poursuivi, où que ce soit dans la nature. Mais le postulat d'objectivité est consubstantiel à la science, il a guidé tout son prodigieux développement depuis trois siècles. Il est impossible

de s'en défaire, fût-ce provisoirement, ou dans un domaine limité, sans sortir de celui de la science elle-même^[4]. »

Cette position philosophique qui fonde la science fut d'une fécondité indiscutable. La rationalisation qui s'ensuivit, aboutit pour la première fois dans l'histoire à des guérisons innombrables, applications pratiques des compréhensions fines et des découvertes biologiques liées à l'hérédité, l'organogenèse et les mécanismes biomoléculaires de l'évolution. Ce tronc philosophique du déterminisme est l'origine de la théorie synthétique de l'évolution (déterministe, mécaniste et réductionniste).

- **Les finalistes :**

- Parmi ceux-ci, certains rejettent toutes idées d'évolution (→ créationnisme).
- D'autres intègrent les faits scientifiques accumulés en faveur de l'évolutionnisme mais rajoutent une force organisatrice, qui conduit l'atome vers la conscience. Ici point de créationnisme, l'évolution est acceptée et se déroule au sein d'un « champ directeur ». Ce principe « directionnel » a porté entre autres dénominations : entéléchie, force vitale, principe directeur, holisme^[5], organicisme, orthogenèse, dess ein intelligent, principe anthropique ou point de Pierre Teilhard de Chardin.

- **Critiques à caractère idéologique**

Elles sont les premières à intervenir : Darwin a d'abord été jugé selon le contexte économique, politique et social de son temps, voire comme un reflet de celui-ci.

- **Karl Marx et Friedrich Engels**
- **Origine des espèces ou société bourgeoise**

Engels s'intéressait à l'histoire de la nature, ce dont témoignent ses ouvrages *Le Rôle du travail dans le passage du singe à l'homme* qui s'inspirent des travaux de [Ernst Haeckel](#)^[6] et *Dialectique sur la nature* allant à contre-courant de la vision linéaire des processus naturels observés par les scientifiques de l'époque. C'est Engels qui fait ainsi découvrir le livre de Darwin à Marx. Ce dernier va d'ailleurs référencer l'*Origine des Espèces* dans [Le Capital](#) et y note tout bonnement l'analogie et la distinction entre « l'histoire de la technologie naturelle » (mécanisme) et « l'histoire de la formation des organes productifs de l'homme social » (phénomène). Ainsi, comme la « [spéciation](#) » observée sur les becs des pinsons des différentes îles des Galapagos, « La période manufacturière simplifie, améliore et multiplie les outils de travail en les adaptant aux fonctions spécifiques exclusives des travailleurs partiels^[7]. » ; « C'est ainsi, par exemple, que des couteaux destinés à couper toutes sortes de choses peuvent, sans inconvénient, avoir une forme commune, tandis qu'un outil destiné à un seul usage doit posséder pour tout autre usage une tout autre forme (Darwin, *On the Origin of Species...*, 1859, p149)^[8]. »

Par la suite, Marx lut avec encore plus d'enthousiasme l'*Origine et transformations de l'homme et des autres êtres* de [Pierre Trémaux](#) en voyant « un progrès par rapport à Darwin ». Mais, Engels lui annonce qu'il est arrivé « à la conclusion que sa théorie (celle de Trémaux) ne repose sur rien, pour la simple raison qu'il

ne comprend pas la géologie et qu'il est incapable de la plus ordinaire des critiques historico-littéraires^[9]. »

Cependant, [Karl Marx](#) et [Friedrich Engels](#) ont remarqué l'origine [idéologique](#) du mécanisme de la [sélection naturelle](#)^[10]. En effet, cette origine idéologique pose la question de comment les puissants voient la société capitaliste et son histoire, par un progrès inéluctable. C'est par cette vision erronée de la société que Darwin a été fortement influencé pour construire sa théorie exclusive à la nature. C'est ce que montrent les citations suivantes :

« Il est curieux de voir comment [Darwin](#) retrouve chez les bêtes et les végétaux sa société anglaise avec la division du travail, la [concurrence](#), l'ouverture de nouveaux marchés, les « inventions » et la « lutte pour la vie » de [Thomas Malthus](#). C'est le *bellum omnium contra omnes* [la guerre de tous contre tous] de [Hobbes](#), et cela fait penser à la phénoménologie de [Hegel](#), où la [société bourgeoise](#) figure sous le nom de « règne animal intellectuel », tandis que chez Darwin, c'est le règne animal qui fait figure de société bourgeoise. »

— Lettre de Marx à Engels du 18 juin 1862

« Toute doctrine darwiniste de la lutte pour la vie n'est que la transposition pure et simple, du domaine social dans la nature vivante, de la doctrine de Hobbes : *bellum omnium contra omnes* et de la thèse de la concurrence chère aux économistes bourgeois, associée à la théorie malthusienne de la population. Après avoir réalisé ce tour de passe-passe [...], on retranspose les mêmes théories cette fois de la nature organique dans l'histoire humaine, en prétendant que l'on a fait la preuve de leur validité en tant que lois éternelles de la société humaine. Le caractère puéril de cette façon de procéder saute aux yeux, il n'est pas besoin de perdre son temps à en parler. »

— Lettre de Engels à Lavrov du 12 [17] novembre 1875

- **Conception scientifique**

Même s'ils félicitent Darwin pour avoir aboli la téléologie dans les phénomènes de la nature, l'attitude de Marx et Engels semble par ailleurs ambiguë. Cela serait à cause du manque de recul vis-à-vis du darwinisme social^[11] de [Herbert Spencer](#)^[12] qui s'est développé rapidement et qui se substitue idéologiquement à la véritable anthropologie de Darwin (cf la *Filiation de l'homme* édité en 1871)^[13]. Pour [Patrick Tort](#), ce fut un rendez-vous manqué entre Marx et Darwin^[11].

Cependant, contrairement au néodarwinien, la doctrine de Darwin (notamment sur le hasard, la sélection naturelle et la lutte pour l'existence) est provisoire pour Marx^[14]. Par ailleurs, il anticipe également le saltationnisme (Niel Eldredge, Stephen Jay Gould) à la suite de la lecture de *Origine et transformation de l'Homme* de [Pierre Trémaux](#)^[15].

Et, dans le cadre de la nouvelle conception de l'histoire et de la société qu'il a développé, Marx voit dans la sélection naturelle, moteur de l'histoire naturelle, une [analogie](#) de la lutte des classes générée par l'évolution de la technique comme moteur de l'histoire sociale^{[16],[17],[18]}. Alors, dans ce cadre, ils ne font que défendre la conception [matérialiste](#) de la théorie, même s'ils condamnent sa vision mécanique (comme chez les matérialistes du XVIII^e siècle) et linéaire (non [dialectique](#)) de l'histoire du monde (nature et société) allant vers un progrès inéluctable dans le sens défini par l'idéologie bourgeoise.

Par conséquent, c'est dans leur méthode scientifique^[19] identique qu'Engels compare Marx à Darwin dans l'éloge funèbre qu'il lit sur sa tombe^[20].

- **Conception idéologique**

Les marxistes, tels [Paul Lafargue](#) ou [Anton Pannekoek](#), défendent la théorie darwinienne de l'évolution pour des raisons idéologiques, c'est-à-dire en tant qu'elle s'oppose à la [théologie naturelle](#), au [créationnisme](#) ou au [dessein intelligent](#). Mais pas seulement : comme Marx et Engels, Lafargue et [Jules Guesde](#) défendent le point de vue matérialiste de la théorie de l'évolution. [Anton Pannekoek](#) dans *Darwinisme et Marxisme*^[21] recherche le passage entre la nature et la société tout en défendant Darwin du darwinisme social. Ce passage dialectique entre nature (Darwin) et société (Marx) que Marx aurait perdu est popularisé par l'*effet réversif de l'évolution* de [Patrick Tort](#).

Ainsi, ces marxistes condamnent donc Haeckel (moniste, panthéiste et inventeur du mot « écologie »), Huxley (agnostique, eugéniste↔néoconservateur), Spencer (libéral, darwiniste social↔(néo)libéral) et leur idéologie. La pensée évolutionniste de ces derniers est influencée par leur milieu social, leur anti-socialisme et les préjugés existant bien avant Darwin. Pour eux, la sélection naturelle est le moteur du monde (nature et société) et de son histoire. Dans les domaines scientifique et philosophique, les évolutionnistes ne font pas de différence entre les phénomènes naturels et les phénomènes sociétaux. Cependant, d'un point de vue éthique, ils posent un [libre arbitre](#)^[22] entre la société et la nature qui limiterait les méfaits de la sélection naturelle sur l'individu civilisé. Mais, d'un point de vue sociologique et psychologique, le libre arbitre n'est pas suffisant et reste dans un cadre strictement idéologique^[23]. En effet, dans son incapacité à renier la vision du monde des évolutionnistes et à séparer dialectiquement les choses (nature et société) comme l'a fait Darwin dans *La Filiation de l'homme* en 1871, [Alfred Russel Wallace](#) (socialiste et coauteur de la théorie de l'évolution)

s'est laissé aller au spiritisme jusque dans le domaine scientifique. Le spiritisme est en vogue à la fin du XIX^e siècle dans le monde capitaliste anglophone.

Chez tous les évolutionnistes ([matérialistes](#)^[24] ou non^[25]), il n'y a pas de sauts dialectiques ou de [contradiction](#) entre la nature et la société. De ce point de vue évolutionniste, c'est la loi naturelle, donc la sélection naturelle, qui fait la loi de l'évolution sociale. Quant à la vision des [matérialistes dialectiques](#)^[26], il existe un saut dialectique entre la nature et la société. Ainsi, bien que les sociétés fassent partie de l'histoire de la nature, les phénomènes sociologiques générés sont en [contradiction](#) avec les phénomènes naturels comme la sélection naturelle. [Patrick Tort](#) parle d'*effet réversif de l'évolution* dont le principe existe déjà chez Darwin dans *La Filiation de l'homme* en 1871.

- **Dans les sociétés capitalistes et communistes au XX^e siècle**

Dans les sociétés occidentales (surtout d'obédience *protestante*), le darwinisme est dominant aussi bien en science que dans la politique sociale. Socialement et politiquement, le darwinisme est soutenu par la sphère sociale du pouvoir et des puissants (ex. : fondation Rockefeller) à travers le *darwinisme social*, l'amélioration de la société par la sélection « naturelle » selon les [droits naturels](#) des libéraux comme [Herbert Spencer](#) et l'*eugénisme*, une amélioration artificielle de l'individu selon les néoconservateurs comme [Francis Galton](#). C'est ainsi que dans les années 1930, l'URSS va rejeter la théorie de l'hérédité, la génétique de Mendel et les travaux de Morgan (cf. l'[affaire Lyssenko](#)).

En France, le lamarckisme fut dominant assez tardivement, même dans le domaine scientifique. Le lamarckisme social, l'hygiénisme et le pasteurisme (de Pasteur) qui se sont développés à partir des années 1880 dominent la politique sociale même parmi les eugénistes français. De manière globale, le darwinisme dans la société française est resté dans le cadre de la science. L'exception est dans les années 1930 et sous le gouvernement de Vichy quand les eugénistes comme [Alexis Carrel](#) ont une grande influence dans les milieux de pouvoir.

- **Autres auteurs**

En 1910, le sociologue [Jacques Novicow](#) publie *Le darwinisme social* (éd. Alcan) qui contient une critique du darwinisme au plan biologique et une critique de l'usage qui est fait du darwinisme dans la [sociologie](#).

Plus récemment, l'historien des sciences [André Pichot](#) a consacré un chapitre entier de son *Histoire de la notion de vie* (1993) à une analyse très critique des thèses de Darwin. Pichot est l'auteur de *La société pure : de Darwin à Hitler* (2001) et de *Aux origines des théories raciales, de la Bible à Darwin* (2008), qui retracent l'origine des idées eugénistes et racistes et montre en quoi le darwinisme, en tant que corpus soi-disant scientifique, a servi à justifier certaines pratiques et idéologies. Pichot est ainsi un des rares critiques du darwinisme à ne pas se cantonner au seul terrain scientifique, mais à réussir à articuler en un tout cohérent la critique épistémologique des théories dominantes en biologie (hérédité, génétique, darwinisme) avec la critique historique, politique et sociale des idéologies qui les ont en partie inspirées et qu'en retour elles viennent conforter.

La notion d'[idéologie scientifique](#) a été avancée par [Georges Canguilhem](#) dans son ouvrage *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie : Nouvelles études d'histoire et de philosophie des sciences* (éd. Vrin, 1977). Certains auteurs avancent l'idée que le darwinisme répondrait à cette définition.

- **Critiques à caractère scientifique**

Pour le biologiste [Jean Rostand](#), « le monde postulé par le transformisme est un monde féérique, fantasmagorique, surréaliste. Le point capital, on y revient toujours, est que nous n'avons jamais assisté même en petit à un phénomène authentique d'évolution ». Pourtant, « je crois fermement — parce que je ne vois pas le moyen de faire autrement — que les mammifères sont venus des lézards et les lézards des poissons, mais quand j'affirme, quand je pense pareille chose, j'essaie de ne point méconnaître quelle en est l'indigeste énormité, et je préfère laisser dans le vague l'origine de ces scandaleuses métamorphoses que d'ajouter à leur invraisemblance celle d'une interprétation dérisoire »^[27].

De la part de certains zoologistes, éthologistes, paléontologues tels que [Rémy Chauvin](#), [Pierre-Paul Grassé](#) ou [Étienne Rabaud](#).^[à développer]

[Pierre-Paul Grassé](#) a présenté ses principaux arguments contre le darwinisme, sans pour autant proposer une théorie nouvelle, dans son ouvrage *L'évolution du vivant, matériaux pour une nouvelle théorie transformiste* (1973). Contre l'idée selon laquelle l'évolution des êtres vivants est le produit de la [sélection naturelle](#) et des changements qui surviennent dans

l'environnement, il met en avant les [espèces panchroniques](#), c'est-à-dire les espèces qui ont arrêté d'évoluer à un moment donné et qui sont restées à peu près telles quelles jusqu'à nos jours malgré de grandes modifications géologiques, climatiques, etc. (il en donne de nombreux exemples dans *Les formes panchroniques et les arrêts de l'évolution*, p. 133). Ainsi, l'évolution est pour lui un processus qui n'est pas *nécessaire*, il ne s'effectue pas sous la contrainte des forces physiques extérieures à l'être vivant^[28]. Pour l'expliquer, il pense qu'il faut donner la priorité à la *dynamique interne* propre aux êtres vivants. À partir de là et de l'examen des archives fossiles, il en conclut que l'évolution est *orientée* (et non *dirigée* comme l'avance l'[orthogénèse](#), qu'il critique) vers un accroissement de la complexité des êtres vivants. Ainsi, Pierre-Paul Grassé se situe sur le terrain du néo-[lamarckisme](#)^[réf. souhaitée].

Plus récemment, [Gérard Nissim Amzallag](#) a émis des critiques d'ordre [épistémologique](#) dans son ouvrage *La raison malmenée, critique des idées reçues en biologie moderne*, et d'ordre scientifique dans son deuxième ouvrage *L'homme végétal, pour une autonomie du vivant*, qui s'oppose, à l'aide de nombreux exemples, à l'idée selon laquelle les êtres vivants sont comparables à des [machines](#) et met en avant la notion d'[autonomie du vivant](#)^[réf. souhaitée].

Si au cours des dernières décennies, certains auteurs avec une formation en biologie ont pu produire des livres critiquant Darwin, la biologie de l'évolution et de la sélection naturelle ne sont pas l'objet de controverses pour la majorité des scientifiques, comme l'indique par exemple le rapport de l'Académie des sciences des États-Unis d'Amérique :

« Il n'y a pas de controverse dans le monde scientifique quant à la réalité de l'évolution et de son déroulement. Bien au contraire, les preuves en faveur de « la descendance avec modification », ainsi que la dénommait Charles Darwin, sont à la fois écrasantes

et confondantes. Au cours du siècle et demi qui a suivi la publication de l'ouvrage capital de Darwin (« L'origine des espèces », publié en 1859) les chercheurs ont mis en lumière de façon détaillée bien des mécanismes qui sous-tendent la variation biologique, l'hérédité et la sélection naturelle, et ils ont montré comment ces mécanismes conduisent à un changement biologique au cours du temps. Compte tenu de cet immense corpus de données et de preuves, les savants considèrent l'existence de l'évolution comme l'un des faits scientifiques les mieux établis^[29]. »

- **Châinons manquants**

La théorie de l'évolution suppose qu'entre les espèces vivantes, un grand nombre de formes intermédiaires existèrent autrefois, le processus de l'évolution étant supposé très lent et progressif, ou irrégulier selon les théories. On peut donc s'attendre à en trouver la preuve sous la forme de fossiles.^[réf. souhaitée]

Les biologistes s'accordent sur le fait que les fossiles retrouvés représentent une part minuscule de ce qui a vécu sur Terre. En effet, la fossilisation ne s'applique quasiment pas aux corps mous, elle n'intervient que dans des conditions très spécifiques, puis les fossiles produits doivent résister à l'érosion, ils doivent ensuite être découverts.^[réf. souhaitée]

S'il était effectivement difficile de trouver des fossiles montrant les étapes de l'évolution conformément à la théorie à l'époque de Darwin, la biologie contemporaine assure disposer de nombreux exemples de fossiles transitionnels, par exemple dans la lignée humaine. Le domaine de ce qu'on appelle l'EvoDevo

([évolution](#) et [développement](#)) propose des éléments précis sur les mécanismes d'apparitions de nouveaux organes ou de nouvelles structures qui engendrent de nouvelles espèces^[30].

Certains biologistes comme [David Raup](#) affirment que l'apparition de nouvelles espèces est trop rapide pour laisser des traces géologiques. Ce dernier a déploré l'instrumentalisation de ses travaux par certains mouvements créationnistes^[31]. Or ce débat entre [équilibre ponctué](#) et [gradualisme](#) est interne à la [biologie de l'évolution](#) ; il ne remet pas en cause ses principes mais cherche seulement à en caractériser la dynamique à l'échelle des temps géologiques.^[réf. souhaitée]

Malgré cela, le manque de formes intermédiaires dans des domaines précis a été dès le début et reste un argument employé par les détracteurs des théories de l'évolution, confortés dans leurs convictions par les aveux d'ardents défenseurs de cette théorie tels le [paléontologue George Simpson](#), qui écrit : « ... il n'en reste pas moins vrai, comme le savent tous les paléontologues, que la plupart des nouvelles espèces, des nouveaux genres et des nouvelles familles, et que presque tous les niveaux supérieurs au [rang](#) de famille, apparaissent soudainement dans les relevés et ne sont pas précédés de séquences transitoires graduelles et continues^[32]. » On peut aussi citer le paléontologue et [biologiste de l'évolution](#) Steven M. Stanley : « Le registre fossile connu ne permet pas de documenter un seul exemple d'[évolution phylétique](#) accomplissant une transition morphologique majeure^[33]. »

Pour [Wolfgang Smith](#), la [microévolution](#) est un fait incontestable alors qu'aucune preuve scientifique de [macroévolution](#) n'a jamais

été fournie, les soi-disant formes transitionnelles n'étant nullement transitionnelles^[34]. Si la macroévolution ou la [spéciation](#) était réelle, poursuit-il, notre époque offrirait de nombreux exemples de formes transitionnelles, c'est-à-dire d'espèces vivantes présentant des structures naissantes dans tous les états d'achèvement, depuis des excroissances méconnaissables jusqu'à des formes développées, ce qui n'est pas le cas^[35]. Smith affirme que la science pourrait facilement démontrer que les formes transitionnelles n'ont jamais existé^[36]. Mais le mythe^[37] perdure, car, comme il l'explique, chez l'Occidental devenu majoritairement rationaliste et matérialiste, fermé à toute cause transcendante et à toute possibilité de connaissance du même ordre, la théorie de l'évolution représente la seule possibilité acceptable — avec ou sans preuves^[38].

Le problème du chaînon manquant de la [lignée humaine](#) a longtemps été employé contre la théorie de l'évolution. Depuis, de nombreux [hominidés](#) ont été découverts, au point que le problème est aujourd'hui plus de déterminer lesquels appartiennent à la supposée lignée humaine, ou à celles d'autres primates vivants, et lesquels à des lignées éteintes. [\[réf. souhaitée\]](#)

- **Néo-catastrophisme**

Le [catastrophisme](#) est une théorie scientifique qui a tenté de construire rationnellement les croyances sur l'origine du monde et sur l'évolution des espèces en mettant en avant l'impact qu'auraient eu des [catastrophes](#) de courte durée, violentes et inhabituelles. Cette théorie a été qualifiée ainsi au [XIX^e siècle](#), en réponse à l'[uniformitarisme](#), qui postule que les processus qui se

sont exercés dans un passé lointain s'exercent encore de nos jours. [\[réf. souhaitée\]](#)

Depuis le début du [XXI^e siècle](#) le catastrophisme quitte le domaine des sciences biologiques et fait explicitement l'objet de diverses théorisations tant sur le plan social, philosophique [\[39\]](#), que politique [\[40\]](#).

Selon [Luis Walter Alvarez](#) et son fils [Walter Alvarez](#), c'est l'impact d'une [météorite](#) géante sur la Terre qui aurait causé l'[extinction massive](#) du [Crétacé-Paléogène](#) ^[N 1] [\[réf. souhaitée\]](#)

- **Complexité irréductible**

[Henri Bergson](#) s'oppose à Darwin sur un point important : la réductibilité du phénomène vivant à une explication mécaniste, surtout pour des raisons épistémologiques liées à la fonction de notre intelligence ; celle-ci, dans une perspective pragmatique, vise l'action et constitue elle-même un outil d'adaptation. Le modèle établi par Darwin, selon lui conséquence de notre faculté de connaître, resterait encore insuffisant et exigerait une explication philosophique et intuitive de l'évolution. L'existence même d'une évolution n'est jamais remise en cause par Bergson, ni d'ailleurs par [Arthur Koestler](#), mais tous deux insistent sur le fait que si son rôle d'élimination est indiscutable, son apport explicatif à des successions d'innovations en cascade reste problématique même sur les durées considérées, essentiellement pour des raisons de dilution de mutations qui, isolées, resteraient sans effet [\[réf. souhaitée\]](#).

Plusieurs opposants à la théorie de l'évolution darwinienne, notamment Henri Bergson dans *L'évolution créatrice*, arguent que certains organes, comme l'œil humain (ou celui du homard) exigent un agencement très précis et concourant de différents éléments pour fonctionner correctement. Ils ne pourraient donc être le résultat d'une évolution progressive par sélection naturelle : une ébauche d'œil ne fonctionnerait pas et ne donnerait pas un avantage sélectif significatif. Arthur Koestler estime même, dans *Janus*, que cette mutation inutile aurait de fortes chances de se diluer et de disparaître bien avant que les suivantes n'apparaissent pour la compléter^[réf. souhaitée].

Un organe photosensible même élémentaire, capable par exemple de distinguer simplement le [jour](#) de la [nuit](#) ou le passage d'une ombre, d'un prédateur ou d'une proie potentielle, procure un avantage sélectif suffisant^[41] pour qu'on puisse envisager qu'il s'impose rapidement. De là à obtenir un organe beaucoup plus complexe tel que l'œil des [vertébrés](#), le nombre d'étapes est considérable et demande une coordination des modifications de plusieurs organes adjacents, mais chaque amélioration, selon les évolutionnistes, accentuera l'avantage sélectif et devrait finir par s'imposer^[réf. souhaitée].

Certains travaux laissent entendre que l'apparition d'un œil complexe peut être en fait très rapide. En effet, Nilsson et Pelger soutiennent en 1994 que, sous des hypothèses particulièrement pessimistes, 400 000 générations suffisent à former un œil camérulaire (comme celui des vertébrés) selon les modèles prédits par la théorie de l'évolution^[42].

Le fait que la rétine des [céphalopodes](#) et celle des vertébrés ne soit pas « montée » dans le même sens montre que les yeux de ces deux groupes ne sont pas [homologues](#) et se seraient développés par des voies différentes. Ce montage à l'envers,

considéré comme une imperfection chez les vertébrés, est présenté par [Richard Dawkins](#)^[43] comme une preuve de l'imperfection de l'œil des vertébrés, et donc du fait que ce dernier ne résulte pas de l'application d'un plan préétabli mais au contraire d'adaptations successives, comme un argument contre le créationnisme et le [dessein intelligent](#)^[réf. souhaitée].

- **Critiques à caractère religieux**

Face au quasi-[consensus scientifique](#) actuel, une bonne partie de l'humanité soit conteste la théorie de l'évolution, soit ignore son existence. Il s'agit en général des populations traditionnelles ou religieuses, tenantes de diverses formes de [créationnisme](#). Les raisons de cette opposition sont les contradictions qu'elles perçoivent entre les théories scientifiques et leur interprétation des mythes fondateurs ou des textes sacrés (comme le [Livre de la Genèse](#) pour le judaïsme et le christianisme), qui attribue à la volonté divine la création du monde et de la vie, ainsi que la place centrale que l'homme y occupe.^[réf. souhaitée]

Cette opposition n'est nullement unanime parmi les religions. Le pape [Jean-Paul II](#), par exemple, a affirmé en 1996 que la théorie de l'évolution était « plus qu'une hypothèse » — excepté pour l'âme humaine —^[44], et le chef astronome du Vatican, le révérend [George Coyne](#), a affirmé que le [dessein intelligent](#) « n'est pas de la science, même s'il en a la prétention^[45] ».

En science, une théorie est une explication cohérente des phénomènes naturels basée sur l'observation directe et l'expérimentation. Les théories sont logiques, prédictives et

testables. Elles sont ouvertes à la critique et lorsqu'elles apparaissent erronées, elles sont modifiables ou annulables. Sur la base de cette définition, l'évolution est catégorisée avec d'autres théories scientifiques telles que les théories de la gravité ou la théorie atomique, qui, comme l'évolution, sont universellement acceptées par la grande majorité des scientifiques. Contrairement à l'évolution, le dessein intelligent et le créationnisme ne sont pas de la science parce qu'ils échouent à rencontrer les exigences scientifiques essentielles et nécessaires : ils ne sont pas fondés sur l'observation directe ou l'expérimentation pas plus qu'ils ne génèrent des prédictions testables. Dès lors, pour les scientifiques, offrir ces « croyances » comme alternative à l'évolution ou leur donner un temps égal dans les classes de science minimise l'importance de la science^[46].

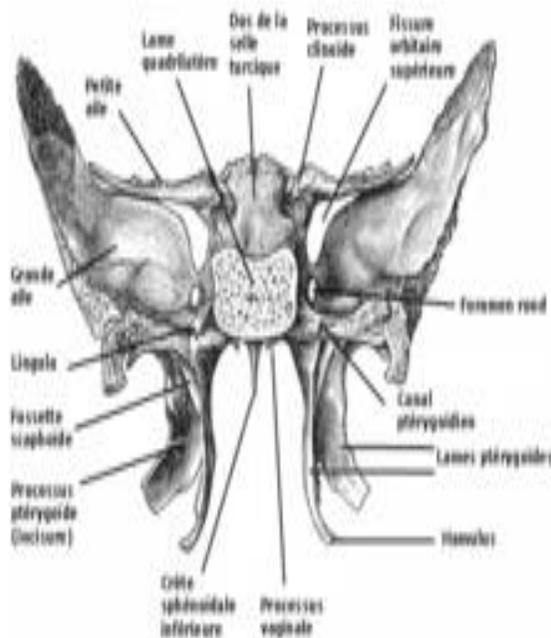
- **Créationnisme**

Les tenants d'une vision religieuse ou spirituelle généralement inspirée d'une exégèse littérale des textes sacrés, critiquent la théorie darwinienne. Ces critiques ne sont pas scientifiques, elles s'inscrivent plutôt dans le débat [« raison et foi »](#) ou [« science et religion »](#).

Dans le cadre de la réhabilitation de [Galilée](#) par l'Église catholique (1992), le pape [Jean-Paul II](#) déclara à l'encontre des théologiens de l'époque : « Ainsi la science nouvelle, avec ses méthodes et la liberté de recherche qu'elle suppose, obligeait les [théologiens](#) à s'interroger sur leurs propres critères d'interprétation de l'Écriture. La plupart n'ont pas su le faire. »^[réf. souhaitée] En [1996](#), il affirma que « l'évolution est plus qu'une hypothèse », tout en soulignant que certains aspects de cette théorie « qui, en fonction des philosophies qui les inspirent, considèrent l'esprit comme émergeant des forces de la matière

vivante ou comme un simple épiphénomène de cette matière, sont incompatibles avec la vérité de l'homme »^[47].

- **Dessein Intelligent**



Vue postérieure de l'os sphénoïde. Selon [Anne Dambricourt Malassé](#) et Marie-Joseph Deshayes, le fléchissement de l'os sphénoïde dans le même sens depuis 60 millions d'années a complètement orienté l'évolution de l'Homme.

Le dessein intelligent (*Intelligent Design* en [anglais](#)^[48]) est la thèse selon laquelle « certaines observations de l'Univers et du monde du vivant sont mieux expliquées par une cause *intelligente* que par des processus aléatoires tels que la sélection naturelle. »^[49]. Cette thèse a été développée par le [Discovery Institute](#), un cercle de réflexion conservateur chrétien américain. Le dessein intelligent est présenté comme une théorie scientifique par ses promoteurs, mais dans le monde scientifique, il est considéré comme relevant

de la [pseudo-science](#), tant par des arguments aussi bien internes à la [biologie](#) (les promoteurs du dessein intelligent apparaissant aux biologistes comme ne tenant pas compte de nombreuses observations) qu'[épistémologiques](#) (en particulier le critère de réfutabilité de [Karl Popper](#)).^[réf. souhaitée]

La plupart des commentateurs^[évasif] y voient une résurgence du [créationnisme](#), dissimulée sous une apparence de scientificité, et les Américains^[évasif] la classent désormais dans les théories néo-crétionnistes, en particulier à la suite de la publication du *Wedge document* (voir [objectifs et stratégie](#)). D'un point de vue idéologique, les deux thèses sont apparentées (intervention d'une puissance supérieure).^[réf. souhaitée]

- **Critiques à caractère métaphysique**

Pour les métaphysiciens^[N 2] [traditionalistes](#)^[N 3] comme [René Guénon](#), l'idée d'une évolution du genre humain à partir d'une espèce infra-humaine n'a pu se développer qu'en vertu d'une rationalité qui conteste tout ce qui la dépasse, — c'est-à-dire le surnaturel aussi bien dans le macrocosme que dans le microcosme —, et qui, selon eux, se manifeste en particulier par les philosophies modernes, dont la seule certitude est le doute^[50]. Dans ces conditions, estime [Titus Burckhardt](#), le monde scientifique, majoritairement fermé aux doctrines traditionnelles et à la métaphysique, donc ignorant les degrés de la réalité qui dépassent le plan formel, n'avait d'autre choix que de se forger une philosophie acceptable à son propre entendement^[51] et qui, malgré son caractère hypothétique reconnu par une partie des scientifiques eux-mêmes^[52], a été admise comme une évidence par la majorité des Occidentaux et même par une partie de l'Église catholique^[53]. Selon René Guénon, le *plus* ne peut surgir

du *moins*^[54]. Pour les métaphysiciens traditionalistes, une intelligence capable de parler et de lire, de s'interroger sur sa propre origine et sur sa destinée, capable également de sens moral et de création artistique, ne peut procéder d'une conscience animale qui en est incapable^[55] ; sans parler de l'apparition du règne animal lui-même^[N 4].

Selon [Frithjof Schuon](#) :

« [L]'origine de la créature n'est pas une substance du genre de la matière, c'est un archétype parfait et immatériel : parfait et par conséquent sans nul besoin d'évolution transformante ; immatériel et par conséquent ayant son origine dans l'Esprit et non dans la matière. Certes, il y a trajectoire ; celle-ci va, non à partir d'une substance inerte et inconsciente, mais à partir de l'Esprit – matrice de toutes les possibilités – au résultat terrestre, la créature ; résultat jailli de l'invisible à un moment cyclique où le monde physique était encore beaucoup moins séparé du monde psychique qu'aux périodes plus tardives et plus « durcissantes »^[56]. »

« La réponse à l'évolutionnisme, c'est la doctrine des archétypes et des « idées », celles-ci relevant de l'Être pur - ou de l'Intellect divin - et ceux-là de la substance primordiale dans laquelle les archétypes « s'incarnent » par une sorte de réverbération^[57]. »

Les **critiques de la psychanalyse**^[1] portent notamment sur : la [non-réfutabilité](#) de la théorie ; la fondation théorique sur la base d'[exemples historiques mensongers](#) et la prise en compte de l'absence de preuve d'efficacité, voire parfois le [caractère sectaire](#) d'une branche de la psychanalyse (la psychanalyse lacanienne). Il existe quatre formes de psychanalyse très différentes les unes des autres : la freudienne, la jungienne, la lacanienne et celle de l'école anglaise (Winicott, Bowlby, Bion, Klein, etc).

Les critiques de la psychanalyse

présentent, schématiquement, deux temps majeurs :

- l'élaboration de la psychanalyse en tant que méthode d'exploration du fonctionnement psychique avec ses principaux concepts ;
- l'évolution ultérieure de la théorie et de la pratique ;

et deux versants :

- l'un théorique comme connaissance du psychisme, centrée sur le déterminisme psychique inconscient ;
- l'autre pratique, en filiation directe avec la théorie, comme thérapie ou clinique.

Corrélativement, les critiques de la psychanalyse portent sur :

1. le moment fondateur (contexte historique, épistémologique, scientifique, culturel, innovation, statuts des « découvertes freudiennes », méthode, prétentions scientifiques^{[2],[3]}...) qui recouvre le personnage même de Freud (intentions, ambitions, compétences...) ; la construction de la « légende Freud »^[4] à partir de la manipulation des sources et de la réécriture de l'histoire des origines, par Freud lui-même^{[5],[6]} et ses successeurs^[7] sans compter les « réhabillages » structuralistes ou herméneutiques ;
2. les inflexions ultérieures de la psychanalyse ;
3. le noyau conceptuel commun à l'ensemble des courants psychanalytiques ;
4. l'efficacité de la cure analytique ;
5. les modes de formation des psychanalystes (valeur d'une analyse didactique, réglementation, institutions).
6. Cette démarche de réévaluation de la psychanalyse concilie donc un abord épistémologique et scientifique avec un abord historiographique (et aussi thérapeutique).

- **Mise en perspective**

Les critiques de Freud et de la psychanalyse furent jusqu'à aujourd'hui^[Quand ?] extrêmement nombreuses et variées. Il faut distinguer les critiques qui portent sur Freud lui-même (sa personnalité, son manque de rigueur supposé) de celles qui portent sur la [psychanalyse](#), discipline dont les bases théoriques (dont le [freudisme](#)) ont amené à des écoles, des théorisations, des pratiques fort différentes, aujourd'hui, les unes des autres.

Les différentes écoles de la psychanalyse, depuis leurs débuts jusqu'à aujourd'hui, ont été soumises à des critiques qui portent sur des aspects fondamentaux tels que [l'inconscient](#), son influence sur le comportement, le mécanisme de refoulement et le rôle de la sexualité.

Malgré des thèmes communs, en dehors de la légende freudienne^[4], la diversité des acceptions de ces concepts chez les psychanalystes proscrit toute unité doctrinale de la psychanalyse, autre qu'institutionnelle. Ainsi, [Mikkel Borch-Jacobsen](#) affirme dans [Le Livre noir de la psychanalyse](#) :

« La psychanalyse n'existe pas - c'est une nébuleuse sans consistance, une cible en perpétuel mouvement^[8]. »

- **Critiques de Freud et du freudisme**

Les thèses de [Freud](#) (neurologue praticien et chercheur sur les neurones de 1872 à 1893) ont pu parfois provoquer l'opposition

de scientifiques, médecins, [philosophes](#) et [psychologues](#) de son temps^[9].

Freud a surtout synthétisé et généralisé des conceptions en vogue dans les milieux littéraires philosophiques et médicaux de son époque au risque de se contredire au fil de son œuvre comme le remarquent des psychanalystes tels que Patrick Mahony^[réf. nécessaire]. Selon [Ernst Kris](#), l'un de ses plus fidèles partisans, la plupart des options théoriques de Freud se fondent sur des présupposés biologiques déjà obsolètes à la naissance de la doctrine (voir par exemple, l'histologiste [Ramon y Cajal](#) lequel jette, très tôt, les bases de la théorie neuronale moderne).

Freud propose une explication spéculative métapsychologique des névroses et des psychoses, qu'il ancre, tout comme le développement psychique général, dans le développement de la [sexualité infantile](#) et de ses éventuels conflits : les symptômes névrotiques deviennent ainsi l'expression (symbolique) de conflits inconscients.

La critique de la psychanalyse freudienne se confond partiellement avec la critique de Freud logiquement comme pour les deux autres psychanalyses la jungienne (Jung) et la lacanienne (Lacan).

- **La guerre contre Freud aux États-Unis**

Le débat sur la psychanalyse a émergé dans les années [1980](#) avec le changement de paradigme du DSM-4 devenant cognitiviste et non plus basé sur la théorie

psychanalytique et à partir de la parution en [1984](#) du livre de [Jeffrey Masson](#), [Le Réel escamote](#)^[10]. Selon cet auteur, Freud aurait minimisé voire négligé les viols dont auraient été victimes certaines de ses patientes prenant leurs dires comme fantasmatiques au lieu de porter plainte, mais n'oublions pas que Freud exerçait dans l'empire Austro-hongrois sous Sissi impératrice et François Joseph, à l'époque, le droit sur le viol ne correspondait pas à celui du XXI^e siècle. La polémique s'est intensifiée pendant les dix années suivantes, et elle fut si intense que le Congrès américain décida en 1995 du report d'une exposition consacrée à Freud sous la pression d'historiens, d'idéologues et d'épistémologues^[11]. Ce groupe de *Freud scholars* comprend des chercheurs et des polémistes issus d'horizons différents et qui appliquent à la psychanalyse des critiques historiques, épistémologiques et thérapeutiques.

Ces *Freud Scholars* ont essaimé vers le monde francophone notamment avec la parution de deux ouvrages :

- [Mensonges freudiens : histoire d'une désinformation séculaire](#) de Jacques Bénesteau ;
 - [Le Livre noir de la psychanalyse](#), condensant toutes sortes de critiques émanant de plusieurs auteurs et reprenant notamment les critiques des *Freud scholars*.
-
- **Critiques historiques**

La stricte vérité historique dont la restitution fidèle nécessite un travail d'archiviste et de déconstruction est toujours compliquée faire surgir du passé comme l'illustre le cas [Anna O.](#) que [Henri Ellenberger](#) fut le premier à démystifier.

Comme l'écrivent [Mikkel Borch-Jacobsen](#) et Shamdasani, le principal obstacle à l'hégémonie^{[12],[c.1]} de la psychanalyse réside dans son historicisation, grâce à une histoire véritable et non révisée et expurgée par ses hagiographes^[14].

- **Anhistoricité**

Pour l'universitaire Sarah Winter, la psychanalyse, en reprenant la mythologie grecque, s'est construit une légende psychanalytique qui nie l'histoire réelle^[15].

- **Critiques de philosophes**

La psychanalyse n'a pas toujours fait bon ménage avec la philosophie. Sans parler des critiques marxistes, existentialistes..., elles varient selon leur auteur ou les courants.

La critique s'est également portée sur les prétentions scientifiques de la psychanalyse. Freud conteste la suprématie de la [conscience](#), du libre-arbitre et de la volonté, au demeurant comme d'autres l'avaient déjà fait avant lui à l'instar de [Nietzsche](#) ou de [Schopenhauer](#) : au sujet « cartésien » était substitué un sujet psychologique dominé, à son insu, par l'[inconscient](#) refoulé et les vicissitudes de sa [libido](#). Paradoxalement, Freud thématise l'inconscient sur le mode de la conscience forgeant une représentation homonculaire du « ça », que [Jean-Paul Sartre](#) ne manque pas de relever et de critiquer^[16].

- Le philosophe [Alain](#), résume sa position d'un trait : « L'inconscient est une méprise sur le Moi, c'est une idolâtrie du corps^[17]. »
- [Adolf Grünbaum](#) considère la psychanalyse comme pseudo-scientifique mais pouvant en partie être testée scientifiquement.
- [Karl Jaspers](#) tout en admirant les percées compréhensives de la recherche psychanalytique, en critique la confusion entre « psychologie explicative » et « psychologie causale ». Il estimait que la psychanalyse devenait un système totalisant qui négligeait les limites de ce qu'on peut comprendre de l'âme humaine.^[réf. nécessaire]
- [Ludwig Wittgenstein](#) a lui aussi été un contradicteur des œuvres psychanalytiques, tout en reconnaissant leur importance^[c 2] Il considère la psychanalyse comme mythologique^[19], et encore comme d'« excellentes images^[20] ». Fondamentalement il s'oppose à Freud sur le plan de ce que signifie pour Freud le [déterminisme](#). Morris Lazerowitz dit de lui qu'il est le psychanalyste de la philosophie, « sans en être conscient^[21] ».
- Selon [Michel Onfray](#), l'inconscient freudien est idéal, idéal, nouménal, immatériel et « phylogénétique »^[22], c'est-à-dire lié à l'évolution de l'espèce. Freud a pour théorie l'évolution par [transmission des caractères acquis](#), largement réfutée depuis que le [darwinisme](#) et la [théorie synthétique de l'évolution](#) se sont imposés, que l'inconscient psychique est une instance psychique qui se développe pendant le stade oedipien (sauf chez le psychotique puisqu'il n'aborde pas ce stade) et qui va se transmettre de génération en génération depuis les premiers temps de l'espèce humaine^[23] puisqu'il considère que c'est un stade de développement humain.

- **Critiques de la validité scientifique**

La scientificité de la psychanalyse a été vivement contestée, en particulier, en raison :

- de son absence de falsifiabilité (elle n'est pas « [réfutable](#) » au sens où l'entendait [Karl Popper](#) dans la *Logique de la découverte scientifique* (1934), en d'autres termes la psychanalyse est toujours « vraie » dans sa logique interne, peut réinterpréter toute nouvelle donnée et son contraire sans remettre en cause la théorie. Il n'existe pas de données que la théorie ne peut pas interpréter *a posteriori*. La théorie peut donc survivre même quand les faits semblent la démentir grâce à l'usage de notions comme l'ambivalence, la résistance, la dénégation...). Sans juger ici de l'existence de Dieu, on peut faire une analogie avec le principe « les voies du Seigneur sont impénétrables », qui entraîne l'impossibilité logique pour un fait de contredire l'existence de Dieu. Cet aspect implique sa non-scientificité (ce qui ne veut pas dire sa fausseté) dans le chef de Popper (Grünbaum, malgré sa critique de la psychanalyse, affirme qu'elle n'est pas irréfutable dans le sens de Popper^[24]), pour lequel une théorie scientifique doit se confronter à l'expérience, et donc pouvoir être mise à mal par cette dernière (les théories scientifiques les plus abouties étant d'après lui celles qui permettent logiquement, *a priori*, le plus de remises en cause par l'expérience, mais qui dans les faits, *a posteriori*, n'est pas remise en cause par l'expérience)^{[25],[26],[27]} ;
- de son absence d'ancrage empirique et clinique^[28] : nombre faible de cas, notions issues de l'[auto-analyse](#) de Freud lui-même comme le complexe d'Œdipe...
- de la quasi-absence de démonstration expérimentale et de la validation statistique des assertions et des conséquences de la théorie psychanalytique ([Adolf Grünbaum](#))^[29] (mise à

part la thèse du Docteur en psychologie Laurence Barrer parue aux éditions de L'Harmattan 2024).

- de l'usage inapproprié de certaines conceptions structuralistes et mathématiques (topologie, théorie des nœuds) comme chez Lacan^[30] donnant d'après eux une apparence spécieuse d'objectivité mais confinant au non-sens ;
- Le sexologue et urologue [Gérard Zwang](#) critique de façon virulente l'absence de scientificité de la psychanalyse, notamment dans l'imposant livre "La statue de Freud" paru en 1985 chez Lafont.

La psychanalyse est d'ailleurs une des disciplines que conteste la [zététique](#)^[31] par, en grande partie, la critique [épistémologique](#).

La réfutabilité

Karl Popper a élevé la [réfutabilité](#) (en anglais, *falsifiability*) au rang de critère décisif de scientificité. Est scientifique une explication qui est réfutable. Au terme de son raisonnement, Popper écarte la [psychanalyse](#) des sciences au même titre que l'[astrologie](#) et avec quelques hésitations, le [darwinisme](#), qu'il considère comme non-scientifique mais offrant tout de même un bon cadre explicatif *post hoc*^[n-1] pour comprendre, par exemple, l'évolution de l'« arbre de la connaissance » : selon Popper, les théories scientifiques devraient assurer, comme les espèces animales, leur propre lutte pour la survie, en étant capables de résister à des tests toujours plus sévères. Mais bien que Popper déniait toute valeur scientifique à la psychanalyse, il lui reconnaissait une « grande part de vrai », et, comme la théorie de Darwin, un cadre explicatif *post hoc* capable de répondre à notre besoin instinctif de donner des raisons (et non des causes) à certains de nos comportements.

En effet, pour réfuter l'hypothèse centrale de la psychanalyse qui affirme que le [refoulement](#) des pulsions ou traumatismes dans l'inconscient est la cause de certains troubles ou certains actes non intentionnels, il faudrait pouvoir montrer que dans certains cas, l'arrivée à la conscience des souvenirs traumatiques incriminés (fin ou absence du refoulement) n'entraîne pas la disparition des troubles. [\[réf. nécessaire\]](#) Or, c'est impossible, puisqu'il est toujours possible d'affirmer que les troubles persistent à cause de résidus inconscients « non liquidés » qui sont par nature impossibles ou difficiles à atteindre [\[32\]\[réf. à confirmer\]](#).

Par conséquent, l'hypothèse d'un lien de causalité entre [refoulement](#) et [névrose](#) ne peut être réfutée. Sans cette hypothèse, il est parfaitement possible de rejeter l'hypothèse de l'existence d'un inconscient freudien qui reste, non réfutable. En fait la preuve psychanalytique est difficile à mettre en évidence, puisque pour montrer l'existence de l'inconscient, il faudrait pouvoir le connaître, et en faisant cela, il deviendrait conscient. Il est donc impossible d'observer l'inconscient et de démontrer son existence. On ne peut voir que ses effets dans le comportement d'un sujet. Il ne s'agit que d'une hypothèse à laquelle on adhère par un acte de foi [\[33\],\[34\]](#) comme l'était le boson de Higgs avant qu'on ne l'observe dans le grand collisionneur en 2011.

Dans *Les Fondements de la psychanalyse*, [Adolf Grünbaum](#) argumente sur le fait que Freud n'a jamais fourni la moindre preuve telle qu'on l'entend au niveau organique et physiologique, inductivement valide de ses théories. Freud est parti de l'observation de ses patients et de ceux de ses collègues avec lesquels les discussions avaient lieu tous les jeudis afin de faire le point sur leurs hypothèses. Toutefois, Grünbaum s'oppose avec vigueur à la critique de Popper selon laquelle la psychanalyse serait entièrement irréfutable, donc, de ce point de vue, non scientifique (Grünbaum précise qu'il serait possible de

rendre certaines théories freudiennes réfutables par l'expérience moyennant des modifications)^[35] : « [...], je soutiens que dans la mesure où le flou des conséquences et/ou l'indétermination déductive militent contre la falsifiabilité empirique de la théorie freudienne, ils sapent sa capacité explicative aussi bien que sa confirmabilité inductive^[36]. »

- **L'applicabilité du critère de démarcation**

Pourtant, [Popper](#) défend qu'il ne peut y avoir qu'une seule et unique [méthode scientifique](#), procédant à l'aide de tests intersubjectifs, reproductibles et indépendants, par « conjectures et réfutations ». En effet, il pense qu'il est démontrable, que toutes les théories scientifiques qui prétendent avoir une portée universelle, tout en ayant des pouvoirs descriptifs, explicatifs, et prédictifs sur des phénomènes, doivent aussi avoir la forme logique d'énoncés universels au sens strict. C'est-à-dire, comme l'explique Popper, d'énoncés logiquement invérifiables, mais également logiquement [falsifiables](#) (ou réfutables).

[Popper](#) a toujours précisé que son critère de démarcation était avant tout un critère *logique* de démarcation entre les énoncés scientifiques et les énoncés métaphysiques^{ln_21}, et qu'il était toujours possible d'éviter une réfutation par le moyen d'hypothèses auxiliaires, *ad hoc*.

« [...] la falsifiabilité, au sens du critère de démarcation, ne signifie pas qu'une falsification puisse être obtenue en pratique ou que, si on l'obtient, elle soit à l'abri de toute contestation. La falsifiabilité, au sens du critère de démarcation, ne désigne rien de plus qu'une relation logique entre la théorie en question et la classe des

énoncés de base, ou celle des événements décrits par ces énoncés : les falsificateurs potentiels. [...] J'ai toujours soutenu, et ce dès la première édition de *Logik der Forschung* (1934) [...] qu'il est absolument impossible de prouver de manière décisive qu'une théorie scientifique empirique est fausse. [...] il est toujours possible de trouver certains moyens d'échapper à la falsification, par exemple en introduisant une hypothèse auxiliaire ad hoc [...] ; on ne peut jamais réfuter une théorie de manière concluante. »

— Karl Popper, *Le Réalisme et la Science*, éd. Hermann, p. 3-4.

Malgré toutes ces critiques, les avis demeurent toujours sujets à controverse sur le problème de la scientificité de la psychanalyse, et des psychanalystes comme Daniel Widlöcher (ancien président de l'IPA), pensent même que rien ne s'oppose à ce que la psychanalyse soit la science de la subjectivité opérant dans son laboratoire : l'analyse des associations libres des patients. [\[réf. nécessaire\]](#)

- **Controverse sur la scientificité de la psychanalyse**

La question de la scientificité de la psychanalyse est probablement la plus importante de toutes concernant le statut de cette théorie car elle est un argument utilisé dans son histoire depuis les origines, les projets de son père fondateur, ainsi que ceux de ses disciples. Même si beaucoup de psychanalystes paraissent avoir renoncé au statut de scientificité justifiant que la psychanalyse est avant tout une « pratique » (thérapeutique) « qui se vit » avec une autre personne, [\[réf. nécessaire\]](#) il fut toujours l'objet de très vives polémiques, lesquelles sont encore prégnantes aujourd'hui.

- **Favorable à la scientificité**

Pour [Daniel Widlöcher^{\[n 3\]}](#), la psychanalyse s'inscrirait dans un mouvement d'une « psychologie scientifique de la [subjectivité](#) » ; celui-ci croit en la possibilité de fonder scientifiquement la psychanalyse, dont le champ d'investigation se situerait à un niveau « intermédiaire » « où l'on étudie des mécanismes de pensée complexes, qui sont liés au niveau intentionnel de la pensée et non au niveau syntagmatique ou au niveau causaliste minimal. » En conséquence, Widlöcher estime que la polémique entre sciences cognitives et psychanalyse où les premières contestent à la seconde sa validité n'a pas lieu d'être et est même « une absurdité ». Il affirme qu'avec la psychanalyse « on a là une [science](#) de la complexité de l'action humaine », dont la méthode est essentiellement fondée sur l'[association libre](#)^[37].

L'épistémologie de Popper précise que les objets d'une recherche, quels qu'ils soient, ne peuvent être observés, décrits, ou prédits que sur la base de termes et d'énoncés universels *a priori*, dont ils dépendent pour formuler des hypothèses ; que ce sont toujours eux qu'il faut tester, et que logiquement, seuls les tests indépendants et dont la valeur intersubjective peut-être contrôlée par d'autres chercheurs peuvent acquérir une valeur scientifique. Il ne pourrait donc y avoir de « science du subjectif » sans devoir recourir à des méthodes « objectives » pour son « objectivation scientifique ».

Pour Popper : « Le concept d'unique s'oppose à celui de typique : le typique se laisse apercevoir dans l'homme individuel lorsqu'on le considère d'un point de vue général donné. C'est pourquoi tout changement de point de vue entraîne un changement dans l'aspect typique. Il semble dès lors impossible à une psychologie,

à une sociologie, quelles qu'elles soient, ou à tout autre espèce de science, de venir à bout de l'individuel ; une science sans point de vue général est impossible^[38]. » De plus, si comme l'affirme Erbs « on ne peut nier l'inconscient », c'est que, soit cette théorie est irréfutable, (donc « non poppérienne »), soit que les psychanalystes utilisent des stratagèmes *ad hoc* pour la sauver de tout risque de réfutation.

[Jean Laplanche](#), philosophe et psychanalyste, pense que Freud était « poppérien avant la lettre » (sachant que les plus célèbres critiques épistémologiques sur la scientificité de la psychanalyse, proviennent du philosophe des sciences autrichien [Karl Popper](#) et de [Ludwig Wittgenstein](#)), considérant que Freud a écrit un article intitulé « Une conception de la paranoïa contredisant la théorie psychanalytique de cette maladie ». Le philosophe des sciences [Adolf Grünbaum](#), lequel contestait justement à Popper le fait que la psychanalyse ne serait pas scientifique en raison de son irréfutabilité, mais qui invalidait sa scientificité pour des raisons qualifiées d'inductivistes, a choisi, lui aussi cet exemple, dans son livre *Les Fondements de la psychanalyse*, pour démontrer la réfutabilité de la psychanalyse. Laplanche juge que cet écrit freudien qui constitue une « description d'un cas négatif est typiquement poppérienne. Même si cette description d'un cas négatif aboutit au fait que ce cas n'est pas aussi négatif que cela, parce que Freud évidemment n'aimait pas beaucoup trouver des cas vraiment négatifs... » Laplanche écrit que Freud ne [réfutait](#) pas les autres conceptions que la sienne, lui reprochant son manque de tolérance. Mais cette opinion démarque la démarche freudienne de toute ressemblance avec une démarche « poppérienne » dans la mesure où Popper exigeait que tout scientifique se doit de reprendre les travaux de ses prédécesseurs pour tenter d'y apporter des corroborations (ou des réfutations) en concertation avec eux. Il pense que « Freud était un [scientiste](#) relativement dur » (ce reproche de [scientisme](#) fut également formulé par [Paul Ricœur](#), théoricien de l'[herméneutique](#))^[39].

Mais, en réalité, ce qui manque à l'argument de Jean Laplanche c'est le fait que si l'on peut trouver de nombreuses assertions freudiennes ou de la psychanalyse qui soient réfutables, l'on peut trouver aussi des assertions réfutables dans les propos ou les écrits de n'importe quel individu, sans pour autant que cela fasse de lui un "scientifique", parce que la réfutabilité dont parle Jean Laplanche, au sujet de Sigmund Freud, n'est en rien au niveau des exigences de la [réfutabilité scientifique](#) envisagée par Karl Popper, laquelle exige trois conditions, toutes chronologiquement nécessaires, mais non suffisantes : la réfutabilité logique, puis empirique, puis méthodologique. [\[réf. nécessaire\]](#)

- **Psychanalyse comme pseudo-science**

Cependant, de nombreux philosophes et scientifiques contestent toujours le caractère « poppérien » de la psychanalyse, la reconnaissant comme un modèle de [pseudo-science](#), et [Adolf Grünbaum](#) pensait que s'agissant d'[inférences](#) inductives, Freud se livrait surtout à des affirmations péremptoires sans avoir jamais fourni la moindre preuve indépendante de ses théories [\[40\]](#).[\[24\]](#).

Des scientifiques comme [J. Allan Hobson](#)^[n 4], auteur de nombreux travaux neuro-scientifiques sur les mécanismes du rêve, travaux qui démontreraient l'effondrement de la [théorie freudienne](#)^[41], précise que le problème de la méthode freudienne, c'est son caractère subjectif, opérant depuis les origines en dehors de tout contrôle indépendant, n'ayant jamais fourni aucune étude quantitative ni même aucun test qui puisse être reproductible de façon systématique [\[42\]](#). Hobson précise en outre, qu'il est illusoire de vouloir comparer la psychanalyse à l'[astronomie](#) (puisque Freud comparait la révolution psychanalytique à celles

de [Galilée](#) et de [Copernic](#) mais au niveau de l'être humain qui ne se trouvait plus au centre de lui-même), même si leurs objets de recherche respectifs ont ceci de commun qu'il est très difficile de faire des expériences. En revanche, poursuit Hobson, ce qui différencie radicalement la psychanalyse de l'astronomie, c'est que la première n'est en position de ne faire ni mesure ni prévision, alors que la seconde se base sur l'une et l'autre pour tester ses hypothèses^[43]. La psychanalyse a d'ailleurs plus à voir avec la physique et la physique quantique puisqu'elle émet des hypothèses de fonctionnement de mécanismes et de processus psychiques qu'on ne peut pas observer en direct mais simplement par rapport à leurs effets systématiques et reproductibles dans le comportement des êtres humains.

De son côté, [Karl Popper](#) insiste sur la nécessité, dans le processus de « la logique de la découverte scientifique », que les tests réalisés aient un caractère intersubjectif et reproductible de manière indépendante. Car sans ces deux conditions indispensables, estime Popper, un fait particulier qui comporte en lui-même la possibilité d'une réfutation peut très bien n'avoir qu'une valeur accidentelle ou « subjective ». De plus, Popper insiste pour que les faits contradictoires aient d'abord acquis auprès de la [communauté scientifique](#), le statut d'« énoncés de base acceptés », avant d'être soumis à des tests. C'est-à-dire des faits dont les conséquences empiriques et logiques ainsi que leur caractère inédit soient unanimement reconnus, après discussion, par les scientifiques^[25]. Selon Popper, les scientifiques doivent donc s'attacher à rechercher, de façon concertée et non isolée, les tests les plus sévères possibles, ce qui, selon Jean Laplanche ou J. Allan Hobson ne fut jamais le cas de [Sigmund Freud](#).

À la lumière des diverses positions antagonistes exprimées, comme celles de Jean Laplanche ou de Karl Popper, il semble que ce qui ferait le plus défaut à la psychanalyse et à la démarche

freudienne en particulier, pour accéder au statut de science, serait une certaine *dimension sociale de la preuve*. [\[réf. nécessaire\]](#) En 2024 Laurence Barrer montre qu'il est possible de mettre en évidence un mécanisme psychique (le démantèlement sensoriel) à partir de critères de preuve observables et de quantifications de durées de ce phénomène qu'elle met en tableaux et figures afin de visualiser avec les courbes obtenues l'évolution dans le temps de ce processus.

Karl Popper, avec son critère de des théories (à condition que les procédures de mise à l'épreuve des théories soient explicites, contrôlables de manière indépendante par les autres chercheurs, et non isolées donc subjectives), est l'un des philosophes des sciences à avoir le plus insisté sur cet aspect. Pour lui, aucune théorie ne peut être scientifique, si elle n'est pas réfutable de manière *intersubjective et contrôlée*, car chaque individu vivant sur Terre, fait sans arrêt, selon Popper, ses propres « conjectures et réfutations » isolées, dans le monde de ses propres pensées et projets subjectifs (que Popper nomme « le Monde 2 ») ou en relation avec son environnement constitué d'objets physiques, (« le Monde 1 »), ce qui est également le cas, selon Popper, de certains animaux. Les réfutations n'ont pas la moindre chance d'accéder au véritable statut « poppérien », si elles ne passent pas du « Monde 2 » au « Monde 3 », qui est celui de la connaissance objective, où les idées et les méthodes sont d'abord communiquées à d'autres, et encadrées au sein d'institutions qui organisent ce type d'échanges et de communications (laboratoires, articles, conférences, tests, etc.) pour éventuellement faire l'objet de tests scientifiques ou par exemple être identifiées comme métaphysiques voire reléguées au rang d'impostures intellectuelles.

[Frank Cioffi](#), professeur à l'[Université de Princeton](#), s'oppose aux arguments conjugués de [Karl Popper](#) et d'[Adolf Grünbaum](#). Selon

lui, d'une part, l'[histoire des sciences](#) regorge d'exemples de scientifiques qui n'ont pas été découragés par d'apparentes infirmations de leurs théories (rejoignant ainsi le point de vue d'[Imre Lakatos](#), selon lequel un [programme de recherche scientifique](#) se développerait toujours dans un « océan d'anomalies »^[44]), et d'autre part, il évoque l'exemple de l'[astrologie](#) attirant toujours autant d'adeptes en dépit du fait qu'elle aurait été « mille fois réfutée »^[45]. En conséquence, le seul critère de scientificité valide, selon Cioffi, serait « la mauvaise foi – le silence observé sur les réfutations, l'invocation de confirmations imaginaires, la manipulation des données, voire le mensonge pur et simple »^[45]. Pour Cioffi, la psychanalyse est donc une [pseudo-science](#), « parce que c'est une théorie de mauvaise foi » laquelle ferait des psychanalystes des « acrobates de la pensée ne tenant aucun compte des réfutations éclatantes qui leur sont opposées », cette mauvaise foi n'étant « le symptôme que d'un cynisme prêt à tout justifier pour préserver la cause »^[46].

Dans son livre intitulé *L'Imposture scientifique en dix leçons*, le journaliste scientifique [Michel de Pracontal](#) qui s'appuie notamment sur le critère de Popper pour identifier les pseudo-sciences^[47], donne son point de vue sur la psychanalyse. Il pense que dans son cas, (contrairement à Popper), que « le modèle des sciences de la nature ne s'applique pas à toutes les formes de connaissances et de théories^[48]. » Pour Pracontal, on peut soutenir que « la théorie psychanalytique est une théorie interprétative, qui permet de donner du sens à des comportements subjectifs », et que « l'expérience montre que trouver un sens aux événements de sa vie peut aider à se sentir mieux, ou moins mal. » Ceci suffirait à valider, « d'une certaine manière, les théories de Freud^[48]. » Mais, selon lui, ce que dit la psychanalyse ne pourrait être du même ordre que ce que nous apprend la physique, la chimie ou la biologie, et ce, contrairement à ce qu'avait toujours affirmé Freud.

- **Ethnographie, sciences sociales**
- **Œdipe**

[Jean-Pierre Vernant](#) a dénoncé l'anachronisme et les contre-sens de la lecture psychanalytique du mythe d'Œdipe, en particulier tel qu'il est retravaillé dans la tragédie grecque. [\[réf. nécessaire\]](#) Cette fiction exploratoire qui sonde les fondements sociaux, religieux et politiques de la société grecque au moment de sa démocratisation à partir du VI^e siècle av. J.-C. Ce mythe ne constitue en aucun cas une illustration d'un drame psychologique individuel et familial.

L'universalité du concept de [complexe d'Œdipe](#) semble invalidée par des recherches (notamment ethnographiques) parce qu'il s'agit d'un stade psychique d'évolution humaine structurant la pensée (il n'a rien à voir avec l'organisation morale sociale des sociétés et de leurs évolutions) par exemple :

- on ne retrouve pas partout l'interdit de l'inceste (les pharaons d'Égypte le pratiquaient, le mythe du frère-époux y était très présent, et [Cléopâtre](#) elle-même était fille d'un frère et d'une sœur) ; [\[réf. nécessaire\]](#)
 - certaines sociétés n'ont pas de familles structurées autour du père. [\[réf. nécessaire\]](#) ce qui n'impacte pas le stade œdipien, puisqu'il se passe intrapsychiquement entre la position maternante, la position paternelle et le développement de l'enfant. Freud évoquait à son époque le Père et la Mère parce que la théorie psychanalytique n'était pas très avancée, elle venait de naître.
-
- **Critiques post-coloniales**

Pour Célia Brickman, la psychanalyse impose un modèle de développement humain européen et blanc à toutes sociétés ou

ethnies. Les théories de Freud sont donc une forme ou un instrument d'impérialisme intellectuel^[49].

- **Controverses sur les « piliers » de la psychanalyse**

- **Le problème du déterminisme psychique absolu et aprioriste.**

Pour de nombreux intervenants dans la critique externe de la psychanalyse, les positions de Freud sur le déterminisme demeurent cruciales, tout comme elles le sont pour tout autre projet de « faire science ». On peut citer Frank Sulloway, Jacques Van Rillaer, Jacques Bouveresse, Ludwig Wittgenstein^[réf. nécessaire], Karl Popper.

L'erreur fondamentale de Freud serait d'avoir fondé un *apriorisme absolu* en excluant le hasard et le non-sens au niveau du déterminisme psychique inconscient. Comme l'écrivent Bouveresse et Sulloway, seule une telle version du déterminisme pouvait permettre à Freud de prétendre investiguer des associations libres et de n'entrevoir que des causes exclusivement psychiques des névroses ou des psychoses.^[réf. nécessaire]

Ces auteurs, comme de nombreux autres, démontrent ainsi qu'il devient impossible de détacher les conceptions déterministes de Freud de ce qui fonde sa pratique thérapeutique.^[réf. nécessaire] Le psychanalyste Pierre-Henri Castel semble plus sévère encore sur ce problème, en argumentant que le déterminisme psychique tel que Freud l'envisage, se répercute directement sur l'efficacité thérapeutique. Castel écrit^[réf. nécessaire] :

« [...] Il est difficile, ainsi, de concilier l'ambition déterministe, donc la réalité de lois causales contraignantes dans la vie psychique (y compris dans ses manifestations ordinairement considérées comme contingentes), et l'idée d'une guérison de la névrose qui remettrait entre les mains du malade quelque chose, un mécanisme sur lequel il pourrait agir, en opérant les choix (moraux ou esthétiques) dont Freud parlait la veille. »

Castel reproche de manière explicite au déterminisme freudien [\[réf. nécessaire\]](#) d'être beaucoup trop large en faisant en sorte que « rien n'échappe aux lois de l'inconscient ». Pour Castel, le déterminisme tel que l'a envisagé Freud n'a ainsi plus « aucune valeur explicative dans le réel », puisque, selon ses termes il se métamorphoserait en « principe métaphysique » (Castel).

Les engagements ontologiques déterministes de Freud constituent donc le fil directeur de toute la doctrine. Il introduit le chapitre 12 de « [Psychopathologie de la vie quotidienne](#) » par les propos suivants :

« La conclusion générale qui se dégage des considérations particulières développées dans les chapitres précédents peut être formulée ainsi : certaines insuffisances de notre fonctionnement psychique [...] et certains actes en apparence non-intentionnels se révèlent, lorsqu'on les livre à l'examen psychanalytique, comme parfaitement déterminés par des raisons qui échappent à la conscience [\[50\]](#). »

De plus, Freud parle de « certaines » insuffisances et actes, donc, *a priori*, d'un déterminisme [psychique](#) absolu qui ne s'appliquerait que dans certains cas concernant la causalité

psychique et non dans tous les cas. Autrement dit que l'[individu](#) n'est pas, selon Freud entièrement soumis au principe du déterminisme qu'il propose. Mais après la lecture globale de l'œuvre de Freud, il semble qu'il s'y inscrive bien, c'est en tout cas l'avis des [épistémologues](#) critiques de la psychanalyse [\[réf. nécessaire\]](#) tel que Karl Popper.

Frank Sulloway souligne encore :

« Dans le travail scientifique auquel il consacra toute sa vie, Freud se caractérise par une foi inébranlable dans l'idée que tous les phénomènes de la vie, y compris ceux de la vie psychique, sont déterminés selon des règles inéluctables par le principe de la cause et de l'effet. [...] Qui plus est, que les réponses du patient fussent vérité ou fantasme, elles étaient toujours déterminées psychiquement, comme Freud l'expliquait devant la Société de psychanalyse de Vienne en 1910^[51]. »

- **La thèse de Popper**

D'après Popper^[52], toute science vise à la corroboration de lois universelles dont le but est de permettre la prédiction, l'explication, ou la description des phénomènes. Autrement dit, toute science, selon Popper, a pour but de montrer comment ses objets d'études sont « déterminés ». Cependant la position de Popper est nuancée dans la mesure où il rejette tout déterminisme aprioriste et absolu, tout en considérant que la science ne peut se passer de la recherche de lois causales précises, donc déterministes, mais qui ne peuvent jamais atteindre un déterminisme absolu.

En conséquence, la [science](#) vise donc à l'édification de lois précises, ou *causales* (donc déterministes) ou de lois [fréquentistes](#) (Popper explique que ces deux types de recherche ne sont nullement incompatibles)^[53].

Karl Popper^[54] fait la démonstration de l'impossibilité de toute forme de déterminisme absolu et aprioriste (prima faciae), qu'il nomme « déterminisme scientifique », d'avoir une quelconque valeur explicative, descriptive, et prédictive. Pour Popper, cette forme de déterminisme prima faciae et absolue, n'est absolument d'aucune utilité pour la science car elle ne peut avoir strictement aucune valeur explicative.

- **« Déterminisme psychique absolu »**

Sur le *déterminisme psychique absolu*, Freud écrit : « On sait que beaucoup de personnes invoquent à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu, leurs convictions intimes de l'existence d'un libre arbitre. Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme^[55] » ; excluant tout « hasard » et « valable sans exception », mais aussi « aprioriste », ce qui est le trait distinctif crucial du déterminisme psychanalytique^[56].

Il souligne encore que : « Nous ne serons pas étonnés de constater que l'examen analytique révèle comme étant parfaitement déterminés, non seulement les nombres, mais n'importe quel mot énoncé dans les mêmes conditions^[57]. »

Ainsi, selon cette conception du déterminisme (qui ne laisse *a priori* aucune part au hasard), Freud devrait pouvoir, non seulement interpréter (comme il le fait dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*), mais aussi expliquer causalement, ainsi que prédire^[58] tous les nombres et tous les mots, si c'est bien une science de l'inconscient qu'il prétendait fonder. Le déterminisme psychique absolu implique donc la possibilité d'expliquer et prédire n'importe quel nombre ou mot composé

d'autant de membres que l'on voudra, et ce, en excluant toute erreur aussi minime soit-elle.

[Pierre-Henri Castel](#), a également remarqué les problèmes liés aux conceptions de Freud sur le déterminisme. Castel souligne, par exemple :

« [...] La position de Freud, pour être conséquente, doit donc interpréter tous les phénomènes considérés en général comme fortuits, comme des produits du déterminisme psychique. Il n'est plus ici question du rêve ou du mot d'esprit, mais de la liste par définition indéfiniment ouverte des ratages qui attestent l'action d'un refoulement^[59]. »

- **Déterminisme a priori**

Ce déterminisme psychique absolu est « a priori »^[60].

Cet [apriorisme](#) (qui constitue le caractère crucial du déterminisme tel que Freud le concevait) relevé, notamment, par Timpanaro, est en effet nécessaire pour pouvoir permettre une technique thérapeutique fondée sur l'[interprétation](#) des [associations dites « libres »](#)^[61], puisque pendant l'analyse, selon Freud, le patient doit dire tout ce qui lui passe par la tête (en effet, Freud écrit dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*^[62] : « [...] il faut [...] qu'il dise tout ce qui lui vient à l'esprit, même s'il pense que c'est inexact, hors de la question, stupide même, et surtout s'il lui est désagréable que sa pensée s'arrête à une telle idée. S'il se soumet à ces règles, il nous procurera les associations libres qui nous mettront sur les traces du complexe refoulé »).

Si c'est donc bien l'ensemble des associations verbales, [ou non verbales comme des dessins ou des œuvres d'art] que la psychanalyse se propose d'expliquer à l'aide de ses lois causales strictes, en tant que ces associations seraient appréhendées comme « libres », alors il est nécessaire pour la psychanalyse de disposer d'une théorie fondée sur un tel déterminisme permettant d'appréhender, « *a priori* et sans aucun risque d'erreur puisqu'elle exclut le hasard », le libre jeu apparemment indéterminé et libre de toutes les associations verbales ou non verbales que peut faire le genre humain. D'après Karl Popper, et aussi Jacques Bouveresse^[63], aucun déterminisme de ce type, ne peut en réalité, permettre à la psychanalyse ou même à tout autre doctrine de réaliser les objectifs qu'elle se donne que ce soit sur le plan théorique, ou thérapeutique.

On remarque que Freud exclut de la « vie psychique », toute possibilité d'*arbitraire* (c'est-à-dire, pour lui, de quelque chose de soumis au contrôle du libre-arbitre, donc de la conscience), et de *fortuit* (c'est-à-dire le hasard^[c. 3]). Mais en excluant de façon aussi explicite le hasard au niveau d'une causalité inconsciente, Freud exclut aussi, logiquement, toute erreur de calcul que puisse faire l'inconscient, perspective invalidée par Karl Popper.

Jacques Bouveresse^[65] avance que, en s'appuyant (notamment) sur la critique du « déterminisme scientifique » élaborée par Karl Popper, les théories freudiennes supposées détenir une valeur explicative, ne pourraient en réalité fournir les causes aussi strictes impliquées par l'affirmation d'un déterminisme psychique absolu et aprioriste (*prima facie*), et, encore moins, donner lieu à de quelconques prédictions sur le psychisme humain, puisque la capacité revendiquée par Freud de fournir les causes d'un phénomène implique logiquement celle de pouvoir les prédire.

En somme, et en reprenant les analyses de Lévi-Strauss et du marxiste Timpanaro, Jacques Bouveresse fait remarquer que la psychanalyse se rapprocherait beaucoup plus de la « magie concrète » que de la science, en raison, précisément, de ses positions favorables à un déterminisme strict excluant le hasard^[66]. Cette critique, selon laquelle la psychanalyse ne serait qu'une « pensée magique » établie dans la « mentalité primitive », et qui procéderait par « développements scolastiques », à cause de son déterminisme strict négligeant les « secondes causes », se retrouve aussi chez [Pierre Debray-Ritzen](#)^[67].

- **La théorie des rêves**
- **Historique**

D'un point de vue de l'histoire du [freudisme](#), c'est le rêve de Freud de l'injection faite à Irma, dans la nuit du mardi 23 au mercredi 24 juillet 1895, qui constitue le point de départ de toute l'invention de la psychanalyse.

En réalité, et selon des historiens critiques de Freud, comme Robert Wilcocks, l'analyse de la correspondance entre Freud et son ami Fliess, à cette époque, démontre de façon claire, « que ce célèbre « rêve de l'injection faite à Irma » n'a jamais pu se dérouler comme Freud le laissait entendre dans « Die Traumdeutung ». Ce « rêve » n'est qu'une invention rhétorique de Freud pour « persuader » son public viennois de la validité de ses curieuses méthodes nouvelles »^[68].

Selon ces historiens, toute l'invention de la psychanalyse débute donc par un mensonge. Ce mensonge serait ce « rêve princeps » de Sigmund Freud qui au cours de son auto-analyse, et par l'analyse de ce rêve (puis des suivants), théorise la psychanalyse comme « la voie royale vers l'inconscient ».

- **Critiques philosophiques, épistémologiques**

Dans son livre *La [Psychanalyse](#) à l'épreuve*, le professeur [Adolf Grünbaum](#) étudie l'efficacité revendiquée par Freud de sa méthode d'[interprétation](#) des rêves, à partir des [associations libres](#) des patients, pour valider ses théories sur le [refoulement inconscient](#)^[69]. Grünbaum propose que Freud échafauderait des [inférences fallacieuses](#), lesquelles ne lui permettraient pas de mettre en évidence le refoulé dans le rêve de manière satisfaisante. Le principal reproche fait à Freud par Grünbaum, est de n'avoir jamais donné de [confirmation clinique](#) indépendante pour ses thèses sur le refoulement dans le rêve, confirmations qui ne soient contaminées par les attentes théoriques de Freud^[70]. Grünbaum en conclut à l'effondrement total de l'[étiologie](#) psychanalytique, lequel ruinerait radicalement la pertinence de la méthode d'investigation de l'association libre dans la conduite de l'enquête étiologique. Car Freud, explique Grünbaum, « avait énoncé cette règle fondamentale de l'association libre comme une maxime de recherche clinique, parce qu'il pensait que les associations régies par elle permettaient d'identifier de manière fiable les agents pathogènes inconscients de la névrose^[71]. »

[René Pommier](#)^[n 5] publie une critique de la méthode d'[interprétation des rêves](#). L'essentiel de ses reproches recouvre l'usage du [symbolisme](#) pratiqué par Sigmund Freud, pour ne retrouver dans les faits cliniques étudiés que les idées préconçues qu'il y a mises ou les fruits de son imagination. Il accuse Freud d'établir avec les éléments du rêve qu'il observe, des liaisons qui paraissent d'autant plus « étonnantes » au père de la psychanalyse qu'elles seraient en réalité « [arbitraires](#) et saugrenues »^[72].

- **Critiques scientifiques**

[J. Allan Hobson](#), professeur de [psychiatrie](#) à la [Harvard Medical School](#), et directeur de [neurophysiologie](#) au Massachusetts Mental Health Center, avance un modèle [neurobiologique](#) du [rêve](#), le modèle dit d'activation-synthèse, qui démontre l'effondrement total de toutes les théories freudiennes sur le rêve, qu'elles soient d'ordre [physiologique](#) ou [psychique](#). L'hypothèse d'activation-synthèse propose un « mécanisme cérébral nécessaire et suffisant pour qu'il y ait rêve ». « Rêver est considéré, dans cette hypothèse, comme un processus endogène avec une dynamique propre, génétiquement déterminée. Il ne saurait y avoir de sens informatif caché dans ce processus ». Néanmoins, cette hypothèse serait moins déterministe que les théories antérieures, car elle suppose un système de traitement de l'information ouvert, capable de créer des informations nouvelles^[73]. Le processus d'activation-synthèse, s'oppose radicalement à la théorie freudienne, en faisant passer la signification du rêve « de l'opacité à la transparence, et en considérant que le processus onirique est plus progressif que récessif, (...) plus créatif que destructif. En un mot, comme un processus plutôt sain que [névrotique](#) »^[74].

Hobson accuse Freud d'avoir non seulement fait table rase des travaux des chercheurs de sa génération, mais aussi de les avoir systématiquement discrédités pour mieux imposer son point de vue comme étant le seul valide^[75]. Il lui reproche aussi de n'avoir jamais fourni la moindre étude comparative quantitative sur ses hypothèses, utilisant les cas contradictoires possibles comme des exceptions qui confirmaient toujours sa théorie^[76]. Il s'oppose aussi à la théorie de Freud selon laquelle « rien de ce que nous avons possédé mentalement ne peut être totalement perdu » (Freud, 1900), et argumente sur le fait que l'on possède aujourd'hui des preuves expérimentales montrant clairement que

les souvenirs de la prime enfance (que les psychanalystes ont estimé être la source des conflits ultérieurs) sont en fait irrémédiablement perdus^[77]. Hobson en vient à écrire qu'« une fois démolis ces deux postulats jumeaux : l'information ne peut être construite ; l'information ne peut être perdue, beaucoup d'arguments freudiens s'effondrent de manière catastrophique »^[78].

En conclusion, Hobson pense que la psychanalyse n'est qu'une pseudo-science se basant sur des élaborations « obscurantistes » et qui ne possède « aucune base empirique » solide. Freud a basé son postulat de la censure sur des patients dont la répression des désirs sexuels lui a paru pathologique, mais sa théorie de la répression repose, selon Hobson, sur une image erronée du système nerveux qu'avait conçue Freud. Pour Hobson, la théorie de Freud sur le rêve n'est donc que « spéculative et *a priori* », ne reposant sur « aucune preuve expérimentale » fondée sur des tests, d'autant que la théorie freudienne, ajoute Hobson, « n'est pas construite selon une logique qui la rende susceptible de vérification expérimentale », précisant « que les psychanalystes n'ont jamais défini quelle sorte de preuve pourrait infirmer leur théorie », ce qui serait le cas, pour la théorie des rêves, depuis presque quatre-vingt-dix ans^[79].

- **Critiques relatives à la légitimité du psychanalyste**

La pratique de la psychanalyse n'implique pas la détention d'un diplôme universitaire particulier. Pour être affilié à une association de psychanalystes, le praticien doit avoir été lui-même analysé par l'analyse didactique.

- **Légalité et réglementation**

L'accès aux métiers en rapport avec les soins médicaux, psychiatriques ou non, sont strictement encadrés dans la plupart des pays occidentaux. En France la psychanalyse en tant que psychothérapie est assujettie à la réglementation des psychothérapies (règlementées en 2011). Mais le cadre des psychothérapies est différent selon chacune. Effectivement c'est un problème en France de ne pas avoir d'ordre national pour tenter d'unifier tout cela.

Lacan lui-même a qualifié d'escroquerie la pratique freudienne donc il se réclame pourtant en ayant créé l'association de l'Ecole de la Cause Freudienne :

« Notre pratique est une escroquerie. Bluffer, faire ciller les gens, les éblouir avec des mots qui sont du chiqué, c'est quand même ce qu'on appelle d'habitude du chiqué... Du point de vue éthique, c'est intenable, notre profession... Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un évènement historique. [...] Je crois qu'il a raté son coup. C'est comme moi, dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse^[80]. »

— Jacques Lacan, 26 janvier 1977

Pour [Jacques Van Rillaer](#), « le célèbre psychanalyste, arrivé au terme de l'existence, a voulu simplement jeter le masque^[81]. » en parlant de Lacan.

Selon le psychanalyste Jean-Louis Sous, cet extrait a été mis en avant par les auteurs du [Livre noir de la psychanalyse](#) en y voyant

un argument d'autorité qui puisse se retourner contre lui, mais ceux-ci n'ont pas précisé le contexte de cette citation tronquée, alors que les dires de Lacan doivent être lus avec attention^[82]. La suite de la citation étant :

« La psychanalyse est peut-être une escroquerie mais ce n'est pas n'importe laquelle. C'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant... et il suffirait que je connote le S2 non pas d'être second dans le temps mais d'avoir un sens double pour que le S1 prenne sa place et sa place correctement. »

— Jacques Lacan, *Ibid*^[82].

Ce qui signifie, d'après Jean-Louis Sous, que le sens n'est pas transparent, le signifiant étant polysémique et ne relève pas d'un signifié unique^[82].

Un peu plus loin, Jacques Lacan dira même que :

« La psychanalyse n'est pas, je dirais, plus une escroquerie que la poésie elle-même qui se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle et que je qualifie de sens double. »

— Jacques Lacan, *Ibid*^[82].

Pour Lacan, affirmer que la signification d'un comportement serait transparente, univoque, classable dans une échelle est *a contrario* une escroquerie telle qu'elle se donne à voir dans

l'économie du [lien social](#) et le « plus-de-jour » du discours capitaliste, dit Jean-Louis Sous^[82].

- **L'impact scientifique de la psychanalyse**

Selon un rapport de l'IPA (International Psychoanalytical Association)^[83], concernant la fréquence de moyenne de citation de l'*International Journal of Psychoanalysis* et du journal de l'Association psychanalytique américaine dans le « Social Science Citation Index », on montre un déclin des citations par d'autres journaux.

- **Critiques historiques et politiques**

Le psychiatre [Henri Ellenberger](#) a développé les critiques sur ce qu'il appelle les « [légendes](#) » de l'histoire freudienne (*Histoire de la découverte de l'inconscient*, 1970). Par ailleurs souvent reconnu par les défenseurs de la psychanalyse comme un critique impartial et érudit de son histoire, lui reconnaissant certaines qualités, il écrit qu'il est très difficile de juger en toute objectivité l'influence de Freud tant son histoire trop récente serait déformée par les légendes, et qu'il « serait d'un intérêt inestimable de découvrir le point de départ de la *légende freudienne* et d'analyser les facteurs qui ont permis son développement. »^[84].

Frank J. Sulloway, dans *Freud biologiste de l'esprit*, ainsi que [Mikkel Borch-Jacobsen](#) et Sonu Shamdasani, dans *Le dossier Freud, enquête sur l'histoire de la psychanalyse*, développent à la suite d'Ellenberger (et en reprenant parfois ses thèses) des arguments concernant ce qu'ils appellent le *mythe du héros*, des légendes, des produits de l'imagination de

Freud, etc. Les arguments de ces historiens ont été repris à leur suite par d'autres intellectuels ayant entrepris des recherches et publié des travaux critiques de nature historique sur Freud et la psychanalyse.

Sigmund Freud s'est présenté comme le [Galilée](#) de la psychologie de son temps, le découvreur de l'inconscient et de la psychanalyse qui serait devenue sa « [science privée](#) » (Mikkel Borch-Jacobsen et Shamdasani)^{[85],[86]}. Or, [Auguste Forel](#), contesta à Freud la découverte de la méthode psychanalytique en ces termes :

« Le découvreur de la méthode psychanalytique, tant du point de vue de sa signification psychologique que de sa signification thérapeutique, est le D^r Joseph Breuer de Vienne^[87]. »

[Henri Ellenberger](#) relativise l'originalité de la découverte freudienne :

« La légende freudienne passe à peu près complètement sous silence le milieu scientifique et culturel dans lequel s'est développée la psychanalyse, d'où le thème de l'originalité absolue de tout ce qu'elle a apporté : on attribue ainsi au héros le mérite des contributions de ses prédécesseurs, de ses associés, de ses disciples, de ses rivaux et de ses contemporains en général^[88]. »

Pour la psychiatrie organiciste, la psychanalyse est un produit de l'imagination de Freud et de ses successeurs.^[réf. nécessaire] En effet, selon les travaux des « Freud scholars », ce dernier, depuis ses débuts jusqu'à la fin de sa vie, n'aurait jamais admis de témoin indépendant dans son cabinet (au contraire de certains de ses plus éminents premiers modèles tels [Charcot](#)) ni de contrôle

extra-clinique et reproductible de ses théories, en rejetant de manière explicite la méthode expérimentale, dans une réponse à Rosenzweig^[89].

Borch-Jacobsen et Sonu Shamdasani, soutiennent également que :

« L'ignorance systématique des travaux des autres chercheurs et le refus systématique de s'ouvrir à leurs critiques sont un des traits distinctifs de l'obédience psychanalytique^[90]. »

Les mêmes auteurs affirment également que la théorie de l'inconscient et le complexe d'Œdipe seraient entièrement le fruit de l'échec reconnu par Freud lui-même de sa propre auto-analyse par introspection, procédé déjà reconnu comme obsolète en son temps, et déjà longtemps avant, par Emmanuel Kant^[91].

« C'est une chose digne de réflexion, une chose utile et nécessaire pour la logique et la métaphysique, d'observer en soi les différents actes de la faculté représentative, lorsqu'on les provoque. Mais vouloir s'épiloguer, prétendre connaître la manière dont ces actes surgissent d'eux-mêmes dans l'âme sans être suscités (...), c'est un renversement de l'ordre naturel dans la faculté de connaître (...) c'est déjà ou une maladie de l'esprit (...), ou un acheminement à la folie^[92]. »

Selon les plus récents travaux des « Freud scholars » (Mikkel Borch-Jacobsen et Sonu Shamdasani), Freud n'aurait, en travaillant reclus dans son cabinet et en excommuniant

systematiquement les critiques, bâti que [« sa science privée »](#), ainsi que des légendes autour de son personnage et de sa doctrine afin de mieux imposer l'objectivité de ses études et de ses résultats d'une part, et de rigueur et d'honnêteté de ses méthodes d'autre part. Freud aurait dissimulé ses inspirations de biologiste (jugées obsolètes, par Ernst Kris, l'un de ses plus ardents défenseurs), dans la conception de ses théories, afin de mieux donner l'impression d'une rupture scientifique radicale avec la psychologie de son temps, pour s'affirmer, en « pur psychologue » comme le nouveau « Galilée » de la psychologie. C'est donc ce travail de dissimulation de ses inspirations biologistes obsolètes qu'aurait opéré Freud, qui justifie le qualificatif de « cryptobiologiste de l'esprit », utilisé par Frank Sulloway dans son étude^[93]. Toutefois, ce point de vue est critiqué, par Borch-Jacobsen et Shamdasani.

Les « Freud scholars » semblent unanimes sur le fait que Freud fut le seul témoin privilégié de la création de ses théories et de leur confirmation, et du traitement des grands cas censés être représentatifs de l'efficacité de sa méthode thérapeutique ainsi que de la validité des théories qui les sous tendent.

Les travaux des Freud scholars sont parfois qualifiés « d'insultants » ou « d'infamants », par des défenseurs de la psychanalyse. L'argument du complot, et de la « conspiration », revient aussi de façon récurrente dans les discours et les écrits des défenseurs de la psychanalyse, [\[réf. souhaitée\]](#) qui voient dans les critiques une « haine » contre Freud et la psychanalyse, donc de l'irrationnel qui ne peut être traité sur le front du discours rationnel et critique mais sur celui du symptôme^[94].

- **Critiques marxistes**

Les [marxistes](#), à part quelques exceptions notables comme [Trotsky](#)^[95], considéraient la psychanalyse comme une science bourgeoise. L'association psychanalytique russe a existé au début des années 1920 et s'est éteinte dans les années 1930 car la représentation conceptuelle freudienne du sujet clivé était incompatible avec le marxisme^[96]. Toutefois, il y eut un courant intellectuel désigné sous le nom de [freudo-marxisme](#) dont les principaux représentants ont été les psychanalystes de la *gauche freudienne* : d'[Otto Fenichel](#) à [Wilhelm Reich](#), ainsi qu'[Erich Fromm](#) et [Herbert Marcuse](#). Mais c'est en France que s'effectua avec le plus de richesse la jonction entre l'idéal communiste et l'idée d'une subversion freudienne, avec le [mouvement surréaliste](#) et le double projet de révolution du langage et de la réalité. Freud manifesta toujours une hostilité, sinon au marxisme, du moins au communisme et surtout aux freudo-marxistes et aux surréalistes. [Louis Althusser](#), en [1964](#), inaugura une refonte du marxisme, à partir d'une lecture largement inspirée des thèses freudiennes^[n.6].

Nazisme et psychanalyse

- D'après Stephen Frosh^[97] deux thèses s'opposent et correspondent pour l'une à la destruction, pour l'autre à une continuité de la psychanalyse durant le régime nazi.
- **Allemagne**

La pratique de la psychanalyse n'a pas disparu sous le régime nazi. Des psychanalystes non juifs ont continué à œuvrer au sein de l'[Institut Göring](#)^[98] dirigé par le psychiatre [Matthias Göring](#), ou

Boehm et Müller-Braunschweig comme Karl Jung (voir lettre signée par Jung et Göring).

- **France**

Parmi les psychanalystes français, l'attitude politique des psychanalystes [Georges Mauco^{\[99\],\[100\]}](#) et [René Laforgue^{\[101\]}](#) sont à étudier.

- **Critiques éthiques**

- **Critiques thérapeutiques**

De plus en plus d'analyses et de recherches publiées à orientations historiques et épistémologiques mais aussi thérapeutiques^[102], remettent en question les résultats et la validité des méthodes employées par Freud, ses effets thérapeutiques, mais aussi, la probité scientifique et morale de celui-ci. Selon Mahony, « [Dora](#) », aurait été traumatisée deux fois : par son agresseur, puis par son thérapeute (Freud) :

« Sans exagération aucune, le cas, sa publication et l'accueil qu'il a reçu par la suite peuvent être qualifiés d'exemple de perpétuation de sévices sexuels. Dora avait été traumatisée, et Freud l'a traumatisée une nouvelle fois. Et pendant à peu près un demi-siècle, la communauté psychanalytique a, soit gardé un silence complice sur ces brutalités, soit ignoré celle-ci par adoration aveugle^[103]. »

[Judd Marmor](#) constate :

« Selon le point de vue de l'analyste, les malades de chaque école semblent fournir les données phénoménologiques qui confirment

précisément les théories et les interprétations de leur analyste ! Ainsi chaque théorie semble s'auto-valider^[104]. »

Selon le Prix Nobel de médecine [Eric Kandel](#), il y aurait des preuves irréfutables de l'efficacité des thérapies non psychodynamiques, alors que, selon lui,

« il n'y a pas de preuve irréfutable, à part des impressions subjectives, que la psychanalyse est meilleure que la thérapie non analytique ou le placebo. »

En France, le rapport de l'[Institut national de la santé et de la recherche médicale](#) sur l'évaluation des psychothérapies, demandé par les fédérations des usagers, suscita de très vives réactions d'indignation de la part des milieux favorables à la psychanalyse. En effet, ce rapport apporte la preuve d'une supériorité des [thérapies cognitivo-comportementales](#) (TCC), dans la majorité des troubles mentaux, par rapport aux thérapies d'inspiration psychodynamique. Ce rapport fut retiré du site du Ministère de la Santé Publique. Il reste accessible sur le site de l'INSERM^[105].

- **L'accusation de subjectivisme, et de mensonges**

L'accusation de subjectivisme semble bien étayée par les propres propos de Freud. Il écrit, dans *Introduction à la psychanalyse*, première partie, « Les actes manqués »^[106] :

« La conversation qui constitue le traitement analytique ne supporte pas d'auditeurs ; elle ne se prête pas à la démonstration. [...] Vous ne pourrez donc pas assister en auditeurs à un

traitement psychanalytique. Vous pouvez seulement en entendre parler et, au sens le plus rigoureux du mot, vous ne pourrez connaître la psychanalyse que par ouï-dire. [...] Tout dépend, en grande partie, du degré de confiance que vous inspire celui qui vous renseigne. »

Les propres affirmations du Freud, paraissent s'accorder avec les critiques de Borch-Jacobsen et Shamdasani [\[107\]](#), où, après avoir décrit les « mensonges », les « assertions trompeuses », les « équivoques stylistiques » et les « silences intéressés », les auteurs soutiennent que : « [...] Freud n'est plus un témoin fiable. Ou plutôt, il n'est qu'un témoin parmi d'autres, particulièrement douteux et partial étant donné les multiples bénéfices théoriques, pratiques, économiques et institutionnels qu'il retire de ses témoignages », et surtout qu'il n'aurait bâti qu'une « science privée » et « légendaire », en dehors de tout contrôle indépendant, donc selon une démarche diamétralement opposée à la vraie science.

Depuis quelques années, surtout depuis l'exposition Freud aux États-Unis, on assiste à une montée de critiques à caractère moral basées sur la personne de Freud (il aurait été un « menteur », un « charlatan », un cocaïnomane) et sur ce que cela implique en termes de validité scientifique. [\[réf. nécessaire\]](#)

Des historiens comme Mikkel Borch-Jacobsen et Sonu Shamdasani dans « Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse », démontrent donc que toute la psychanalyse n'est que la « [science privée](#) » de Freud, et qu'elle ne peut, de ce fait, être considérée comme une science. À la suite de ce constat, les historiens démontrent qu'en détruisant, par l'analyse historique, les légendes protectrices et mensongères qui seraient destinées à protéger Freud et la psychanalyse de la prise de conscience de leur histoire réelle entièrement dépendante des mensonges

freudiens, on porterait un coup fatal à la crédibilité de l'un et de l'autre. Ni Freud, ni « sa » psychanalyse ne résisteraient à « la police du passé » (Borch-Jacobsen).

Le livre [Le Livre noir de la psychanalyse](#) montre grâce aux travaux d'[historiens](#)^[réf. nécessaire] qui ont pu retrouver des patients que [Freud](#) avait décrits dans ses livres en retrouvant leur vrai nom, que la plupart de ceux-ci n'étaient pas du tout guéris comme le prétendait Freud, mais que Freud utilisait ses publications pour promouvoir la [psychanalyse](#) et non comme un compte-rendu scientifique de ces « cures » psychanalytiques prétendument réussies.

- **Un mouvement parfois qualifié de « sectaire »**

Même au sein des psychanalystes des voix s'élèvent sur le danger du sectarisme de la psychanalyse, lié au fait que, en France, les différentes écoles sont organisées en [associations loi de 1901](#) ce qui permet d'empêcher les voix divergentes d'une doctrine de s'exprimer. En plus le coût de la formation étant élevé et l'enseignement limité à quelques grandes villes, l'accès à la formation est difficile.^[réf. nécessaire]

« Le mode d'organisation est à mi-chemin entre celui des sectes, des églises et corporations, ce qui engendre un coût psychologique écrasant : conformisme, croyance et discours clos^[108]. »

Depuis le début, des voix se sont élevées qui rapprochaient la psychanalyse d'une secte. C'était le cas d'[Alfred Hoche](#), [psychiatre](#) allemand, l'un des premiers critiques de la psychanalyse, qui écrit en [1910](#) :

« De façon étonnante, un grand nombre de disciples, en partie carrément fanatiques, se sont ralliés à présent à Freud et le suivent où qu'il les mène. Parler à ce propos d'une "école freudienne" serait en réalité complètement déplacé, dans la mesure où il n'est pas question de faits scientifiquement probables ou démontrables, mais d'articles de foi ; en vérité, si j'en excepte quelques têtes plus pondérées, il s'agit d'une communauté de croyants, d'une sorte de secte (*eine Art von Sekte*) avec toutes les caractéristiques qui s'y rapportent. [...] Le mouvement freudien est en fait le retour, sous une forme moderne, d'une *Medicina magica*, une sorte d'enseignement secret (*Geheimlehre*) qui ne peut être pratiqué que par des devins qualifiés^[109]. »

D'autres critiques célèbres de la psychanalyse, tel Henri Ellenberger, portent le même jugement sur la psychanalyse (Voir par exemple, l'organisation d'un « Comité secret » par Freud, et la distribution d'un anneau aux fidèles, membres de ce Comité). Henri Ellenberger écrit :

« La psychanalyse est-elle une science ? Elle ne répond pas aux critères (science unifiée, domaine et méthodologie définie). Elle répond aux traits d'une [secte](#) philosophique (organisation fermée, initiation hautement personnelle, doctrine changeante mais définie par son adoption officielle, [culte](#) et [légende](#) du fondateur.) »
« Et encore ceci : *Ce que Freud a introduit : [...] retour au système « secte » antique : [...] initiation de caractère plus qu'intime, sacrifices d'argent considérable[s], doctrine commune, culte du Fondateur.* »

— Dans : « Les incertitudes de la psychanalyse », notes dactylographiées, Centre Henri Ellenberger, hôpital Saint-Anne, Paris.

Lettre d'[Eugen Bleuler](#) à Sigmund Freud, 1^{er} janvier 1912^[110] :

« S'il ne s'agissait que d'une association au même sens que d'autres, personne n'aurait pu trouver à y redire et elle aurait simplement été utile. Mais c'est le type d'association qui est néfaste. Plutôt que de s'efforcer d'avoir beaucoup de points de contact avec le reste de la science et d'autres scientifiques, l'Association s'est isolée du monde extérieur avec des barbelés, ce qui blesse tant les amis que les ennemis. [...] Les psychanalystes eux-mêmes ont justifié les méchantes remarques de Hoche sur le sectarisme, qui à l'époque étaient injustifiées. »

- **Le problème des rapports à l'argent**

La nécessité de payer les séances en liquide est considérée par certains critiques de la psychanalyse comme un indice de la vénalité des psychanalystes. Sigmund Freud était en effet déjà critiqué en son temps pour cette raison, notamment par les médecins viennois^[111].

Pour les psychanalystes, cette règle obéit à une théorisation précise : l'aspect concret de l'argent liquide lui permet d'être intimement relié à de nombreux motifs inconscients que la cure vise à rendre conscients afin qu'ils puissent y être élaborés.

- **Critiques de nature religieuse**

Henri Baruk remarquait que « toute la psychologie moderne n'est qu'une négation, implicite ou explicite, de la conscience morale. » C'est ainsi que les critiques religieuses reposent soit sur des raisons morales, soit sur une vision idéale de l'humain qui ne peut intégrer la vision dualiste de Freud.

- L'explication par le bas étant incompatible avec l'explication par le haut, l'Église catholique accuse la psychanalyse de justifier la [fornication](#) et de prétendre que tous les problèmes psychologiques auraient leur source dans une sexualité refoulée.

Le prêtre [franciscain Agostino Gemelli](#) écrit dans *Psicoanalisi e Cattolicismo* (1950) que les théories de Freud sont inacceptables pour l'église catholique. Pie XII a explicitement condamné la technique psychanalytique dans son discours aux médecins neurologues du 13 septembre 1952 :

« Pour se délivrer de refoulements, d'inhibitions, de complexes, psychiques, l'homme n'est pas libre de réveiller en lui, à des fins thérapeutiques tous et chacun de ces appétits de la sphère sexuelle, qui s'agitent ou se sont agités en son être et roulent leurs flots impurs dans son inconscient ou son subconscient. Il ne peut en faire l'objet de ses représentations et de ses désirs pleinement conscients avec tous les ébranlements et répercussions qu'un tel procédé entraîne. Pour l'homme et le chrétien, il existe une loi d'intégrité et de pureté personnelle. L'estime personnelle de soi interdit de se plonger aussi totalement dans le monde des représentations et des tendances sexuelles. »

« Il n'est pas prouvé, il est même inexact que la méthode pansexuelle d'une certaine école de psychanalyse soit une partie intégrante indispensable de toute psychothérapie sérieuse et digne de ce nom. »

- Le [yogi](#) indien [Sri Aurobindo](#), répondant à une question posée par un de ses auditeurs, en 1936, s'est montré très critique à l'égard des travaux de Freud. Il n'aborde pas le sujet sous l'angle des valeurs morales. Ainsi, lorsqu'il emploie les mots «*purification*» et «*impur*», il ne sous-entend pas les notions de bien ou de mal, mais celle d'effort à réaliser sur soi-même pour se perfectionner, dans le cadre de la pratique de ce qu'il appelle le «[yoga intégral](#)»:

« Your practice of psycho-analysis was a mistake. It has, for the time at least, made the work of purification more complicated, not easier. The psycho-analysis of Freud is the last thing that one should associate with Yoga. It takes up a certain part, the darkest, the most perilous, the unhealthiest part of the nature, the lower vital subconscious layer, isolates some of its most morbid phenomena and attributes to it and them an action out of all proportion to its true role in the nature. (...) Moreover, the exaggeration of the importance of suppressed sexual complexes is a dangerous falsehood and it can have a nasty influence and tend to make the mind and vital more and not less fundamentally impure than before. »

— [Sri Aurobindo](#), *Bases of Yoga*, 1936, p. 218, [\[112\]](#).

« Votre pratique de la psychanalyse était une erreur. Elle a, pour le moment du moins, rendu le travail de purification plus compliqué, pas plus facile. La psychanalyse de Freud est la dernière chose que l'on devrait associer au yoga. Elle occupe une certaine partie, la plus sombre, la plus périlleuse, la plus malsaine

de la nature, la couche vitale inférieure du subconscient, isole certains de ses phénomènes les plus morbides et leur attribue une action hors de proportion avec son véritable rôle dans la nature. (...) De plus, l'exagération de l'importance des complexes sexuels refoulés est un mensonge dangereux qui peut avoir une influence néfaste et tendre à rendre l'esprit et le vital, non pas moins mais plus fondamentalement impurs qu'auparavant. »

— [Sri Aurobindo](#), *Bases du Yoga*, 1936, p. 218.

- **La psychanalyse dans l'institution judiciaire**

Une tribune publiée dans [L'Obs](#) et signée par soixante psychiatres et psychologues, « appelle à exclure l'approche freudienne des expertises judiciaires et de l'enseignement à l'université », elle a été initiée par [Sophie Robert](#) qui affirme qu'« il est insupportable d'entendre des “experts” judiciaires prétendre que les bébés ont des “intentions” sexuelles, mettre en cause le désir des victimes d'agressions sexuelles, d'inceste ou que des parents d'enfant autistes se voient retirer la garde de leurs enfants au nom de pseudo-expertises ! »^[113]. Une tribune de psychanalystes également psychologues et psychiatres, intitulée « La psychanalyse est une science à part entière » a été publiée en réponse par le même magazine : « Jamais un juge ne fait appel à un psychanalyste. Le juge prend le conseil d'experts assermentés qui sont des psychiatres ou des psychologues. Il ne s'occupe pas de leurs références scientifiques : ce sont en règle générale celles de la psychiatrie classique »^[114]. Une autre tribune, intitulée « La psychanalyse exclue de la cité » du Séminaire Inter-Universitaire Européen d'Enseignement et de Recherche en Psychopathologie et Psychanalyse qui regroupe plus de deux cents professeurs et maîtres de conférences en psychopathologie et psychologie clinique, a également été publiée par le même magazine et affirme que les auteurs de la

première confondent « impunément opinion et réflexion, propos idéologique et rigueur scientifique » visant à une « épuration » qui a pour « enjeu précis [...] les actuelles élections et nominations au [Conseil National des Universités](#) (CNU) »^[115].

- **Critiques psychologiques**

Dans les années 1920, une critique plus scientifique^[116] a émergé, en particulier chez [Lev Vygotski](#)^[n 7]. Ses critiques, qui ne remettent pas en cause l'existence de l'[inconscient](#), ni la [sexualité infantile](#), portent sur trois points principaux :

1. la psychanalyse donne une place trop exclusive à l'inconscient : ne pas prendre en compte les éléments conscients dans l'expérience vécue entraîne à négliger l'activité sociale ;
2. la psychanalyse donne trop d'importance explicative à la structure des conflits de l'enfance : ne pas prendre en compte les événements ultérieurs dans la biographie de la personne empêche de comprendre l'articulation, éventuelle, des conflits actuels et de leurs sources avec les conflits qui se sont déroulés dans l'enfance ;
3. la psychanalyse réduit trop toutes les manifestations psychiques à la sexualité.

Vygotski conclut sa critique par :

« Ainsi la méthode psychanalytique attend encore sa véritable application pratique, et l'on peut seulement dire que cette application doit concrétiser dans la réalité et dans la pratique les immenses apports théoriques de valeur que renferme cette théorie^[117]. »

Critiques de la métapsychologie



Ian Hacking.

D'autres critiques, comme celles de [Ian Hacking](#), portent sur « la fragilité du concept de mémoire », fruit d'une longue construction historique, et donc par extension, du concept d'inconscient.

- **Critiques de l'école française de psychologie clinique**

[Pierre Janet](#) représentant de cette école, est l'un des premiers français à critiquer la [psychanalyse](#), en tant qu'elle n'apporterait aucun vrai concept nouveau, et sa seule nouveauté serait le trop fort poids qu'elle donne à la sexualité. Janet serait précurseur de Freud sur nombre d'idées relatives à l'[hystérie](#) ou aux traitements psychologiques. Il reprochait notamment à Freud son utilisation du symbolisme :

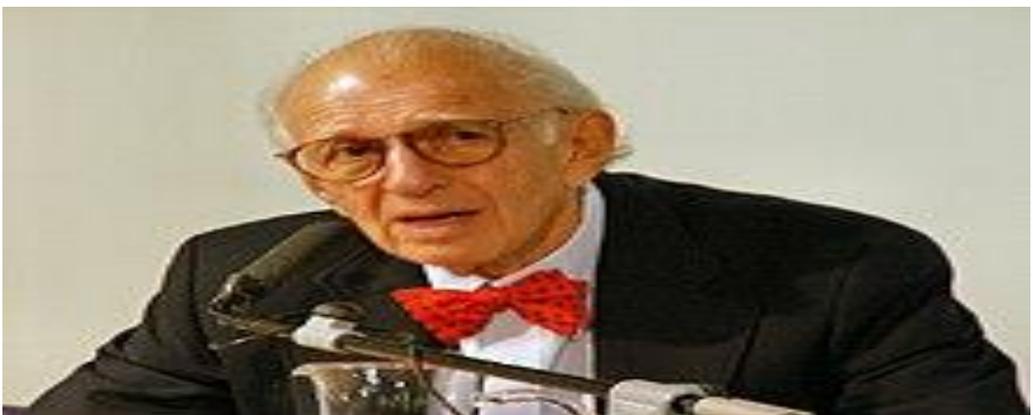
« Ce qui caractérise cette méthode [psychanalytique], c'est le [symbolisme](#), un [événement mental](#) peut toujours, quand cela est utile à la théorie, être considéré comme le symbole d'un autre. La transformation des faits, grâce à toutes les méthodes de condensation, de déplacement, d'élaboration secondaire, de dramatisation peut être énorme, et il en résulte qu'un fait

quelconque peut signifier tout ce que l'on voudra. [...] C'est [...] une conséquence de la confiance des auteurs dans un principe général posé au début comme indiscutable, qu'il ne s'agit pas de démontrer par les faits mais d'appliquer aux faits. »

— Pierre Janet^[118].

Michel Cariou, auteur contemporain de cette école, spécialiste d'[Henri Wallon](#), relève le paradoxe de la psychanalyse. Pour lui, la psychanalyse constate que la sexualité humaine est passée d'un but de reproduction à celui de jouissance, et ainsi est sous-tendue par le concept de pulsion plutôt que par celui d'instinct. En effet, « c'est probablement le paradoxe de la psychanalyse que d'avoir accordé tant de place à ce vécu conscient », sachant que « nous savons bien que la conscience n'a pas pour fonction de nous informer des processus par lesquels s'organise notre fonctionnement »^[119]. Il dénonce également « l'[anthropomorphisme](#) » de nombre de théories en psychologie, qui, chez Freud, ont pris la forme d'une théorisation basées sur des concepts tels que la [jouissance](#) et la [sexualité](#), qui sont en fait des « évidences d'adultes » répercutées sur l'enfant^[120].

• Critiques behaviouristes, cognitivistes et des neurosciences



Eric Kandel, [prix Nobel](#) de médecine.

Le [prix Nobel de médecine Eric Kandel](#), qui reçut initialement une formation de psychiatrie pour en venir aux [neurosciences](#) considère que :

« Si elle veut fournir une contribution importante à notre future compréhension de l'esprit humain, la psychanalyse doit réexaminer et restructurer le contexte intellectuel dans lequel ses travaux sont menés, et développer une approche plus critique dans la formation des psychanalystes de demain^[121]. »

« Ainsi, à l'inverse de formes variées de thérapies cognitives et d'autres psychothérapies, pour lesquelles des preuves objectives et irréfutables existent maintenant — à la fois en tant que thérapies isolées ou en tant qu'additions au traitement pharmacologique — il n'y a pas de preuve irréfutable, à part des impressions subjectives, que la psychanalyse est meilleure que la thérapie non analytique ou le placebo. »

— Eric Kandel, 1999^[121]

- **Autisme**

Dans certains pays [comme la France](#), les théories psychanalytiques sont employées dans des hôpitaux pour diagnostiquer et traiter les maladies mentales et les [troubles envahissants du développement](#), ce qui conduit à des prises en charge inefficaces et inadaptées^[122], en contradiction avec les recommandations de l'OMS et de la [Haute Autorité de Santé](#), notamment concernant l'autisme, considéré comme une [psychose infantile](#) par la psychanalyse^[123] et non comme un syndrome neurologique^[source insuffisante].

- **Rêve**

Le modèle freudien des [rêves](#) n'est plus accepté par les différents courants scientifiques depuis 1916 quand [Carl Gustav Jung](#) publiait ses recherches sur les rêves^[124]. La psychanalyse accorde pourtant une importance tout à fait centrale au rêve et à son interprétation, tant pour la justification de la théorie du refoulement inconscient (la « clé de voûte » de la psychanalyse, selon S. Freud) que pour la formation des analystes^[125].

Pour les détails sur les différentes positions concernant le rêve et son interprétation.

- **Refoulement**

Autre pierre de touche de l'édifice freudien, la théorie du refoulement considérée par Freud comme la « clé de voute » de toute la psychanalyse ; les souvenirs enfouis dans notre mémoire ne sont pas des souvenirs figés, chose absolument nécessaire au fondement de la théorie du refoulement freudien et à son inconscient :

« Le cerveau n'est pas un organe passif qui ne fait qu'enregistrer des stimuli et les comparer avec l'information déjà emmagasinée. L'esprit est la conséquence des interactions dynamiques entre le cerveau, le corps et l'environnement. (...) Le cerveau ne prend pas de photographies. Au contraire, il les fabrique. Le cerveau, (...) participe activement à la fabrication des images visuelles, selon ses propres règles et ses propres programmes. (...) Le dogme selon lequel le cerveau ne peut pas produire de nouveaux neurones à l'âge adulte risque d'être fortement remis en question par une récente découverte : de nouveaux neurones naissent apparemment dans des aires cruciales pour l'apprentissage et la

mémoire. La théorie des souvenirs figés était basée sur le dogme biologique selon lequel aucun nouveau neurone n'est produit après la naissance. »

- **Behaviourisme**

Le [Béhaviorisme](#), concept d'origine américaine, né de [John Broadus Watson](#), s'est toujours opposé à la [psychanalyse](#) et il a trouvé l'appoint du [cognitivism](#). Les [neurosciences](#) progressent actuellement grâce aux nouveaux moyens dont les chercheurs disposent sur le plan technique : [imagerie cérébrale fonctionnelle](#): IRMf, TEP-scan, électroencéphalographie, [Électroencéphalographie quantitative](#), magnétoencéphalographie, stimulation trans-crânienne, etc. Cette mouvance soit conteste globalement la psychanalyse soit tente d'en démontrer les fondements en visualisant des activités cérébrales qui ressembleraient à ce que Freud a décrit.

Dans [Le Livre noir de la psychanalyse](#), Joëlle Proust, directrice de recherche au CNRS, écrit :

« les neurosciences ne reprennent aucun des concepts de la psychanalyse dans leur analyse de l'anatomie et de la physiologie du cerveau, pas plus que la psychologie expérimentale ou la psychologie de l'enfant, pas plus non plus que la neuropsychologie cognitive^[127]. »

- **Classification**

Ce courant, comme la [psychiatrie](#), a trouvé préférable, au début des années 1980, de se référer pour le diagnostic à des classifications descriptives unificatrices, pouvant également servir de base à des travaux scientifiques qualifiés de qualité. Ainsi le concept de [névrose](#) a été remplacé par d'autres catégories diagnostiques, comme celles des [troubles anxieux](#) et des troubles de l'adaptation dans les dernières classifications internationales ([CIM-10](#) et [DSM-IV](#)).

- **Autres critiques**

Les humoristes ont souvent été à même de résumer d'un trait les critiques envers la psychanalyse. Le Viennois [Karl Kraus](#), dans une formule lapidaire, et que vient confirmer la critique scientifique, donne « la meilleure des critiques de Freud » selon le biographe [Emil Ludwig](#) :

« Qu'est-ce que la psychanalyse ? Une maladie qui a la prétention de guérir les hommes^[128]. »

- **Erreur**

Le texte de Freud [Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci](#)^[129], quoique étudié en [esthétique](#), en [histoire de l'art](#) et en [arts plastiques](#), se fonde sur une erreur de traduction, comme l'a démontré un historien de l'art^{[130],[131]} dès [1923](#). [Léonard de Vinci](#) parle du fait qu'un [milan](#) (l'oiseau) s'était posé sur son berceau. Freud, qui ne disposait que d'une traduction allemande erronée d'un roman russe évoquant les mots de Léonard, fait un

long développement sur la figure maternelle et le [vautour](#) et y trouve l'explication de l'homosexualité de Vinci. Cet exemple est considéré comme représentatif par les critiques quant au manque de rigueur de Freud face aux faits.

- **Misogynie**

Freud (1856/1939) est parfois accusé de [misogynie](#), laquelle serait liée à l'époque dans laquelle il vivait ^[132] :

« Freud concevait la femme comme une triste copie de l'homme, inexorablement obnubilée par le "complexe de castration". »

Cette thèse est contestée par la psychanalyste [Monique Schneider](#) dans ses écrits^[133].

- **Abus sexuels**

[Alice Miller](#) a reproché à certains psychanalystes de l'[Association psychanalytique internationale](#) d'avoir nié la réalité des abus sur les enfants : « On ne m'a pas exclue de l'Association psychanalytique ; c'est moi qui me suis écartée d'une école après l'autre à mesure que m'apparaissaient clairement le traditionalisme de leur point de vue et leur refus de prendre en compte la souffrance de l'enfant »^{[134],[135]}, ceci ayant à voir avec les psychanalystes et pas la psychanalyse qui n'a jamais abusée d'enfants puisque c'est une théorie et de même, Freud n'a jamais abusé d'enfants ni même de ses patientes.

- **Homosexualité et homophobie**

La théorie freudienne de l'homosexualité, qui veut que celle-ci serait un oedipe inversé, d'où l'idée psychanalytique que l'homosexualité n'est ni une maladie mentale ni une déviance, a été abandonnée par la psychologie [\[source insuffisante\]](#), en faveur de la [théorie des hormones prénatales \(en\)](#) non prouvée chez l'humain seulement chez les souris de laboratoire.

Selon [Didier Eribon](#), la psychanalyse a véhiculé une image dépréciative de l'[homosexualité](#), développant une vision [hétérosexiste](#) et patriarcale de la sexualité, et certains mouvements psychanalytiques ont tenu des propos ouvertement [homophobes](#), tel Lacan [\[136\]](#). Alors que Freud a sorti l'homosexualité du champ de la maladie mentale à son époque, en comprenant le fonctionnement oedipien et en observant que sa fille Anna homosexuelle était psychiquement normale.

Cependant, le psychiatre et psychanalyste Albert Le Dorze rapporte que, selon le sociologue et spécialiste de [théorie queer Javier Sáez del Álamo \(es\)](#), « [Lacan] accueille les homosexuels sans réticence ne cherchant pas à les transformer en hétérosexuels [\[137\]](#). » Le Dorze remarque aussi que, selon le philosophe et spécialiste de théorie queer [Tim Dean \(en\)](#), « la théorie lacanienne permettrait le démantèlement d'une conception identitaire du sexe, à fortiori hétéronormée, ce contrairement aux affirmations de Didier Eribon. » La psychanalyse lacanienne est différente de la psychanalyse freudienne.

Références

1-Gérard Zwang, La statue de Freud, Robert Laffont, 1985, 952 p. (ISBN 2-221-00747-6)

2-Louis Conard, Œuvres complètes de Gustave Flaubert, Correspondance, 2e série, Paris, 1910, volume 12, p. 225.

3-Michel Ciment et Jacques Zimmer, « La Critique de cinéma en France », Histoire Anthologie Dictionnaire, page 14 (col. 1), (ISBN 2-84114-263-9).

4-Michel Ciment et Jacques Zimmer, « La Critique de cinéma en France », Histoire Anthologie Dictionnaire, page 14 (col. 2), (ISBN 2-84114-263-9).

5-Murray, Stuart (2009). La bibliothèque : une histoire illustrée . New York : Cheval céleste. p. 132-133. ISBN :9781616084530. OCLC : 277203534 .

6-Œuvres complètes de Voltaire, nouvelle édition, Dictionnaire philosophie II, Paris Garnier, 1878 – (Volume 14 - p. 289).

7-Poésies complètes d'Alfred de Musset, Nouvelles éditions, Charpentier Libraire, Paris 1844, p. 155.